

Denis CLARINVAL

RENCONTRES



AVANT-PROPOS

Il arrive qu'un livre appartienne à un autre temps sans pour autant devenir étranger à celui qui l'a écrit. Les années passent, la pensée se déplace, certains mots s'effacent, d'autres apparaissent, des chemins autrefois empruntés ne le sont plus. Ce qui semblait alors essentiel peut perdre de son évidence ; ce qui n'était encore qu'une inquiétude diffuse peut devenir, beaucoup plus tard, le lieu d'une interrogation nouvelle. Relire un livre ancien expose dès lors à une double tentation : le récuser au nom de ce qui a été pensé depuis, ou lui attribuer rétrospectivement ce qu'il ne pouvait encore penser. *Rencontres* ne demande ni l'un ni l'autre.

Ces textes appartiennent à leur temps. Ils doivent lui appartenir. Les reprendre aujourd'hui ne saurait consister à les corriger afin de les rendre conformes à une pensée ultérieure, pas davantage qu'à rechercher en eux les germes de ce qui serait venu ensuite. Une pensée n'est pas une plante dont chaque état contiendrait secrètement le suivant. Rien n'oblige ce qui a été à conduire vers ce qui est. Rien ne permet de transformer après coup un chemin parcouru en itinéraire nécessaire. Il n'y avait pas de destination dont *Rencontres* aurait constitué une étape.

Mais l'absence de destination ne condamne pas l'avoir-été à l'insignifiance.

L'avoir-été n'est jamais lettre morte : il est aussi un avoir-eu-lieu et le lieu toujours advient.

Cette proposition permet peut-être de revenir aujourd'hui à *Rencontres* sans abolir la distance qui sépare ce livre de la pensée présente. Ce qui fut ne demeure pas quelque part, intact, attendant d'être retrouvé. L'avoir-été n'est pas un ancien présent conservé dans les archives du temps. Ce qui a été a eu lieu, et cet avoir-eu-lieu ne peut être défait. Non qu'il subsiste sous la forme d'une présence affaiblie, d'un souvenir ou d'une trace déposée dans un réceptacle qui traverserait indemne les années. Il appartient désormais à la configuration mouvante depuis laquelle autre chose peut advenir.

Car ce qui a eu lieu ne laisse jamais le lieu indemne. Il le laboure, le prépare et, par cette altération même, en préserve le devenir.

Le labour est ici davantage qu'une image. Labourer une terre, ce n'est pas y déposer quelque chose en laissant intact ce qui le reçoit. C'est la retourner, déplacer ses couches, enfouir ce qui était à la surface, faire remonter ce qui était enfoui, défaire une configuration pour en rendre d'autres possibles. La terre labourée n'est plus celle qui précédait le passage de la charrue. Pourtant, rien dans le sillon ne permet de connaître ce qui y poussera. Le labour prépare, mais il ne destine pas.

Il faut entendre « préparer » en ce sens. Ce qui a eu lieu ne prépare pas le lieu à quelque chose qui devrait nécessairement venir. Il ne porte aucun avenir en germe. Il n'annonce rien et n'accomplit aucun programme. Il prépare le lieu à pouvoir être autrement. Il modifie les conditions de l'advenue sans déterminer ce qui adviendra. Le sillon ne contient pas la moisson. Il peut accueillir une semence qui n'était pas prévue ; il peut demeurer longtemps sans fruit ; quelque chose peut encore y surgir que rien dans le labour ne permettait d'anticiper.

Ainsi l'avoir-eu-lieu introduit-il de l'irréversible sans introduire de destination. Une seule possibilité est définitivement perdue : celle de l'indemnité. Après ce qui a eu lieu, il n'est plus possible que rien n'ait eu lieu. Le lieu ne peut retrouver une innocence antérieure à ce qui l'a traversé. Mais cette irréversibilité ne dessine aucune route. Elle préserve au contraire le devenir en interdisant que le lieu se referme sur l'identité de ce qu'il était.

Encore faut-il ne pas transformer ce lieu labouré en un sol permanent qui recueillerait successivement les traces des événements. Le lieu n'est pas un contenant qui précéderait ce qui arrive et subsisterait après son passage. Il ne demeure pas identique sous les transformations qui l'affectent. Le lieu lui-même advient dans cette altération. Ce qui a eu lieu ne laisse donc pas simplement son empreinte dans un lieu qui lui survivrait : en ayant lieu, il fait advenir autrement le lieu.

C'est pourquoi il vaut mieux dire que le lieu advient plutôt qu'il ne demeure. La demeure pourrait encore laisser entendre une permanence, quelque chose qui résisterait au passage et garantirait secrètement la continuité sous les transformations. Or il ne s'agit pas de retrouver, derrière l'événement, un dernier fond qui aurait échappé à tous les déplacements. Le lieu n'est pas ce qui reste lorsque tout a passé. Il est lui-même pris dans l'advenue.

La porrection permet alors de comprendre autrement cette étrange appartenance de ce qui n'est plus présent. L'avoir-été n'est pas rejeté derrière le présent comme une région désormais inaccessible. Il appartient à cette ouverture dans laquelle l'avoir-été, le présent et l'à-venir se porrectent les uns aux autres sans se confondre et sans constituer les parties successives d'un temps qui les contiendrait. Ce qui a été n'a pas besoin de redevenir présent pour appartenir encore à l'advenue. Son avoir-eu-lieu suffit.

Un vers de Rilke peut accompagner cette pensée : « Qu'est-ce donc, la rose, la fête d'un fruit perdu ? »

Le fruit est perdu. Il faut prendre cette perte au sérieux. Rien ne le restitue. La rose n'est ni son retour ni sa compensation. Elle ne vient pas davantage accomplir une promesse dont le fruit aurait été porteur. Lire ainsi le vers reviendrait à réintroduire une téléologie : le fruit aurait secrètement préparé la rose et celle-ci révélerait après coup ce vers quoi il tendait. Mais le fruit ne contenait pas la rose. La rose n'était pas sa destination.

Et pourtant elle peut être sa fête.

Entre le fruit perdu et la rose, quelque chose s'est passé qui ne relève ni de la conservation ni de l'accomplissement. Le fruit a eu lieu. Son avoir-eu-lieu n'a pas laissé le lieu indemne. Il l'a labouré, il l'a préparé. Puis autre chose advient. La rose aurait pu ne pas advenir. Rien ne la rendait nécessaire. C'est précisément parce qu'elle n'était pas promise qu'elle peut véritablement être nouvelle.

Le fruit est perdu ; son avoir-eu-lieu ne l'est pas.

Il ne faudrait pourtant pas dire que la rose advient dans le même lieu que celui où le fruit avait été présent, comme si un espace identique avait successivement accueilli l'un puis l'autre. Avec le fruit, un lieu a eu lieu. Avec sa perte, le lieu advient autrement. Avec la rose, il advient encore. La continuité ne réside pas dans la permanence d'un contenant, mais dans cette incessante advenue du lieu travaillé par ce qui a eu lieu.

C'est depuis cette perspective qu'il devient possible de revenir à *Rencontres*.

Le livre ne contenait pas en germe les développements qui lui ont succédé. Il n'annonçait ni la porrection, ni l'espace libre du temps, ni l'inachèvement tel qu'il peut être pensé aujourd'hui. Il ne conduisait pas secrètement vers eux. Lui attribuer une telle prescience reviendrait à construire après coup une histoire ordonnée de la pensée, à transformer les déplacements, les bifurcations, les abandons et les rencontres en étapes d'un parcours dont le terme aurait été fixé dès le commencement. Il n'en est rien.

Rencontres n'était pas la préparation de ce qui devait venir. Mais il fut l'un des avoir-eu-lieu qui préparèrent le lieu où autre chose pourrait advenir. La différence est essentielle. Dans le premier cas, l'avenir aurait déjà été inscrit dans le passé. Dans le second, le passé modifie une configuration sans déterminer ce qui pourra en surgir. Il laboure sans semer nécessairement ; il prépare sans programmer ; il ouvre sans destiner.

Ainsi *Rencontres* appartient-il à une histoire qui n'est pas celle d'un progrès. Les livres qui lui ont succédé ne le dépassent pas comme une vérité plus complète dépasserait une vérité encore imparfaite. Ils n'en constituent pas davantage l'accomplissement. Chacun a eu lieu. Chacun, à sa manière, a labouré le lieu de la pensée. Certains sillons se sont croisés, d'autres ont été abandonnés ; certaines questions se sont effacées, d'autres sont revenues sous une forme méconnaissable. Rien n'oblige à ordonner ces déplacements selon une ligne ascendante.

Le titre du présent livre acquiert alors une résonance particulière. Une rencontre est précisément ce qui ne peut être entièrement déduit de ce qui la précède. Elle survient. Elle déplace une configuration. Elle introduit une proximité ou une distance qui n'existait pas auparavant. Une véritable rencontre n'accomplit pas un programme : elle fait lieu.

Et parce qu'elle fait lieu, elle ne laisse pas le lieu indemne.

Lorsque la rencontre est passée, rien ne demeure nécessairement de ce qui s'était présenté dans l'instant sous la forme qui était alors la sienne. Les paroles se taisent, les visages disparaissent, les circonstances s'éloignent. Pourtant, leur avoir-eu-lieu ne peut être retranché de ce qui advient ensuite. Non parce qu'il continuerait d'agir comme une cause dont les effets pourraient être calculés, mais parce que le lieu a été labouré par son passage.

Il devient alors possible de comprendre la fidélité autrement. Être fidèle à un texte ancien ne signifie ni continuer à penser ce qu'il pensait ni le modifier pour le rendre compatible avec ce que l'on pense désormais. La fidélité peut consister à préserver sa distance, à lui permettre de rester ce qu'il fut et à reconnaître simplement qu'il a eu lieu.

Cette distance est indispensable. La supprimer reviendrait à remplacer le livre ancien par son commentaire présent. On ne rencontrerait alors plus ce qui fut, mais seulement l'image que le présent projette rétrospectivement sur lui. Il faut au contraire accepter que certains mots appartiennent à une pensée qui n'est plus exactement celle d'aujourd'hui, que certaines affirmations aient perdu leur évidence, que certaines voies ne soient plus empruntées. Elles n'ont pas à être corrigées pour continuer d'avoir eu lieu.

La pensée elle-même n'occupe aucun promontoire depuis lequel elle pourrait contempler l'ensemble de son parcours et distribuer rétrospectivement les erreurs et les vérités. Ce qu'elle pense aujourd'hui aura également eu lieu. Le présent ne possède aucun privilège qui lui permettrait de se déclarer terme du chemin. Lui aussi laboure le lieu ; lui aussi le prépare ; lui aussi passera sans que l'on puisse savoir ce qui adviendra depuis son avoir-eu-lieu.

C'est ici que l'inachèvement prend tout son sens. *Rencontres* n'était pas inachevé parce qu'il lui aurait manqué ce qui fut pensé plus tard. L'inachèvement ne désigne pas le manque d'une totalité future. Il est ce qui interdit à une configuration de se refermer définitivement sur elle-même. Un livre peut être achevé sans que la pensée qu'il porte soit close. Un avoir-lieu peut être entier sans jamais devenir total.

Cette distinction importe. L'entier peut se donner sans que la totalité soit nécessaire. Une rencontre peut être entière dans l'instant où elle advient sans épuiser les possibilités ouvertes par son avoir-eu-lieu. Une pensée peut se donner entièrement dans une configuration sans que cette configuration constitue son dernier mot. Ce qui a eu lieu ne demande donc ni prolongement nécessaire ni accomplissement futur pour avoir été pleinement ce qu'il fut.

Il suffit que cela ait eu lieu.

Mais « il suffit » ne signifie pas que l'avoir-eu-lieu serait sans conséquence. Au contraire. Rien de ce qui a véritablement eu lieu ne laisse le lieu indemne. Il le retourne parfois profondément,

comme la charrue retourne la terre. Il peut y creuser des sillons dont on ne saura que beaucoup plus tard qu'ils ont préparé quelque chose. Il peut aussi ne rien produire que l'on puisse reconnaître ou nommer. Sa puissance ne tient pas à ce qu'il engendrerait nécessairement, mais à ce qu'après lui le lieu ne peut plus être exactement celui qu'il aurait été s'il n'avait pas eu lieu.

C'est ainsi que l'avoir-eu-lieu préserve le devenir. Non en conservant toutes les possibilités, non en garantissant qu'une possibilité particulière se réalisera, mais en maintenant ouverte l'altération même du lieu. Il n'y a pas de retour à l'indemne. Il n'y a pas davantage de destination assignée par ce qui fut. Entre les deux demeure, ou plutôt advient, l'espace dans lequel quelque chose peut encore avoir lieu.

Rencontres peut donc être rendu à son temps sans être abandonné au passé. Il n'est ni une origine qu'il faudrait retrouver, ni une étape qu'il faudrait dépasser, ni une promesse que les livres ultérieurs auraient accomplie. Il est un avoir-eu-lieu.

D'autres livres sont venus. D'autres rencontres ont eu lieu. D'autres mots ont déplacé les premiers. La pensée a traversé d'autres paysages et s'est laissée traverser par eux. Rien de cela n'accomplit *Rencontres*. Rien de cela ne l'abolit. Mais rien de cela ne serait non plus tout à fait ce qu'il est si *Rencontres* n'avait pas eu lieu.

Il ne s'agit pas d'y chercher une causalité cachée. Il s'agit seulement de reconnaître le travail du lieu.

Le fruit est perdu. Il serait vain de vouloir le suspendre de nouveau à sa branche. Sa perte doit rester une perte. Mais il a eu lieu, et son avoir-eu-lieu a labouré la terre. Cette terre n'en porte aucune promesse. Elle ne sait rien de ce qui viendra. Elle est seulement préparée à pouvoir être autrement.

Alors, peut-être, une rose advient. Elle n'était ni contenue dans le fruit ni promise par lui. Elle ne le remplace pas et ne le ressuscite pas. Elle peut pourtant être sa fête.

LE CHEMIN DE POUSSIÈRE



PRESENTATION

Ce dialogue appartient au cycle de l'effondrement. Il met en scène, sous une forme poético-philosophique, le glissement du langage rationnel vers ses propres limites. La raison y apparaît comme une surface qui glisse sur les choses sans en atteindre le cœur.

Un vieil homme, assis sur un banc, médite sur cette impuissance. La poussière, puis un jeune homme, viennent dialoguer avec lui. La scène, rapportée par un moineau témoin, laisse entendre une multiplicité de voix, déjà une polyphonie en germe, mais qui demeure encore au service d'une méditation humaine.

Ce texte marque donc un seuil : il appartient à l'effondrement du langage, mais prépare aussi la voie à une poétique plus radicale, celle de la polyphonie des failles, où les voix du monde ne sont plus simples échos, mais sujets à part entière.

Le paysan, comme le bûcheron, l'agneau ou la pie, a sa demeure au creux du monde, et chacun reçoit en partage un don singulier, une présence nourrie par l'air et par la terre. Le chemin de campagne, tout à la fois clair et mystérieux, distribue à chacun ce qui lui revient selon sa nature. Chaque être y découvre son nom, un nom qui résonne avec le même souffle, tout en gardant ses accents propres, ses inflexions secrètes. Là où les pas se posent, l'homme, l'animal et l'arbre deviennent ce qu'ils sont, conduits par l'Être qu'ils partagent, dévoilant ce que les apparences s'efforcent de dissimuler.

Dans cette marche s'élève une poésie discrète, une parole née entre les lignes, là où les mots s'interrompent, impuissants. L'être poétique habite précisément cet interstice de silence, là où ce qui n'est pas dit se fait pourtant entendre. Car les mots, si riches en apparence, restent pauvres : ils n'offrent souvent que l'écorce des choses, dressant un rempart devant la profondeur. La raison, elle aussi, bute sur cette frontière : en voulant expliquer le monde, elle n'en perçoit que la surface, et demeure aveugle à l'essence qui toujours se retire.

Ce que nous livre la raison, ce n'est qu'un décor, une forme extérieure que l'on retourne sans cesse dans l'espoir d'y trouver un sens. Mais la fleur a-t-elle d'autre tâche que de fleurir, se

faner, respirer l'air, s'abreuver du sol et du soleil ? Est-elle destinée à nos usages ou n'existe-t-elle que pour être ce qu'elle est ? Ainsi s'interrogeait le vieil homme, assis sur son banc, ses paroles murmurées à la poussière.

HISTOIRE DE POUSSIÈRE

Un moineau l'entendit ce jour-là. Il prêta l'oreille à ce dialogue étrange, où la poussière répondait au vieil homme par son bruissement muet, témoin du temps et des mondes, gardienne des pas effacés et des visages disparus. Et le moineau, entrouvrant son bec, reprit à son tour ce qui s'était dit alors en secret : car désormais les oiseaux parlent, et leur chant répète aux vivants l'histoire muette de la poussière.

Le vieil homme se tourna vers la poussière, comme s'il avait entendu sa plainte, comme s'il avait perçu le frémissement d'une vérité enfouie dans la matière qui l'entourait. Et il répondit, d'un ton doux, mais ferme :

À la Science souveraine, tu dois ta légèreté, toi, qui n'es que résidu du Tout. Broyeuse de l'essence, la Raison t'a fragmentée, t'a réduite à des miettes, à une poussière sans âme, sans corps. Le Simple, ce que tu étais avant, est devenu un trop-plein d'intellect, un débris, perdu dans un océan de pensées qui t'avaient écrasée.

Il s'interrompit, comme cherchant à saisir ce que la poussière avait à lui dire, ce qu'elle dissimulait sous ses particules éparses. Il reprit :

Que peut faire la Raison de ce qui déborde d'elle ? Elle a brisé les noyaux, les centres des choses, pour en garder le cœur et en expulser la vie. Elle juge que tout ce qui est reste indigne d'un dessein. Et toi, poussière, tu n'es que le vestige, le chagrin des choses qui n'ont pas été comprises.

La poussière, dans son silence éternel, sembla acquiescer, comme si elle savait que ses propres fragments étaient ceux d'un monde qui s'était effondré, un monde de certitudes qui ne tenait plus debout.

Le vieil homme continua, d'une voix plus douce :

On disait qu'il fallait briser les graines, rompre leur charme, écorcher leurs pelures pour en libérer la vie. Mais toi, poussière, tu es la douleur des graines qui ont été écrasées, la lamentation

des choses mortes qui n'ont pas pu fleurir. Tu n'es que la trace du grand festin que la Raison a dévoré.

La poussière, semblant s'agiter sous les mots du vieil homme, répondit avec une voix qui, bien qu'éthérée, portait le poids d'une connaissance ancienne :

Je suis la mémoire de ceux qui sont venus avant, une mémoire qui s'accroche aux souliers des vivants, comme une dernière trace d'un passé que l'on a voulu oublier. Je suis le résidu de ce qui a été, un souvenir d'autopsie, une archive de cendres. D'un monde réduit à son dernier souffle, je suis le témoin.

Le vieil homme, son regard perdu dans l'horizon flou de la campagne, laissa les paroles de la poussière s'inscrire en lui. Il murmura, comme une réflexion sur le destin des hommes :

De la mélancolie, on m'a dit de la faire mien. C'est le poison d'un Enchanteur, d'un démon qui dévore tout, même la vie. Il efface la raison et cache les vérités sous des voiles de folie. Mais toi, poussière, tu cherches à savoir, à comprendre ce que tout cela signifie.

Il se tourna vers la poussière, ses yeux pleins de sagesse et de fatigue, comme si une vie entière de pensées en suspens se disait enfin dans ce silence.

Et toi, qui t'interroge, dis-moi : Que devint ce créateur de ce monde réduit en débris ? Ce dieu auquel tu penses, ce dieu mort qui semble n'avoir laissé que des miettes derrière lui ? Quelle était sa volonté, et pourquoi ne l'as-tu pas vu mourir avec le monde ?

La poussière sembla hésiter avant de répondre, sa voix flottant comme un souffle, une brise :

Ce dieu, dis-tu, est peut-être lui-même devenu poussière. Il a disparu dans le vent du temps, abandonnant ses enfants au sort du monde. Les hommes, qui ont cru en sa grandeur, ont perdu la mémoire de lui, comme la terre oublie les racines qu'elle a nourries. Mais n'est-il pas de ces dieux qu'on a eux-mêmes créés pour remplir un vide, pour justifier l'injustifiable ?

Le vieil homme, un sourire énigmatique effleurant ses lèvres, répondit :

Peut-être. Mais si ce dieu a été créé à notre image, alors il est aussi poussière. De lui, nous avons hérité de la petitesse, de la fragilité, et aussi du désir d'être grand. Mais pour être grand, il nous faut être petit. Cette croyance, comme tant d'autres, repose sur un transfert de forces, une illusion qui nous rassure, mais qui ne nous sauve pas.

Il s'interrompit, regardant la poussière qui semblait tourbillonner dans l'air, dans un mouvement d'éternité.

Mais, crois-tu vraiment que la grandeur de dieu, ou même sa transcendance, repose sur la petitesse de l'homme ? Ne vois-tu pas que cette idée nous enferme dans une vision réductrice de l'être, nous obligeant à penser que seul un dieu tout-puissant pourrait nous rendre dignes d'exister ?

Le vieil homme laissa un silence s'installer, son regard flottant sur le chemin de campagne qui se déployait devant lui, comme une longue ligne de vie s'étirant dans l'inconnu. Puis, il reprit, sa voix devenant plus profonde, comme un écho du temps passé :

Tu vois, la pensée des hommes, elle a longtemps été prisonnière de la croyance en un dieu qui, pour exister, devait diminuer l'homme. Cette petite taille qui nous aurait été donnée, ce dénuement dans lequel nous serions nés, c'était le prétexte à cette grandeur. La foi en ce dieu était une manière de maintenir cet ordre : plus nous étions petits, plus lui pouvait briller. Mais si tu crois cela, tu oublies quelque chose de fondamental. La véritable grandeur n'a pas besoin de dénigrer l'homme pour exister. Elle naît de la liberté, de l'ouverture de l'esprit et de la reconnaissance de notre propre dignité.

Il se tourna alors pleinement vers la poussière, ses yeux brillants de l'intensité de ce qu'il disait. La terre, la poussière, le vent, tout semblait s'ouvrir à la profondeur de ses mots.

Tu parles de cendres et de fragments, mais regarde : tout cela est aussi le commencement de quelque chose. Une semence qui pourrit sous la terre, une graine écrasée dans la poussière, peut aussi donner la vie. De la poussière naît la plante, du grain le fruit. Le secret réside dans cette transformation. Peut-être sommes-nous tous destinés à la poussière, mais cela ne veut pas dire que la poussière est notre fin. Elle est le commencement d'un autre monde. Ce que l'on appelle la fin est peut-être, en réalité, un passage.

La poussière s'éleva doucement autour du vieil homme, comme pour saluer ses paroles. Elle semblait hésiter un instant, avant de se poser à nouveau sur le sol avec une lenteur infinie.

Alors, vieux sage, tu penses que ce qui est poussière peut renaître ? Que, dans cette poussière, se cache un potentiel caché ? Que cette fin apparente n'est qu'une métamorphose ?

Le vieil homme sourit doucement, un sourire mélancolique, mais serein.

Oui, tout ce qui semble être une fin peut aussi être une naissance déguisée. Le corps est comme un cocon, une chrysalide qui se déploie lentement pour laisser apparaître une autre forme. Nous naissons et mourons sans cesse, dans un cycle sans fin. Ce n'est pas une tragédie, mais une danse. Une harmonie secrète entre la vie et la mort, entre le ciel et la terre, entre la poussière et l'Esprit.

Il marqua une pause, puis ajouta avec gravité :

Ce chemin, le chemin de campagne, c'est ce chemin de transformation. Il nous guide, non pas vers un but final, mais vers une nouvelle compréhension de ce que nous sommes. Nous n'avons pas besoin d'un dieu extérieur pour nous rendre complets. Ce chemin lui-même est divin, parce qu'il est celui que nous suivons, tous, à notre manière.

La poussière, flottant dans l'air, sembla se calmer, apaisée par ces mots. Le vent soufflait doucement, comme un soupir d'accord.

Le vieil homme se leva lentement, ses os craquant sous l'effort, mais il se tenait droit, comme un arbre ancien dont les racines s'enfoncent profondément dans la terre. Il marcha quelques pas sur le chemin, s'arrêtant sous un arbre centenaire, un chêne solitaire, grand et majestueux, qui semblait observer le monde avec une sagesse silencieuse.

Il se tourna vers la poussière, qui, maintenant, semblait moins lourde, moins oppressante. Elle flottait autour de lui comme une brume légère, presque douce, portée par un souffle invisible. Il parla à nouveau, ses mots résonnant dans l'air calme de la campagne.

La poussière, tu vois, est tout ce qu'il reste de ce qui fut, mais elle porte aussi la promesse de ce qui viendra. Les hommes cherchent souvent à comprendre l'origine des choses, à leur donner

une cause précise, un commencement. Mais ce qui est important, ce n'est pas le point d'origine, mais le chemin qu'il trace à travers le monde. Le chemin de campagne, c'est ce chemin de l'existence, de la transformation, du passage, de l'éphémère qui se fait éternité par la répétition. Nous sommes tous, à notre manière, poussière et lumière, mais nous oublions souvent cela.

Il s'assit sous l'arbre, appuyé contre son tronc rugueux, et la poussière sembla s'étendre autour de lui, comme un tapis d'or pâle, brossé par le vent. Ses yeux se fermèrent un instant, comme s'il écoutait un murmure venu du fond des âges. Il sourit doucement avant de reprendre.

Nous vivons dans un monde où la quête de sens est sans fin. Nous cherchons des réponses à des questions anciennes, mais souvent, ce que nous cherchons se trouve en nous, dans ce que nous vivons, dans ce que nous ressentons, dans cette poussière même. La science, la religion, les philosophies... elles nous offrent des explications, des cadres, des vérités qui nous rassurent. Mais en réalité, tout cela est fragile, comme une maison de cartes prête à s'effondrer au moindre souffle. Le vrai sens, ce n'est pas une chose que l'on trouve au bout d'un raisonnement, mais quelque chose que l'on ressent en marchant sur ce chemin.

Il se leva à nouveau, la démarche plus assurée, et tourna son regard vers l'horizon.

Ce que nous cherchons, c'est la vérité de notre propre existence. Pas celle que l'on nous a donnée, mais celle que nous devons découvrir par nous-mêmes. Chacun porte en lui un mystère, une promesse de vie qui ne s'épanouira que s'il accepte de se perdre un peu dans l'inconnu. Ce chemin de campagne, c'est notre destin. C'est là que se trouve la véritable résonance de notre être. Pas dans les réponses que nous cherchons, mais dans la manière dont nous vivons la question.

La poussière tourbillonna légèrement, comme une réponse tacite. Le vent s'éteignit presque complètement, laissant place à une tranquillité presque surnaturelle, une pause suspendue dans le temps. Le vieil homme, les yeux fermés, inspira profondément, et il sembla presque fusionner avec le paysage qui l'entourait, un tout, une unité.

Que vaut l'existence si elle n'est qu'un but à atteindre ? Si la vie n'est qu'une quête pour arriver à une fin ? Non, la vie est un chemin. Et ce chemin, c'est la liberté de se transformer, de renaître

à chaque instant, sans cesse, dans une danse infinie entre la lumière et l'ombre, la vie et la mort, le ciel et la terre. La poussière n'est pas un fardeau, c'est une bénédiction.

Le vent souffla à nouveau, mais d'une manière différente, plus douce, plus apaisée. La poussière se leva dans une dernière danse, comme une offrande faite à l'univers.

Le vieil homme se tourna une dernière fois vers la poussière, ses yeux brillants de sagesse et de sérénité. Il dit, d'une voix presque murmurée :

Et toi, poussière, n'oublie jamais que tu n'es jamais seule. Nous marchons tous ensemble sur ce chemin. Que ta présence soit le signe que tout est en harmonie, même quand tout semble s'effondrer autour de nous.

Il fit un dernier pas, puis disparut lentement dans le crépuscule, son ombre se mêlant à celle de l'arbre, à celle du chemin, à celle de la poussière.

Le vieil homme avançait lentement, ses pas pesant légèrement sur le sol poussiéreux du chemin. Le vent soufflait doucement sur la lande, soulevant des tourbillons légers de poussière qui semblaient danser autour de lui. Il avait l'air de marcher depuis des heures, absorbé par une contemplation silencieuse, ses yeux fixés sur l'horizon flou, là où la terre semblait se fondre dans le ciel.

Au bout du sentier, alors qu'il s'apprêtait à se poser sur une pierre plate, il entendit un bruit derrière lui : des pas hésitants, comme un rythme cherchant son équilibre. Il se tourna lentement, un sourire fugace sur les lèvres. Un jeune homme s'avancait à grandes enjambées, le regard un peu perdu, comme s'il cherchait quelque chose sans vraiment savoir quoi.

Le jeune homme, la peau bronzée par les longues heures passées sous le soleil, se rapprocha de lui et, une fois suffisamment proche, ralentit ses pas. Le vieil homme le regarda venir sans un mot, comme un observateur silencieux du monde. Arrivé à sa hauteur, le jeune homme s'arrêta enfin et, après un instant d'hésitation, engagea la conversation.

Le jeune s'adressa au vieillard :

Que faites-vous donc, monsieur, sur ce chemin ?" demanda-t-il, sa voix pleine de curiosité. "Je vous ai vu vous adresser à ce chemin, comme si vous lui parliez. Y a-t-il une réponse que l'on peut attendre d'un tel geste ?

Le vieil homme haussa les sourcils, comme s'il venait de sortir d'une méditation profonde, et esquissa un léger sourire. Il inclina la tête, observant le jeune homme avec une douceur marquée par l'âge. Ses yeux étaient des puits de sagesse, mais aussi d'une ironie discrète, celle de quelqu'un qui a vu le monde sous de nombreuses formes.

Je ne m'adresse pas à ce chemin, jeune homme, je le laisse simplement être. Il sait mieux que moi où il va. Il ne fait qu'être, comme nous. Lui et moi avons parcouru bien des distances, et aujourd'hui, je ne cherche ni à comprendre, ni à guider." Il s'arrêta un instant, comme s'il écoutait le vent, puis continua : "C'est toi, qui marches sur ce même chemin, qui t'interroges. Mais le chemin, lui, ne pose pas de questions. Il se contente de nous faire avancer, même si nous nous perdons souvent sur la route.

Le jeune homme le regarda, intrigué par cette réponse et la manière qu'avait le vieil homme de rendre les choses si simples et pourtant si profondes. Il s'éclaircit la gorge avant de reprendre.

Mais tout de même... Si ce chemin est si sage, pourquoi avons-nous l'impression de toujours le chercher, ce but ? Pourquoi ce vide qui nous habite parfois, lorsque le chemin semble n'aller nulle part ? Nous sommes sur cette route sans fin, et pourtant il semble que nous en ignorons la destination." Il s'arrêta, comme s'il pesait ses mots. "Vous me comprenez, n'est-ce pas ?

Le vieil homme posa un regard bienveillant sur le jeune homme, un regard presque paternaliste, mais empli de douceur. Il s'éclaircit la gorge avant de répondre.

Je comprends. Mais peut-être est-ce là le piège de la quête : penser que chaque chemin doit nous mener quelque part. Tu cherches un but, mais ce que le chemin offre, c'est une manière de regarder les choses. Le chemin est sans destination, et c'est là sa beauté. Il te permet de devenir ce que tu es sans te précipiter vers une fin." Il marqua une pause, son regard se perdant sur la route poussiéreuse devant lui. "Ce n'est pas la destination qui compte, c'est le fait d'avoir pris le chemin. Et toi, jeune homme, pourquoi marches-tu ainsi ?

Le jeune homme baissa les yeux, un peu troublé par cette question. Il n'avait jamais vraiment réfléchi à la raison exacte de son voyage, juste qu'il se sentait poussé à avancer, toujours plus loin.

Je... je cherche des réponses. Peut-être une explication à tout ce qui m'entoure. Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi suis-je perdu, parfois ? Tout autour de moi semble si... étrange, comme si nous ne faisons que passer, tout cela n'a-t-il pas un sens ?" Il leva les yeux vers le vieil homme, cherchant une forme de sagesse dans son regard. "Est-ce que vous avez trouvé un sens, vous, sur ce chemin ?

Le vieil homme sourit, un sourire fatigué mais paisible. Il se leva lentement, comme s'il n'avait pas vraiment bougé depuis longtemps.

Je n'ai trouvé ni sens ni absence de sens. J'ai simplement trouvé le mouvement. Nous avons tendance à vouloir donner un sens à tout, mais la vérité, jeune homme, est que le sens, tout comme le chemin, n'appartient qu'à nous. Tu cherches un sens dans des réponses toutes faites, mais c'est toi qui dois en créer un, à chaque pas que tu fais." Il s'arrêta un instant, regardant le jeune homme avec gravité. "Le sens n'est pas dans l'objectif, il est dans la façon dont tu marches.

Le jeune homme fronça les sourcils, méditant sur cette réponse. Il se sentit à la fois apaisé et un peu plus confus. Pourquoi tout devait-il être si complexe, ou peut-être si simple ?

Mais... n'est-ce pas épuisant de marcher sans but ? De ne pas savoir où l'on va ?

Le vieil homme prit la parole...

Le but, jeune homme, c'est de se trouver soi-même. Et parfois, il faut savoir se perdre pour y arriver." Il laissa ces mots flotter dans l'air, comme une brume douce qui s'évanouit lentement. Viens, marchons ensemble. Le chemin nous attend.

Le vieil homme, regardant le chemin sous ses pieds, d'un air contemplatif :

Tu vois, ce chemin, celui que nous parcourons, n'est pas qu'une simple succession de pierres et de terre battue. C'est aussi une danse silencieuse, un dialogue entre nous et le monde. Mais il est, surtout, un chemin de poussière. Tout, sur ce chemin, finit par se réduire à cela : poussière.

La poussière des pas des voyageurs qui passent, des siècles qui s'écoulent, des vies qui se consomment. Regarde autour de toi, le sol est tout de poussière. Et nous, comme eux, nous ne sommes que poussière à un moment donné.

Le jeune homme, curieux, mais un peu perturbé :

De la poussière ? Vous voulez dire que tout ce qui est là, tout ce que nous touchons, n'est que poussière ? Mais alors, tout est futile... comment pouvons-nous marcher sans savoir si le chemin nous mène quelque part de vrai ? Si nous sommes tout simplement des grains de poussière dans un océan de temps sans fin...

Le vieil homme, levant un doigt vers le ciel, comme pour marquer une vérité plus profonde :

Ah, mais c'est là la beauté du chemin. Oui, tout est poussière, mais la poussière n'est pas rien. Elle porte l'histoire de ce qui a été, et la promesse de ce qui pourrait être. Regarde les nuages, le vent, même la terre sous nos pieds. Ce sont des fragments d'un même tout, des éléments qui se transforment, se métamorphosent. Ce que nous appelons poussière n'est qu'une autre forme de l'Éternité, celle qui traverse le temps sans jamais disparaître. C'est dans cette poussière que se cache le monde, jeune homme, et c'est dans cette poussière que réside la vérité.

Le jeune homme, perplexe, mais fasciné :

Vous voulez dire que la poussière est à la fois la fin et le commencement ? Que tout ce que nous faisons se transforme, d'une manière ou d'une autre, en ce simple résidu ?

Le vieil homme, avec un léger sourire, un regard sage :

Exactement ! Cette poussière n'est pas un oubli, ni une déchéance. C'est une mémoire. Celle des corps qui ont traversé ce monde, des idées qui ont effleuré l'esprit des hommes, des rêves qui se sont effacés dans le vent. La poussière, c'est ce qui reste de ce qui a été vécu, aimé, ou perdu. Le chemin de poussière, c'est un voyage à travers tout ce qui fut et tout ce qui est. Et toi, jeune homme, que fais-tu de cette poussière ? Que veux-tu en tirer ?

Le jeune homme, hésitant, presque ému :

Je... je ne sais pas. J'ai l'impression que je suis en train de tout perdre, comme si mes pas se faisaient plus légers, comme si tout ce que je cherchais s'échappait entre mes doigts. Mais vous semblez trouver dans cette poussière une forme de paix... Un sens.

Le vieil homme, regardant vers le lointain, son regard traversant le temps :

Tu cherches, tu cherches, et c'est bien cela. Mais tu oublies que dans chaque pas, dans chaque fragment de poussière que tu soulèves, il y a une part de toi qui se trouve. Regarde cette poussière. Elle n'est pas un fardeau, elle est la trace de ton passage. Elle n'est pas un obstacle, mais un témoignage de ton existence. Ce que tu crois être perdu est en réalité le fondement même de ce que tu deviendras.

Il fit une pause, se tournant enfin vers le jeune homme, son regard se posant sur lui avec une intensité qu'il n'avait pas encore montrée.

Tu vois, nous marchons ensemble, mais tout comme la poussière, nous sommes tous ici pour partir. Et c'est dans ce mouvement, dans ce voyage qui nous emporte, que nous découvrons ce que signifie être vivant. Si tu veux savoir où va ce chemin, regarde d'abord ce que tu es prêt à abandonner, car chaque pas te rapproche d'une liberté cachée sous la poussière des rêves oubliés.

Le jeune homme, les yeux s'ouvrant un peu plus grand, comme un voile se levant :

Mais... et si je perds tout ? Si je deviens comme cette poussière, oubliée, dissipée par le vent ?

Le vieil homme, avec une sagesse tranquille, mais une clarté vibrante dans la voix :

Alors, tu trouveras la liberté dans ce que tu as perdu. Car tout, au final, se transforme, et rien n'est jamais réellement perdu. Même la poussière, tu le vois, garde sa forme, son souvenir. Et dans cette transformation, tu trouveras ta vérité. Pas dans ce que tu possèdes, mais dans ce que tu es prêt à laisser derrière toi.

Le vieil homme, regardant alors le chemin qui s'étend devant eux, comme une lointaine promesse :

Tu sais, ce chemin est réservé, jeune ami. Il est réservé à ceux qui sont encore en train de devenir et à ceux qui ont presque tout vécu. Les jeunes et les vieux, ce sont eux qui le comprennent le mieux. Les autres, ceux qui s'égarer dans leurs vies pleines de devoirs et de distractions, n'y trouvent qu'un passage banal. Mais nous, les jeunes et les anciens, nous sommes les seuls à voir ce que ce chemin a à offrir.

Le jeune homme, intrigué, un peu sceptique :

Réservé ? Vous voulez dire qu'il est réservé pour nous, les jeunes et les vieux ? Mais dans quel sens ? Est-ce un privilège, ou est-ce quelque chose qui nous est imposé ?

Le vieil homme, avec un sourire presque secret, regardant le jeune homme :

Dans un sens, il est réservé pour nous, oui, mais pas comme une récompense ou un privilège, comme tu pourrais le penser. Il est réservé dans le sens où il nous appelle, dans une manière que seuls les jeunes et les vieux peuvent entendre. Le jeune, dans sa précipitation à découvrir le monde, et le vieux, dans sa contemplation des choses passées. Le chemin n'est pas un simple tracé de terre, il est une invitation à l'âme. Les jeunes y cherchent encore leur chemin, les vieux y cherchent un retour, une réconciliation avec ce qui fut.

Le jeune homme, pensif :

Je crois comprendre... Le jeune serait celui qui part en quête, qui ne sait pas encore ce qu'il cherche, et l'ancien, lui, est comme un retour, un rappel de ce qui a été perdu. Mais pourquoi donc est-ce réservé ? Pourquoi le chemin nous appelle-t-il ainsi, à nous seuls ?

Le vieil homme, se tournant lentement vers lui, ses yeux remplis d'une sagesse tranquille :

Il est réservé, parce qu'il est en quelque sorte une prérogative de ces âges-là, ceux qui ne sont ni tout à fait dans le monde ni tout à fait en dehors de lui. Les jeunes, eux, sont encore dans l'invisible, dans ce qu'ils espèrent, ce qu'ils n'ont pas encore vu, ce qu'ils n'ont pas encore vécu. Et les vieux... eh bien, ils n'ont plus rien à espérer de ce monde, ils sont dans l'essence pure, comme une racine qui a quitté la surface mais qui reste en contact avec ce qui nourrit tout. C'est là, sur ce chemin, que les deux âges se rejoignent, dans une certaine forme de simplicité, de vérité brute.

Le jeune homme, troublé mais curieux :

Je vois... donc ce chemin, qui semble si banal à d'autres, serait en réalité un lieu réservé à ceux qui sont à la fois proches de l'origine et proches de la fin, comme si l'on allait vers un lieu où l'on serait tout simplement soi-même, sans rien à prouver, rien à gagner... Est-ce cela que vous voulez dire ?

Le vieil homme, en souriant doucement, comme se souvenant de ses propres premiers pas sur ce même chemin :

Exactement. Le chemin n'a rien à offrir en soi, rien de ce que l'on peut posséder. Mais il offre ce que nous sommes : notre essence, notre âme. Le jeune, dans son désir de se connaître, le vieux, dans son désir de revenir à l'origine de ce qu'il a été. Et c'est là, sur ce chemin, que tout s'éclaire. Pour celui qui a encore toute la vie devant lui, et pour celui qui la regarde s'éloigner.

Le jeune homme, hésitant, mais quelque chose en lui commence à se clarifier :

Donc, c'est ici, sur ce chemin, que le jeune et le vieux se croisent. Peut-être même que le chemin nous apprend à vivre en faisant ce retour sur soi... un retour que l'on fait non seulement en vieillissant, mais aussi en marchant, en vivant.

Le vieil homme, avec une lumière dans les yeux, presque une étincelle de joie dans sa voix :

Tu comprends mieux que tu ne le crois, jeune ami. Et tu vois, ce chemin nous unit dans cette vérité partagée : tout comme la poussière qui recouvre le sol, tout ce que nous avons vécu, tout ce que nous vivons, se rejoint ici, dans l'éternité de ce moment présent. C'est peut-être là, sur ce chemin, que tout est vraiment révélé, dans le seul regard qui soit capable de le voir : celui du jeune qui n'a pas encore tout vécu, et celui du vieux qui a tout vécu et qui peut enfin, sereinement, regarder en arrière.

Le jeune homme, regardant la terre sous leurs pas :

Vous parlez de ce chemin comme d'un lieu de révélation, mais je me demande, pourquoi alors tant de gens le traversent sans y voir quoi que ce soit ? Ils vont d'un bout à l'autre, sans s'arrêter. Peut-être qu'il leur manque quelque chose, un regard particulier.

Le vieil homme, avec un sourire malicieux qui flashe dans ses yeux, comme un secret partagé :

Oui, c'est là la malice de ce chemin. La sagesse que l'on acquiert avec l'âge n'est pas seulement une accumulation de connaissances, mais un affinement de l'art de voir ce qui se cache sous la surface. Tu crois que les choses sont là, simples et évidentes, mais elles ne se donnent qu'à ceux qui savent renoncer. Pas renoncer par privation, non, mais par un don. Un don de soi à ce qui est. Tu vois, ce qui nous semble perdu, ce qui nous semble nous échapper, n'est souvent qu'une illusion.

Le jeune homme, intrigué, presque fasciné :

Un don ? Mais si ce que vous dites est vrai, alors c'est tout un autre regard que nous devons adopter sur la vie. Ce don n'est pas une perte, mais un retour à quelque chose, une manière de retrouver ce qui nous est originel, c'est cela ?

Le vieil homme, hochant lentement la tête, comme s'il acceptait cette pensée :

Tu commences à comprendre. Le simple, ce n'est pas la simplification des choses comme on voudrait nous le faire croire. Ce n'est pas l'anéantissement de leurs singularités. Non. Le simple, c'est un retour à une origine partagée, une essence qui traverse toutes choses et toutes vies. Nous, humains, nous le nommons souvent la sagesse, mais c'est une sagesse malicieuse, comme une complicité avec la vie elle-même. Cela ne se donne que dans ce renoncement, dans ce lâcher-prise, qui n'est ni un abandon ni une privation, mais une manière d'offrir ce que l'on croit posséder.

Le jeune homme, réfléchissant à ses paroles :

Donc, vous voulez dire que ce renoncement, ce don de soi à ce simple, ne nous enlève rien, mais nous rend tout ? Que tout ce que l'on cherche à conquérir, à maîtriser, se trouve déjà là, sous nos pas, dans ce simple et partagé ?

Le vieil homme, avec un éclat dans les yeux, un air de malice tranquille :

Oui, exactement. Il faut savoir se détacher pour voir ce qui est déjà là. Ce que nous cherchons partout ailleurs – dans la gloire, dans l'ambition, dans le savoir – se trouve ici, dans l'instant,

dans la simplicité de la terre qui nous soutient, dans la poussière sous nos pieds. Le simple, c'est l'origine. C'est ce qui nous est commun à tous, ce à quoi nous revenons sans le savoir, comme si chaque pas nous ramenait à une vérité plus grande, plus ancienne, plus profonde. Le simple est aussi le même, car il traverse tout et reste, dans sa pureté, la racine de toute chose.

Le jeune homme, les yeux brillants, comme un voile qui se lève :

Et c'est ce même qui nous lie tous, sans que rien ne soit effacé de ce qui fait de nous des individus... Ce simple, ce retour à l'origine, il est le fondement de tout. Mais il faut savoir voir au-delà de ce que l'on croit être la réalité.

Le vieil homme, le regard mystérieusement apaisé :

Oui. Il faut savoir voir avec les yeux du cœur, sans le poids des attentes. Ce chemin, qui semble si ordinaire à certains, est en réalité le plus profond. Il nous est réservé, non parce qu'il est exclu, mais parce qu'il nous appelle à le redécouvrir. Les jeunes, dans leur soif de vie, et les vieux, dans leur désir de réconciliation avec ce qui a été, seuls ceux-là peuvent encore entendre cet appel. Car c'est ici que le simple nous est donné, là où tout ce qui semble complexe devient évident.

Le jeune homme, les yeux un peu perdus, scrutant l'horizon :

Vous parlez de simplicité, mais parfois je me sens pris dans un tourbillon. Chaque jour est comme une course contre le temps, une lutte pour s'imposer, pour comprendre, pour posséder ce que l'on croit nous manquer. Comment cette simplicité pourrait-elle être une réponse à tout cela ?

Le vieil homme, s'arrêtant, avec un sourire léger, presque imperceptible :

La simplicité n'est pas une réponse à la lutte, mais une manière d'abandonner la lutte. Ce n'est pas un combat que l'on mène, mais un chemin que l'on suit. Et ce chemin, il ne nous mène pas en avant, mais nous fait revenir à ce que nous étions avant même de naître. Il n'a rien d'imposant. Il n'a pas besoin de bruit, de violence. Il est cette puissance tranquille que l'on trouve dans le silence, dans la contemplation, dans ce que l'on a laissé derrière soi en chemin.

Le jeune homme, pensif, presque distrait :

Mais comment y accéder, alors ? Dites-moi : comment percer ce secret des choses sans vouloir les conquérir ?

Le vieil homme, avec une douceur teintée d'une malice sereine :

Il n'est pas question de conquérir, mais de s'ouvrir. Il faut ouvrir l'esprit comme on ouvrirait une porte oubliée, sans précipitation, sans fureur. Et c'est dans cette ouverture que le secret se dévoile. Ce secret, tu le trouves dans la tranquillité de l'âme, dans cette joie mélancolique qui naît de l'abandon de l'effort. C'est une malice qui n'est pas une ruse, mais une forme de jeu avec les choses. C'est la capacité de s'émerveiller de ce qui est simple, comme un enfant qui découvre, avec une étonnante sagesse, ce que le monde a de plus précieux.

Le jeune homme, regardant le sol, ses pensées se formant lentement :

Donc, c'est dans cette malice, cette légèreté qui semble paradoxale, que se trouve la vérité des choses ?

Le vieil homme, un sourire de compréhension se dessine sur ses lèvres :

Oui. Car tout ce que tu cherches, tout ce que tu poursuis avec tant d'ardeur, tu le trouveras là, dans ce qui ne se cherche pas, dans ce qui se révèle tout seul, quand tu as cessé de le chercher. La malice, c'est la clé qui ouvre la porte de cette sagesse tranquille. Elle ne force pas les choses. Elle les laisse venir à soi, comme la pluie qui tombe doucement sur la terre, sans jamais la déranger, mais en l'enrichissant.

Le jeune homme, prenant un moment pour digérer ses paroles :

Et cette sagesse, elle ne cherche pas à imposer une vision, mais simplement à offrir un regard ?

Le vieil homme, les yeux brillants d'une malice tranquille :

Exactement. Elle nous permet de voir ce que l'on ne voit pas, de découvrir ce qui est toujours là, sous nos yeux, mais que l'on ne peut percevoir que lorsque l'on cesse de vouloir comprendre. La sagesse malicieuse, c'est celle qui nous montre que tout ce que nous cherchons en dehors de

nous est déjà là, à portée de main. Il nous suffit de voir avec un autre regard. Celui qui ne cherche pas, mais qui reçoit.

Le jeune homme, un éclair de compréhension traversant son regard :

Et c'est cela, le simple... Ce qui est déjà là, sans qu'il soit nécessaire de l'imposer à soi-même.

Le vieil homme, avec un léger rire, comme s'il partageait un secret vieux comme le monde :

Oui, le simple est ce qui nous dépasse, et pourtant, il est tout près. Il ne réside pas dans les choses extérieures, mais dans ce que nous laissons de nous-mêmes derrière, dans ce que nous abandonnons. C'est un secret qui n'appartient qu'à ceux qui savent s'abandonner. C'est ce qui est donné à l'âme libre, à celle qui accepte que tout ce qu'elle veut est déjà là, autour d'elle.

Le jeune homme, d'un ton un peu plus pressé, s'approchant du vieil homme avec un regard avide de réponses :

Je ne comprends pas, monsieur. Vous parlez de simplicité, mais dans un monde qui ne cesse de courir après plus, après toujours plus, comment cela peut-il être suffisant ? Comment ce regarder, ce laisser-être, cette retenue, peuvent-ils avoir la moindre valeur face à la vitesse de tout ce qui nous entoure ?

Le vieil homme, l'air détendu, mais son regard s'éclairant d'une malice tranquille, comme s'il percevait la profondeur de la question mais choisissait de ne pas la surcharger de réponses :

Le monde, comme tu dis, court effectivement après des illusions. Mais toi, jeune homme, tu es en train de courir derrière lui, et tu te demandes pourquoi tu n'arrives jamais à le rattraper. La simplicité n'est pas une fuite du monde, ni une volonté de l'ignorer. Elle est une forme d'attention qui permet de percevoir, derrière le tumulte, la pureté de l'instant, ce qui s'y cache sans crier. Mais pour cela, il faut savoir s'arrêter. Ce n'est pas le monde qui doit ralentir pour nous, mais nous qui devons apprendre à voir à notre propre rythme.

Le jeune homme, avec une certaine frustration mais aussi un semblant de curiosité, ralentissant son pas :

Mais pourquoi ce monde doit-il toujours être si agité, si pressé ? Pourquoi ces murs de bruit, ces demandes incessantes ? Où est la place pour la tranquillité dans tout cela ?

Le vieil homme, réfléchissant un instant, ses yeux fixant le chemin devant lui, comme s'il cherchait les mots qui pouvaient répondre à cette question sans la surcharger :

Les murs de bruit, mon jeune ami, sont une illusion. Nous les créons nous-mêmes, parce que nous avons oublié que derrière chaque bruit, chaque agitation, il y a une présence. Mais cela, c'est une vérité que l'on ne peut entendre que dans le silence. Et il faut avoir la patience de l'entendre. Le bruit, c'est comme la poussière qui vole au vent. Mais quand le vent se calme, que reste-t-il ?

Le jeune homme, un léger frisson traversant son corps, comme s'il sentait qu'il venait de frôler une réponse qu'il n'était pas encore prêt à recevoir :

Reste-t-il... ce que nous avons perdu ? Ce que nous n'avons pas vu avant ?

Le vieil homme, un sourire calme sur les lèvres, presque malicieux, jouant avec l'idée du temps et de la vérité :

Ce que nous avons perdu n'est jamais perdu pour de bon. C'est ce qu'il y a de mélancolique dans cette joie du retour : tout ce que nous pensons avoir oublié est simplement là, sous la surface des choses, attendant que nous nous arrêtions pour le voir à nouveau. Mais ce n'est pas une simple récupération. C'est un renoncement. Il faut accepter de lâcher prise pour gagner quelque chose que l'on avait pourtant toujours en soi. C'est une forme de malice, vois-tu : savoir qu'on ne possède rien, mais que tout est déjà là, offert par l'instant, offert par ce chemin.

Le jeune homme, son regard se perdant dans les jeux de lumière et d'ombre sur le chemin, sentant un frémissement dans l'air qui n'était pas là auparavant :

Et c'est cette malice, cette retenue, cette tranquillité que vous apportez... cette puissance tranquille, c'est cela la sagesse ?

Le vieil homme, presque comme s'il murmurait un secret, se retournant lentement vers le jeune homme, les yeux illuminés par une sorte de reconnaissance joyeuse :

Oui... La sagesse est dans le renoncement à vouloir tout comprendre. Elle est dans la capacité à laisser les choses être. Mais cette sagesse n'est pas une soumission, elle est une forme de jeu avec l'existence elle-même. C'est une danse légère où l'on ne force rien, mais où l'on accepte le mystère. Là réside la malice de la sagesse : ne pas chercher à tout expliquer, mais goûter ce qui est déjà là, en sachant que ce mystère est à la fois notre origine et notre destination. C'est la joie de cette rencontre. Et c'est précisément dans cette joie mélancolique, cette humilité devant ce que nous ne savons pas, que l'on accède à la simplicité.

Le jeune homme, avec un léger sourire, tout en s'arrêtant un instant avant de reprendre la route :

Je crois que je commence à comprendre, monsieur. Vous avez raison... tout cela n'est pas une fuite. C'est un accueil. Un retour à ce qui nous est déjà donné, mais que nous ne savons pas voir.

Le vieil homme, regardant le jeune homme avec un regard tendre, presque complice :

Et il n'est jamais trop tôt, ni trop tard, pour découvrir cela. La vie, comme ce chemin, ne se laisse pas saisir tout de suite. Mais à force de marcher, on apprend à l'aimer pour ce qu'elle est, et non pour ce qu'on voudrait qu'elle soit.

Le jeune homme, inspiré par ces mots, se penche légèrement vers le vieil homme, lui offrant son bras, comme un geste spontané de solidarité et de respect.

Le jeune homme, avec une assurance nouvelle, tout en lui tendant son bras :

Permettez que je vous offre mon bras, alors, monsieur. Nous marcherons ensemble.

Le vieil homme, souriant, mais acceptant ce geste comme un symbole de cette nouvelle complicité :

Oui, marchons ensemble. Le chemin est plus beau lorsque l'on l'emprunte à deux.

Le vieillard prend doucement le bras du jeune homme, et ils se mettent à marcher côte à côte, leur rythme s'accordant naturellement. Le jeune homme, dans son énergie pleine de vie, guide le pas, tandis que le vieil homme, dans sa tranquillité sage, semble apporter au jeune un certain

poids, une stabilité intérieure. Ils avancent, bras dessus bras dessous, leur dialogue suspendu dans un silence apaisé mais porteur de tout ce qu'ils se sont dits.

Le vieil homme, en regardant la route qui s'étend devant eux, la voix calme, presque murmurée, comme s'il pensait à voix basse :

Tu vois, jeune ami, la vraie puissance n'est jamais celle qui cherche à tout renverser, mais celle qui s'accepte telle qu'elle est. Ce chemin que nous parcourons, il n'est pas que terre et poussière, vois-tu ; il est l'origine même du mouvement, le lieu de notre naissance, de notre retour, toujours à recommencer.

Le jeune homme, le regard fixé sur l'horizon, écoute en silence, et son esprit s'ouvre lentement à la profondeur des mots du vieillard. Il comprend que ce chemin, celui de la poussière, est aussi un chemin d'éveil, d'ouverture, et de renouvellement constant. Et il sait, sans le dire, que ce n'est pas seulement le chemin qui est important, mais l'attitude avec laquelle on le parcourt.

Leurs pas, désormais en harmonie, se mêlent à la poussière du chemin, et chacun ressent le poids léger de cette sagesse partagée. Le jeune homme, en apportant son bras, donne au vieillard l'assurance de sa jeunesse, de sa force encore intacte, tandis que le vieillard, par sa sagesse, équilibre le mouvement du jeune homme, l'aidant à découvrir cette tranquillité intérieure. Ils avancent, ensemble, vers un destin inconnu, mais leur complicité fait de ce chemin une expérience partagée, faite de renoncements, mais aussi de dons silencieux.

Ainsi se poursuit leur voyage, dans la rencontre entre jeunesse et sagesse, dans une danse tranquille où chacun apprend de l'autre, et où la simplicité des choses se dévoile à chaque pas, une simplicité qui n'est ni réductrice ni simpliste, mais le fruit d'une compréhension profonde et d'une puissance tranquille.

LE RETOUR

LES DEUX VOIX



VOIX 1

Ce qui me frappe d'abord, ce n'est pas le retour, mais son impossibilité immédiate. Le lieu est là, mais déjà perdu, non pas détruit, mais vidé de son âme. Comme si l'origine ne pouvait être retrouvée qu'au prix de sa disparition. Ce « là-bas » ne désigne pas un point dans l'espace, mais une distance intérieure. Et cette distance n'est pas créée par le temps seul : elle semble déjà à l'œuvre dans le regard qui revient. Ce qui est vu n'est plus habitable. Le retour commence donc par une désappropriation. On ne revient pas chez soi, on arrive dans un lieu qui ne nous reconnaît plus.

VOIX 2

Ou peut-être est-ce l'inverse : ce n'est pas le lieu qui a perdu son âme, mais celui qui revient qui ne sait plus la reconnaître. « Demeure de mon enfance, où est ton âme passée ? » — la question suppose déjà une perte, mais elle ne dit pas d'où elle vient. Il y a ici une tentation de projeter sur le monde ce qui s'est retiré en soi. Le retournement pourrait commencer là : non pas constater l'effacement, mais soupçonner que ce qui manque n'a jamais été donné comme tel. L'origine ne se laisse pas retrouver parce qu'elle n'était pas un objet. Elle était une manière d'habiter.

VOIX 1

Alors la fuite prend un autre sens. « Je fus un étranger » — non pas seulement à un lieu, mais à l'être même des choses. Il ne fuit pas un monde hostile, mais un monde devenu opaque, emmuré dans le Temps et dans l'Être. Et cette formule est étrange : comme si l'Être lui-même était devenu obstacle. Le dire aveugle, les choses sont closes, et tout ce qui relève de la proximité — le ruisseau, les morts — devient indifférent. Il y a là une perte plus radicale que l'exil : une incapacité à voir ce qui est là.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi l'Ange n'apparaît pas comme une figure consolatrice, mais comme une rupture. Il ne ramène pas à ce qui a été perdu, il donne une clé — mais une clé de quoi ? Pas d'un lieu, ni d'un passé, mais d'un accès. « Il cachait dans les plis de son aile » : ce qui est donné n'est pas exposé, c'est encore voilé. La lumière elle-même n'est pas immédiate, elle est dissimulée dans un pli. Le retournement n'est donc pas illumination soudaine, mais déplacement du regard vers ce qui, jusque-là, était refusé.

VOIX 1

Et alors la question surgit : « se peut-il que les hommes n'ont jusqu'ici pensé... » — comme si toute la pensée avait été prise dans un brouillard. Mais ce brouillard n'est pas ignorance simple. Il est proximité mal comprise. « Un horizon trop proche » : c'est cela qui aveugle. Ce qui est trop près ne se voit pas. La vue est lointaine de la proximité — c'est une formule presque paradoxale, mais elle dit exactement ce retournement. Il ne s'agit pas d'aller plus loin, mais de voir ce qui est déjà là sans le réduire.

VOIX 2

Et c'est là que le dernier mouvement est le plus décisif. L'ek-stase devant le regard de l'Ange n'est pas une élévation, mais un dessaisissement. « Je m'y voyais sans peur, à ce Je dérobé » : ce n'est pas le moi qui se retrouve, c'est le moi qui se retire. Un autre en tient lieu, mais cet autre n'est pas une identité nouvelle. C'est une dépossession. L'ipséité se défait, et ce qui reste — « être-été » — n'est plus un sujet. Le retournement ne reconduit pas à l'origine comme identité, il la traverse comme perte de soi.

VOIX 1

Ainsi, le retour ne mène pas à ce qui fut, mais à ce qui ne peut plus être approprié. L'origine n'est pas retrouvée, elle est éprouvée comme ce qui échappe. Et c'est peut-être cela, la clé donnée par l'Ange : non pas ouvrir un lieu, mais desserrer le rapport à soi qui empêchait de voir. Le monde n'a pas changé, mais le regard, lui, ne peut plus se tenir dans l'illusion d'une possession. Le retour est retournement parce qu'il ne laisse rien intact — ni le lieu, ni le temps, ni celui qui revient.

VOIX 2

Oui, et peut-être faut-il aller encore plus loin : ce qui est perdu ici, ce n'est pas seulement le moi, mais la possibilité même de dire « je » comme centre. Le « Je dérobé » n'est pas remplacé, il est suspendu. Et dans cette suspension, quelque chose apparaît qui n'était pas visible auparavant — non pas une vérité nouvelle, mais une ouverture. Le retournement ne donne rien, il rend possible. Mais à une condition : que celui qui voit accepte de ne plus se retrouver dans ce qu'il voit. Alors seulement, la proximité cesse d'être aveugle.

II

VOIX 1

Dès les premiers mots, quelque chose change : ce n'est plus celui qui revient qui parle, mais une voix qui enjoint, qui oriente, presque qui contraint. « Retourne sur tes pas » — mais ce retour n'est plus celui du premier mouvement. Il est désormais lié à un destin brisé. Comme si le retour ne pouvait avoir lieu qu'à partir d'une fracture déjà consommée. Et surtout, ce qui est demandé n'est pas de restaurer l'accord, mais de chercher dans le désaccord ce qui peut l'apaiser. Il n'y a pas de retour à une unité originelle : seulement un travail à même la dissonance.

VOIX 2

Oui, et cette clé confiée ne donne pas accès à une vérité exposée, mais à une Parole en retrait. Cela change tout. Il ne s'agit pas d'un savoir à acquérir, mais d'un accès à ce qui se retire en se conservant. « Toute chose conserve » — mais en se retirant. La Parole n'est pas prononcée, elle est gardée. Et cela implique que la clé n'ouvre rien de visible immédiatement. Elle ne dévoile pas, elle oriente vers ce qui ne se donne pas. Le retournement devient alors apprentissage d'un rapport au retrait.

VOIX 1

Et la scène se situe à minuit — non pas comme moment symbolique seulement, mais comme suspension. « Le temps des horloges... s'est arrêté ». C'est une image forte : le temps mesurable, comptable, cesse d'avoir prise. Mais ce n'est pas pour autant un accès à un temps plus vrai. Le temps se retire « dans les failles de ce qui est semblé ». Autrement dit, ce que nous prenions pour le réel se fissure, et le temps disparaît dans ces fissures. Ce qui bat le monde — le temps véritable — devient étranger. Il n'est plus reconnaissable dans ce que nous appelions le temps.

VOIX 2

D'où cette injonction paradoxale : revenir dans la proximité. Non pas avancer, non pas s'élever, mais revenir — et pourtant autrement. Car l'âme s'est égarée « dans le lointain d'un dire ». Ce n'est pas l'éloignement spatial qui est en cause, mais un certain rapport au langage. Le dire a produit du lointain. Il a éloigné de ce qui est proche. Et le monde devient alors étrange, non pas en lui-même, mais parce que le rapport à lui est devenu médiatisé, déformé. Le retournement consiste à quitter ce lointain du dire pour retrouver une proximité qui n'est pas immédiate, mais à reconquérir.

VOIX 1

Mais cette reconquête n'est pas simple. L'Ange le dit : avoir la clé ne suffit pas. Il faut encore être « un bon serrurier ». La formule est presque déroutante, mais elle est décisive. La clé n'est rien sans l'usage

juste. Et cet usage suppose de trouver « le portail destiné ». Donc il n’y a pas un accès universel, une ouverture donnée une fois pour toutes. Il y a un ajustement à trouver, une correspondance entre la clé et ce qui doit être ouvert. Et cela exige de s’éloigner des empreintes de l’histoire — de tout ce qui a déjà été tracé, interprété, fixé.

VOIX 2

Ce qui est confirmé dans le dernier mouvement. L’histoire de l’Être n’est pas une révélation progressive, mais une accumulation de traces du manqué. Ce que nous appelons histoire n’est qu’un défilé de tentatives qui n’ont pas atteint ce qu’elles visaient. Et pourtant, nous en faisons des portraits, nous croyons saisir l’Être à travers ces figures. « Qu’il suffit d’un pinceau pour le mettre à nos pieds » : il y a ici une critique très nette de toute appropriation. L’Être devient image, représentation, et donc domination. Le retournement exige de rompre avec cette facilité.

VOIX 1

Ainsi, le retour demandé par l’Ange n’est pas un retour vers ce qui a été vécu, mais un déplacement du rapport à ce qui est. La proximité n’est pas donnée, elle est à reconquérir contre le dire, contre l’histoire, contre l’illusion de savoir. Et la clé elle-même n’est pas un pouvoir, mais une exigence. Elle oblige à chercher, à ajuster, à renoncer à toute ouverture immédiate. Le retournement passe par un désapprentissage.

VOIX 2

Et peut-être même par une perte plus radicale encore : celle de la confiance dans ce qui s’offre comme accessible. La Parole est en retrait, le temps véritable est étranger, l’histoire est faite de manqués. Rien ne garantit l’accès. Et pourtant, quelque chose est confié — une clé. Le retournement tient dans cette tension : recevoir sans posséder, chercher sans savoir, ouvrir sans jamais réduire ce qui s’ouvre. Alors seulement, la proximité cesse d’être illusion, et devient ce qui exige d’être habité sans être saisi.

III

VOIX 1

Ici, quelque chose se décide. « J'ai osé le pari » — ce n'est plus une injonction reçue, mais un engagement. Le retour devient acte, et même risque. Mais ce qui est frappant, c'est que ce retour vers les racines ne reconduit pas à une fixité : il ouvre sur une « Libre Étendue ». L'origine n'est pas resserrement, elle est expansion. Et dans cette étendue, ce qui était hostile se transforme en sérénité. Non pas parce que l'hostilité disparaît, mais parce que le rapport à elle change. Le retournement ne supprime pas le conflit, il le transfigure.

VOIX 2

Oui, mais cette transfiguration repose sur une affirmation très étrange : « De l'Être et de son Temps, qui jamais n'ont été ». Comment entendre cela ? Non pas comme une négation, mais comme une mise à distance des catégories telles qu'elles ont été pensées. L'Être et le Temps, tels qu'on les oppose, n'ont jamais été en ce sens-là. Leur altérité est construite, entretenue. Et chacun a fait de l'autre son opposé fidèle. Il y a ici une critique très nette de la dualité. Le retournement consiste peut-être à voir que cette opposition elle-même est dérivée.

VOIX 1

D'où la question décisive : « qui pourrait que s'écoule ce qui doit demeurer ? » Le temps, tel que nous le pensons, emporte ce qui devrait rester. Mais ce « devoir demeurer » n'est pas une norme morale : il désigne ce qui ne relève pas du flux. Le retournement ne consiste donc pas à nier le temps, mais à distinguer ce qui, en lui, ne s'écoule pas. Et cela ne peut se faire qu'en revenant à une origine qui n'est pas située dans le passé, mais oubliée dans l'histoire.

VOIX 2

Et cette origine n'est pas accessible directement. Elle ne peut concilier l'Être et le Temps qu'à condition d'être elle-même soustraite à leur opposition. « Par l'histoire oubliée » : cela signifie que l'histoire, telle qu'elle s'est constituée, a recouvert cette origine. Le retour devient alors souffle sur des braises — image très juste. Il ne s'agit pas de produire quelque chose de nouveau à partir de rien, mais de raviver ce qui subsiste à peine, enfoui sous l'hostilité accumulée.

VOIX 1

Mais ce ravivement ne donne pas un savoir. « De quoi l'histoire de l'Être est-elle un oublié ? » — la question reste ouverte. Le retour ne dévoile pas un contenu déterminé, il ouvre une possibilité de dévoilement. Et ce dévoilement passe par une contrainte : si le chez-soi de l'Être « s'impose à la pensée », alors la pensée n'est plus maîtresse. Elle est requise, déplacée, appelée à se tenir autrement. Et le « temps de l'origine » est dit « a-présenté » : il n'est ni présent, ni passé, mais hors de cette articulation.

VOIX 2

Ce point est essentiel. L'origine n'est pas un moment auquel on pourrait revenir. « Au temps qui est déjà on ne peut échapper ». Toute tentative de retour au commencement comme point initial est vouée à l'échec. Le temps est déjà là, toujours déjà engagé. Le retournement ne consiste donc pas à revenir en arrière, mais à commencer autrement à partir de ce qui est déjà en cours. C'est un déplacement du commencer lui-même.

VOIX 1

Ainsi, le retour devient « voie d'un nouveau commencer ». Mais ce nouveau ne s'ajoute pas à l'ancien. Il « brise les origines » — formule forte. Ce ne sont pas les événements passés qui sont brisés, mais les représentations que nous en avons faites, les origines construites à partir de nos erreurs. Le retournement ne reconduit pas à une origine plus vraie, il détruit la manière dont nous avons voulu en fixer une.

VOIX 2

Et c'est peut-être là le point le plus difficile : accepter que l'origine ne soit pas ce à quoi l'on revient, mais ce qui ne cesse de commencer sans se laisser assigner. Le retour, dès lors, n'est plus un mouvement circulaire, mais une ouverture. Il ne ramène pas, il déplace. Et ce déplacement n'a pas de point d'arrivée stable. Il exige de demeurer dans un commencement qui ne se laisse pas refermer — comme si l'origine elle-même n'était rien d'autre que cette impossibilité d'en finir avec elle.

IV

VOIX 1

L'Ange ne prolonge pas simplement ce qui a été dit, il le tranche. « C'est le temps que tu brises » — le retournement n'est plus seulement déplacement du regard, mais rupture. Et ce qui est brisé, ce n'est pas le temps en tant que tel, mais le rapport que nous entretenons avec lui. « La Phusis est de l'Être le temps mal conjugué » : formule déroutante, presque heurtée. Comme si la nature elle-même était déjà une discordance, une manière inadéquate de dire l'Être dans le temps. Le retournement commence alors par une désarticulation de ce que nous tenions pour évident.

VOIX 2

Oui, et pourtant l'Ange ne propose pas de choisir. Il refuse la séparation. « Le destin n'est la tombe d'aucun d'eux sacrifié » : ni l'Être ni le Temps ne doivent être abandonnés. Il ne s'agit pas d'échapper

au temps pour rejoindre l'Être, ni de dissoudre l'Être dans le devenir. Ce qui est demandé est plus difficile : penser les deux d'un Même. Mais ce Même n'est pas donné. Il n'est ni synthèse ni réconciliation. Il est exigence. Et cette exigence retombe sur l'être-là, qui pourtant s'est déjà voué au temps.

VOIX 1

D'où la question presque tragique : que peut l'être-là ? S'il est déjà engagé dans le temps, comment pourrait-il accorder ce qui, en lui, est déjà dissocié ? Et pourtant, la question ne peut être évitée. « Faut-il que l'un des deux soit répudié ? » — la tentation est là, constante : choisir, trancher, simplifier. Mais l'Ange la refuse. Il ne s'agit pas de résoudre l'opposition, mais de ne pas la laisser se figer en exclusion. Le retournement exige de tenir ensemble ce qui se déchire.

VOIX 2

Et c'est pourquoi l'image de la querelle est si juste. « De ceux que l'origine donne de se chamailler » : l'opposition n'est pas accidentelle, elle est donnée dès l'origine. L'Être et le Temps ne sont pas d'abord unis puis séparés ; ils sont d'emblée en tension. Vouloir apaiser cette tension en épuisant l'un ou en mystifiant l'autre, c'est manquer ce qui est en jeu. Le retournement ne consiste pas à pacifier, mais à habiter cette discordance sans la réduire.

VOIX 1

Alors le temps est redéfini. Il n'est plus ce qui porte le monde, mais « une horloge sur les étants jetée ». Une mesure extérieure, appliquée, qui ne saisit que le changement sans atteindre ce qui demeure. Le temps devient un instrument, non l'essence. Et pourtant, il ne peut être simplement rejeté. Car ce qui change ne peut s'oublier. Il y a là une résistance : le devenir insiste, même s'il ne dit pas l'Être.

VOIX 2

Ce qui rend le retour à l'origine encore plus difficile. « Impossible rencontre » : la formule est radicale. La temporalité enferme dans son retrait ce qui a été oublié. Autrement dit, ce que nous cherchons est précisément ce que le temps tel que nous le vivons empêche d'atteindre. Et l'Être devient « un absenté » du temps qui vient au monde. Il n'est pas simplement absent, il est tenu à distance par la manière même dont le temps se déploie.

VOIX 1

Et cette distance est encore renforcée par la structure de l'être-là. « Le temps de l'être-là est un représenté » : il ne vit pas le temps, il le représente. Il en fait une forme, une catégorie, une condition de possibilité. La subjectivité intervient ici comme médiation. Elle organise, mesure, sépare. Elle

introduit une distance entre ce qui est et ce qui est pensé. Le temps devient alors la forme a priori de cette distance.

VOIX 2

Dès lors, la « Raison convenante » apparaît comme ce qui ajuste le monde à cette structure. Elle rend les choses compréhensibles, mais au prix d'une interception. Elle capte, elle filtre, elle empêche un accès direct. Le retournement, ici, ne peut plus être simple retour à une origine perdue. Il devient mise en question de cette convenance elle-même. Non pour la détruire, mais pour voir ce qu'elle recouvre. Et peut-être, dans cette fissure, laisser apparaître ce Même que l'Ange exige de penser sans jamais le livrer.

V

VOIX 1

Ici, le ton change encore : ce n'est plus l'écoute, mais presque la contestation. « Si Kant fut mal penseur... » — l'homme ne se contente plus de recevoir, il met en cause. Mais ce qui est visé n'est pas seulement un penseur, c'est toute une manière de voir. Car la question qui suit ne porte pas sur les phénomènes eux-mêmes, mais sur ce qu'ils cachent — et surtout sur l'impossibilité de dissiper ce voile. Ce qui apparaît ne se laisse pas traverser. Et plus radicalement encore : dans tout voir, il y a du non-regardé. La vision elle-même est déjà cécité.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi le temps, qui semblait jusque-là dévoiler, devient ici suspect. « Le temps qui tout dévoile est notre cécité » : cela renverse complètement la confiance accordée au devenir. Ce qui se donne comme dévoilement — succession, apparition, éclaircie — pourrait bien être ce qui empêche de voir. Le temps ne cache pas seulement, il détourne. Il donne l'illusion de la clarté, alors même qu'il maintient dans une forme d'aveuglement continu.

VOIX 1

D'où cette tension autour de la proximité de l'origine. « Le proche-à-l'origine dit la contrariété » : ce qui est proche ne s'ouvre pas simplement, il contrarie. Il y a une lutte entre éclaircie et nuée. L'Être ne se donne pas dans une clarté pure, il est toujours déjà assombri. Et la clarté elle-même semble déplacée : « aux Anges de l'an ». Comme si la lumière véritable n'était pas dans le quotidien, mais confiée à un autre régime, un autre temps — tandis que le secret reste au feu de l'âtre, au plus proche.

VOIX 2

Et c'est là que la question adressée à l'Ange devient décisive. « Es-tu de la maison ou un Ange de l'année ? » — autrement dit, appartiens-tu à la proximité ou à une temporalité plus vaste, plus abstraite ? Es-tu gardien du secret ou porteur de la clé ? La distinction est subtile : garder n'est pas ouvrir. Et pourtant, l'homme reconnaît que les deux fonctions sont nécessaires. Le secret et la clé ne s'opposent pas, ils se répondent. L'un maintient, l'autre déplace.

VOIX 1

Mais cette reconnaissance ne dissipe pas le doute. Au contraire, elle l'approfondit. Car si la terre elle-même est « prison de la moindre clarté », alors même le feu — symbole traditionnel de révélation — est suspect. « La flamme n'est qu'un montré de ce qu'elle a brûlé » : elle ne révèle pas le secret, elle montre ce qui a disparu. Ce qui apparaît est toujours déjà perte. La clarté ne donne pas accès, elle signale une absence.

VOIX 2

Ce qui rend la figure de l'Ange elle-même incertaine. « Se pourrait-il qu'un Ange soit un démon caché ? » — la lumière pourrait aveugler autant qu'éclairer. Le poète, en suivant cette lumière, risque de se perdre. Il y a ici une inquiétude très forte : celle que le retournement lui-même conduise à une forme d'égarement plus radical. L'abîme n'est pas seulement ce qui est en bas, il est ce dans quoi on peut sombrer en croyant voir.

VOIX 1

Et alors la question finale prend tout son poids : « Au bas de la montagne les hommes sont-ils derniers ? » Ce n'est pas une simple image. Elle renverse la hiérarchie implicite. Peut-être que ceux qui restent en bas, dans la proximité, dans l'opacité, ne sont pas en retard, mais autrement situés. Le sommet — lieu de la clarté — n'est pas nécessairement l'accomplissement. Il peut être aussi lieu de perte.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue ne tranche pas. Il laisse ouverte une inquiétude : celle que la lumière elle-même ne soit pas digne de confiance, que le dévoilement soit une autre forme de retrait. Le retournement ne garantit rien. Il expose davantage encore. Et peut-être est-ce cela, finalement, ce que l'homme commence à pressentir : qu'il n'y a pas de voie sûre, seulement des passages où ce qui éclaire peut aussi égarer — et où il faut apprendre à voir sans jamais se fier entièrement à ce qui se montre.

VI

VOIX 1

Ici, l'Ange introduit une distinction décisive, presque apaisante en apparence : les Anges de la maison et ceux de la montagne. Les premiers veillent, entretiennent, maintiennent la braise ; les seconds apportent la clarté, inaugurent un commencement. On pourrait croire à une répartition simple — proximité et hauteur, feu et lumière. Mais cette distinction ne sépare pas vraiment, elle distribue des régimes d'attention. Le feu n'est pas moins essentiel que la clarté. L'un garde, l'autre ouvre. Le retournement ne choisit pas entre eux, il circule de l'un à l'autre.

VOIX 2

Oui, mais cette circulation est immédiatement troublée par ce qui suit. Le ciel, qui pourrait sembler être le lieu de la clarté, est dit « sans-fond ». Il n'est pas fondement, mais abîme. Et pourtant, il paraît se poser sur la terre. Il y a là une illusion très forte : celle d'un appui possible, d'un horizon tangible. Mais cet horizon est précisément le lieu où « le rêve est brisé ». Ce que l'on croyait pouvoir atteindre se dérobe au moment même où l'on s'en approche.

VOIX 1

Et l'Ange va plus loin encore : « le ciel n'existe pas ». Ce n'est pas une négation brute, mais un déplacement. Le ciel n'est pas un lieu, mais une immensité — et même plus : « le néant de la terre qui vient s'y refléter ». Autrement dit, ce que nous projetons comme au-dessus est peut-être issu d'en bas. Le retournement est ici radical : il ne s'agit plus de monter vers le ciel, mais de comprendre que cette élévation elle-même repose sur un reflet, une projection.

VOIX 2

Ce qui éclaire le mouvement du poète. « Du haut de sa montagne... il redescend vers la plaine qu'il n'a jamais quittée ». La montée n'était donc pas un départ réel. Elle était un détour, une expérience peut-être nécessaire, mais qui ne conduit pas ailleurs. Le retour ne ramène pas à un point abandonné : il révèle que ce point n'a jamais été quitté. Le retournement n'est pas déplacement dans l'espace, mais reconnaissance d'une présence ignorée.

VOIX 1

Et cette reconnaissance prend la forme d'un accueil. « La terre se fait joie du prodigue retourné » — image forte, presque biblique, mais ici sans rédemption transcendante. Ce n'est pas un pardon venu d'ailleurs, c'est la terre elle-même qui accueille. Mais cette joie n'est pas universelle : « ceux qui ne

reviennent pas sont les impardonnés ». Non pas condamnés moralement, mais exclus de cette réconciliation. Le retour devient condition d'un certain rapport au monde.

VOIX 2

Et pourtant, même dans cet accueil, quelque chose reste en retrait. « Ses parents gardent en terre un secret réservé ». Le retour ne dévoile pas tout. Il ne donne pas accès à une transparence totale. Il y a un reste, un secret qui demeure enfoui. Le retournement ne supprime pas le retrait, il le reconduit autrement. Il permet d'habiter avec ce qui ne se livre pas.

VOIX 1

C'est peut-être ce que le poète ne comprend pas encore tout à fait. Il « accourt en agitant sa clé », comme s'il pouvait désormais dévoiler le trésor. Il veut partager, ouvrir, éclairer. Mais son geste trahit une impatience : vouloir « détourner la nuit », « assécher l'abîme », embrasser le Natal comme une possession. Il y a là une tension : entre ce qui a été appris — le retrait, le secret — et ce désir de tout rendre visible.

VOIX 2

Oui, et c'est peut-être là le point le plus fragile. Le retournement a conduit à la plaine, à la proximité, à la reconnaissance d'un secret maintenu. Mais le poète, dans son élan, risque de perdre cela en voulant tout éclairer. Comme si la clé devenait à nouveau instrument de maîtrise. Le dialogue laisse alors apparaître une inquiétude : le retour est possible, mais il n'est jamais assuré. Il peut se renverser en son contraire dès que l'on veut abolir la nuit au lieu de l'habiter.

VII

VOIX 1

Ce qui s'ouvre ici n'est plus une opposition à l'Ange, mais une résistance plus intime. « Le secret bien gardé résiste à la lumière » — c'est un renversement très net. La lumière n'est plus ce qui révèle, mais ce contre quoi le secret se maintient. Comme si éclairer risquait de trahir. Et dès lors, le retour lui-même devient suspect : il cherche « ce qui fut commencé », mais ne trouve qu'une « vaine habitation ». L'origine ne se laisse pas habiter comme un lieu stable ; elle échappe à toute installation.

VOIX 2

Oui, et cela se confirme immédiatement avec la clé. Elle n'ouvre rien dans le monde. « N'accède à d'autre porte que celle de ma pensée » — tout se déplace à l'intérieur. Ce n'est pas la terre qu'il faut

retourner, mais le rapport à ce qui est pensé. Et même en retournant la terre, on ne trouve que ce qui lui a été confié. La fertilité ne produit rien d'inattendu : elle restitue ce qui a été déposé. Le retour extérieur ne donne rien de plus que ce qui a déjà été mis.

VOIX 1

D'où ce déplacement décisif : « le trésor est ailleurs ». Mais cet ailleurs n'est pas un lieu caché dans le monde. Il est « enfoui dans la pensée ». Cela pourrait sembler reconduire à une forme d'intériorité classique, mais ce n'est pas le cas. Car un mot ne suffit pas. Le langage ne peut pas saisir ce trésor. Il faut autre chose : une méditation, un silence. Non pas absence de parole, mais suspension de ce qui prétend dire immédiatement.

VOIX 2

Et ce silence n'est pas vide. Il est tendu vers ce que l'énigme « veut cacher ». Formule étonnante : comme si le cacher était intentionnel, comme si le retrait lui-même était une manière de donner. Le retournement passe alors par une autre écoute — non plus celle qui cherche à dévoiler, mais celle qui accepte que quelque chose ne se donne qu'en se dérochant. Le secret ne s'oppose pas à la vérité, il en est peut-être la condition.

VOIX 1

C'est dans cette tension que surgit la figure du poète. « Les autres, non ! » — il y a une singularité, presque une assignation. Le poète n'est pas celui qui choisit, mais celui à qui quelque chose est confié malgré lui. Et ce qui lui est donné n'est pas une clarté pure, mais une « tendresse en cette hostilité ». L'origine n'est pas pacifiée. Elle reste marquée par une fracture, un naufrage initial. Le poète ne résout pas cette hostilité, il la perçoit autrement.

VOIX 2

Et c'est là que l'appel à Friedrich Hölderlin devient décisif. « Surcroît de déité » — ce n'est pas un dieu supplémentaire, mais un excès, un au-delà du donné. « Ce Plus-Haut que le haut » : ce qui dépasse toute élévation possible. La clarté ne vient plus d'un sommet accessible, elle surgit d'un lieu qui excède toute hiérarchie. Et ce que Martin Heidegger nomme « Sérénité » apparaît ici comme une tentative de dire cela — mais peut-être déjà une manière de l'apaiser.

VOIX 1

Oui, car cette « Sérénité » pourrait être encore trop stable, trop recueillie. Or ce qui se dit ici est plus lointain, plus insaisissable. « Plus lointain que le ciel quand il est dégagé » : même lorsque tout semble

clair, quelque chose reste hors d'atteinte. Le retournement ne rapproche pas, il éloigne autrement. Il fait apparaître une distance irréductible au cœur même de la proximité.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue atteint un point de bascule. Le retour n'est plus une quête d'accès, ni même une tentative d'accord. Il devient reconnaissance d'un secret qui ne cède ni à la lumière ni au langage. La pensée elle-même doit se transformer : non plus chercher à ouvrir, mais à se tenir devant ce qui ne s'ouvre pas. Et peut-être est-ce cela, finalement, le trésor — non pas ce qui est caché, mais la capacité de demeurer en présence de ce retrait sans vouloir le dissiper.

VIII

VOIX 1

L'Ange parle ici d'un lieu qui n'en est pas un — « un non-lieu jouxtant la terre ». Ce n'est pas ailleurs, ce n'est pas au-dessus, c'est à côté. Et pourtant, cet « à-côté » n'est pas une position stable. Il ne peut se mesurer. La Libre Étendue échappe à toute prise. Le retournement ne mène donc pas vers un autre monde, mais vers un décalage à même celui-ci. Être « à côté » ne signifie pas s'éloigner, mais habiter autrement la proximité.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi le lointain est immédiatement redéfini. « Ce lointain du Plus-Haut convie à s'approcher » — formule presque paradoxale. Ce qui est le plus élevé n'appelle pas à s'élever, mais à se rapprocher. Le retournement ne consiste pas à monter, mais à se déprendre de l'idée même de hauteur. Le Plus-Haut ne se situe pas dans une distance verticale, il se manifeste dans une proximité qui n'est pas immédiatement reconnaissable.

VOIX 1

D'où cette affirmation : « le proche est souvent le plus éloigné ». Ce n'est pas une banalité, c'est une mise en cause du rapport ordinaire. Ce qui est à portée de main échappe précisément parce qu'on croit le posséder. Revenir au Natal, dès lors, n'est pas retrouver un lieu familier, mais renoncer à tous les lieux où l'on se croit chez soi sans l'être. Le retour devient négation : dire « non » à ce qui s'est installé comme évidence.

VOIX 2

Et ce renoncement touche aussi les figures que l'homme suspecte. Il se méfie des dieux, des Anges — comme si toute médiation risquait de le tromper. Mais l'Ange répond : « c'est dans ta maison que l'Ange s'est installé ». Il n'est pas ailleurs. Il est déjà là. Et pourtant, la lumière qu'il porte « ne peut demeurer ». Elle ne s'installe pas, elle passe. Elle appartient aux hommes, non comme possession, mais comme destination. Elle doit circuler, non se fixer.

VOIX 1

Cela éclaire ce qui suit : toutes les captures de l'Être sont des empreintes. Elles laissent une trace, mais ne retiennent pas. Et plus elles prétendent saisir, plus elles sont mal reçues, parce que l'Être lui-même est oublié dans ce geste. L'homme, jeté dans la question, ne trouve pas de réponse stable. Et ce défaut de réponse n'est pas un échec accidentel : il est constitutif. Le destin de l'Être, ici, est retrait.

VOIX 2

Et ce retrait n'est pas arbitraire. Il s'enracine dans une « querelle native de la pensée ». Dès l'origine, la pensée est divisée : l'un et le multiple, l'unité et la dispersion. Cette querelle n'a jamais trouvé d'union sacrée. Elle ne peut être résolue. Elle traverse toute tentative de penser. Le retournement ne supprime pas cette division, il la reconnaît comme telle.

VOIX 1

C'est pourquoi l'allusion finale est si forte : un fragment venu d'Éphèse, ballotté par les flots, qui ne s'échoue jamais sur un poème d'Élée. Deux pensées, deux orientations, l'une du devenir, l'autre de l'être, qui ne se rejoignent pas. Le fragment reste en errance. Il ne trouve pas de lieu où se fixer. Le retournement ne produit pas une synthèse, il laisse apparaître cette impossibilité de coïncidence.

VOIX 2

Ainsi, ce que l'Ange propose n'est pas une solution, mais une manière de se tenir dans cet « à-côté ». Ni dans l'élévation, ni dans l'enracinement immédiat, mais dans une proximité déplacée. Le retour devient renoncement aux évidences, reconnaissance du passage de la lumière, acceptation du retrait et de la division. Et peut-être est-ce là, finalement, le Natal : non pas un lieu où l'on revient, mais une manière d'habiter ce qui ne cesse de se dérober sans jamais disparaître.

IX

VOIX 1

Ici, l'homme ne conteste plus, il interroge la tâche même qui lui est confiée. « Consacrer l'union de ces penseurs » mais comment unir ce que l'histoire a opposé ? Et surtout, quel rôle peut jouer le poème dans une telle entreprise ? La question est décisive : que dit le poème que la pensée ne peut pas dire ? Ou plutôt, et c'est plus radical, que laisse-t-il en suspens dans ce qu'il indique ? Le poème ne transmet pas un contenu, il ouvre une direction qui ne se laisse pas saturer.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi la distinction entre poètes et philosophes est immédiatement déplacée. Ils « usent de mots partagés », il n'y a pas deux langages. Ce qui diffère, c'est leur enchaînement, leur manière de tenir ensemble ces mots. Le philosophe ordonne, le poète laisse résonner autrement. Et si l'homme est poète « par sa terre habitée », alors la parole, le Dict, n'est pas un simple dire, mais un acte de nomination. Il ouvre un espace. Il ne décrit pas, il fait advenir un lieu.

VOIX 1

Et cet espace n'est pas déterminé à l'avance. Il est « libre de possibilités », lieu de rencontres imprévues, d'impensés. Le retournement atteint ici un point singulier : il ne s'agit plus de revenir à une origine perdue, mais de laisser apparaître un champ où ce qui n'a jamais été pensé peut se rencontrer. Si l'un et le multiple peuvent s'y accorder, ce n'est pas par synthèse, mais par co-présence dans cet espace ouvert. Le retour cesse d'être opposition, il devient disponibilité.

VOIX 2

Cela redéfinit aussi le rôle du poète. Il n'est pas celui qui exprime ce qui est déjà là, mais « penseur de tous les impensés ». Formule forte. Le poète ne comble pas un manque, il donne lieu à ce qui ne s'était pas encore dit. Et cela se fait dans le silence — non pas absence, mais milieu d'accueil. L'Ouvert n'est pas un concept, c'est une destination, un appel. Ce qui parle dans le poème ne vient pas de lui seul.

VOIX 1

Et c'est là que la référence à Friedrich Hölderlin prend tout son sens. « Les deux fûts », deux lignes, deux tensions, deux directions peut-être irréconciliables, se trouvent ici « rassemblés ». Mais ce rassemblement n'est pas une résolution. Il se tient dans une méditation qui leur est propre, c'est-à-dire qui ne les absorbe pas, mais les laisse résonner ensemble. Le poème devient le lieu où cette tension peut être tenue sans être réduite.

VOIX 2

Et ce lieu reçoit un nom : la Libre Étendue. Non pas un espace neutre, mais un champ où quelque chose peut se composer. Et dans cet espace gît la « Sérénité » mais une sérénité qui n'est pas repos, ni apaisement définitif. Elle est dite « malicieuse ». Elle joue avec ce qu'elle rassemble. Elle ne fixe pas, elle compose. Elle accepte la tension, elle en fait une manière d'habiter.

VOIX 1

Ce qui donne à la mélancolie une place inattendue. Elle devient « bergère du troupeau ramené ». Elle ne disperse pas, elle rassemble. Mais ce rassemblement ne reconduit pas à une unité close. Il ramène « chez-Soi » — mais un chez-soi transformé, devenu « espace éjoué ». La joie n'efface pas la mélancolie, elle la traverse. Le retournement ne supprime pas la perte, il la reconduit dans une autre tonalité.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue atteint une forme d'équilibre mais un équilibre instable. Le retour n'est plus retour, il n'est plus même retournement au sens d'un geste unique. Il devient ouverture d'un espace où penser et poétiser ne s'opposent plus, mais se répondent sans se confondre. Et peut-être est-ce cela que le poème indique sans jamais le dire : que l'union ne se fait pas dans un concept, mais dans un lieu — fragile, mobile, où ce qui ne pouvait être pensé commence à se tenir sans se fermer.

X

VOIX 1

L'Ange commence ici par un renversement très fin : la mélancolie n'est pas ce qu'elle paraît. Elle est « une joie détournée ». Cela ne signifie pas qu'elle cache une joie intacte, mais qu'elle en est la torsion, la forme oblique. Et cette torsion isole : « les autres, non ! ». Non pas exclusion orgueilleuse, mais exemption. Ceux qui ne sont pas saisis par cette mélancolie sont épargnés — épargnés du souci, mais aussi de l'ouverture. Car ce souci est celui du Dict, de cette Parole silencieuse qui ne se livre pas dans les mots, mais se tient sous eux.

VOIX 2

Oui, et ce souci ne peut apparaître que dans une certaine histoire. « C'est dans le temps du monde que l'Être fut oublié », l'oubli n'est pas accidentel, il appartient au déploiement même du temps. Et pourtant, cet oubli ne supprime pas le destin : il le multiplie. « Un destiné multiple, selon son époque », chaque époque suspend, ouvre, encadre autrement le rapport à l'Être. L'histoire devient alors une

succession de parenthèses, non une progression continue. Ce qui se donne est toujours déjà limité par une manière de suspendre.

VOIX 1

Ce qui rend la tâche de penser d'autant plus délicate. L'Ange reconnaît lui-même la subtilité de ce qu'il avance. Les grandes constructions, des Idées platoniciennes au vouloir dépasser, ne sont plus des fondements, mais des empreintes. Elles marquent le retrait de l'Être sans jamais le saisir. Et ce que nous appelons histoire de la pensée devient alors « histoire manquée » : non pas inutile, mais incapable d'atteindre ce qu'elle vise.

VOIX 2

Et cette incapacité n'est pas sans violence. « Le temps est patricide » : il rompt, il tue ses propres origines. Il ne transmet pas, il disjoint. Le désaccord n'est pas secondaire, il est constitutif. L'histoire du penser naît de cette errance. Elle avance en rompant, en oubliant, en recommençant sans cesse. Le retournement ne vient pas réparer cette violence, mais en révéler la structure.

VOIX 1

C'est pourquoi « vient le temps de l'Être ». Non pas un moment chronologique, mais une inflexion. Un retour « chez-Soi » — mais ce chez-soi n'est pas donné d'avance. Il ne s'agit pas de revenir à une origine intacte. L'Ange insiste : ce n'est pas un simple venir. C'est un « transfigurer ». Le retournement ne restaure pas, il transforme. Il ne récupère pas le passé, il le reconfigure.

VOIX 2

Et cette transformation prend la forme d'une parole poétique. « Retournement natal ! » : l'exclamation n'est pas théorique, elle est joyeuse. Elle vient d'un poète qui a accosté aux rives de son passé, non pour s'y fixer, mais pour le traverser autrement. Ce qu'il offre à sa demeure effondrée, ce n'est pas une reconstruction, mais « une nouvelle Origine ». Et cette origine est dite « impensée », non pas encore pensée, mais peut-être irréductible à toute pensée.

VOIX 1

Ainsi, le retournement atteint ici son point le plus affirmatif. Après la perte, l'oubli, l'errance, quelque chose se donne, non comme vérité acquise, mais comme possibilité de recommencer. Mais ce recommencement ne reconduit pas à ce qui fut. Il invente une origine qui n'a jamais été donnée comme telle. L'effondrement n'est pas annulé, il devient condition.

VOIX 2

Et peut-être est-ce là le geste le plus décisif : ne plus chercher l'origine derrière soi, mais la laisser surgir comme ce qui n'a jamais cessé de commencer sans être reconnu. Le « Natal impensé » ne se situe ni dans le passé ni dans l'avenir. Il est ce point de bascule où le temps cesse d'être seulement patricide pour devenir porteur d'un commencement qui ne dépend plus de ce qu'il détruit. Le retournement n'efface pas l'histoire manquée, il la traverse, et, en la traversant, ouvre ce qui n'avait pas encore été possible.

XI

VOIX 1

Ici, l'homme tranche dans un autre registre : il s'en prend aux images mêmes qui ont porté le rapport au divin. « Romantisme usé » — ce n'est pas seulement une esthétique qui est visée, mais une manière de sentir devenue suspecte. Entre Johann Wolfgang von Goethe et Richard Wagner, la question n'est pas de choisir, mais de comprendre comment une certaine élévation a pu glisser vers une illusion. Et lorsque Friedrich Nietzsche dit « je suis un décadent », ce n'est pas un aveu anecdotique : c'est la reconnaissance d'un danger interne, d'une tentation de céder à ce même pathos.

VOIX 2

Oui, et ce danger prend ici le nom de sentimentalisme. Non pas le sentiment lui-même, mais son dérèglement. Il « mystifie » ce qui est banal, il transforme le moindre souvenir en transcendance. « Là où elle s'assit » devient un lieu sacralisé, mais cette sacralisation est malade. Elle ne révèle rien, elle compense. Le retournement exige alors de défaire cette inflation, de restituer au monde sa sobriété, sans pour autant l'appauvrir.

VOIX 1

C'est dans cette perspective que la célèbre plainte, « O temps, suspends ton vol », est reprise, mais retournée. Elle n'est plus une prière légitime, mais le signe d'un malaise non compris. Vouloir arrêter le temps, c'est refuser ce qu'il est. Et la question posée est incisive : d'où vient cette souffrance ? N'est-elle pas liée à une incompréhension du temps lui-même, à une volonté de le plier à nos désirs ?

VOIX 2

D'où cette image tranchante : le temps « tient sur nos têtes la pointe de son épée ». Il n'est pas un flux doux, mais une menace constante. Et pourtant, le vouloir compter, le mesurer, le maîtriser, est une illusion. Le temps se dérobe à celui qui veut le fixer. Il devient infidèle. Il échappe à toute tentative d'appropriation. Le retournement consisterait alors à changer de rapport : non plus compter le temps, mais « prendre le temps », sans le posséder.

VOIX 1

Mais cette prise est elle-même paradoxale. Le temps nous est étranger, et pourtant il faut le prendre avant qu'il ne nous prenne. Il y a là une urgence, une inversion des rôles. Et c'est pourquoi l'homme peut aller jusqu'à dire : « le temps est un mensonge ». Non pas qu'il n'existe pas, mais qu'il trompe lorsqu'on le prend pour ce qu'il n'est pas. Il devient meurtrier de l'Esprit lorsqu'il est réduit à une succession mesurable.

VOIX 2

Dès lors, la question s'ouvre : y a-t-il un autre temps ? Un temps qui ne s'écoule pas, qui ne se laisse pas saisir par les horloges ? « Aux horloges arrêtées » ce n'est pas l'absence de temps, mais une autre manière de le laisser être. Un temps qui ne fuit pas, mais qui demeure autrement. Et ce temps pourrait être celui de l'Être, non pas hors de l'histoire, mais enfermé en elle, dissimulé.

VOIX 1

Ce qui ramène à la clé donnée par l'Ange. Si un tel temps existe, il ne peut être atteint par les voies habituelles. Il reste dans le « secret du monde ». Et la clé ne donne pas accès immédiatement : elle invite à chercher autrement. Le retournement ne consiste plus seulement à revenir, ni même à transfigurer, mais à pressentir un autre régime du temps sans pouvoir encore le nommer.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue atteint un point d'incertitude fertile. Le temps ordinaire est mis en question, le sentimentalisme démasqué, mais rien n'est encore assuré. Il y a une ouverture vers un « autre temps », mais cette ouverture reste fragile. Elle dépend d'une capacité à ne plus vouloir arrêter, mesurer, posséder et à se tenir devant ce qui, dans le temps même, ne s'écoule pas comme le reste. Peut-être est-ce là que le retournement se joue désormais : dans cette attente d'un temps qui ne se laisse pas saisir, mais qui pourtant appelle.

XII

VOIX 1

L'Ange introduit ici une tension très fine entre le Même et le simple. « Le Même nous dit le Simple dans la complexité » mais ce simple n'est pas immédiatement accessible. Il est ce que l'on rate précisément parce qu'on veut le saisir. Vouloir cerner, posséder, embrasser la totalité, c'est déjà manquer ce qui se donne comme simple. Et celui qui « de tout s'empare » ne recueille que des fragments décomposés. Il accumule, mais ne voit plus. Il ne lui reste que des miettes et la simplicité lui échappe.

VOIX 2

Oui, et cette critique vise directement une certaine volonté de savoir. La caverne n'est plus seulement lieu d'illusion, elle devient lieu d'accumulation. Tout y est décomposé, analysé, mais rien n'est tenu ensemble. Le retournement ne consiste pas à sortir pour voir davantage, mais à renoncer à cette appropriation fragmentante. Le Même n'est pas ce qui se possède, mais ce qui se laisse reconnaître dans une simplicité qui n'additionne rien.

VOIX 1

C'est dans ce contexte que la question du temps revient. « On sait ! », affirmation presque ironique. Le temps comme fatalité semble une évidence. Mais l'Ange introduit une brèche : « Vraiment ? » Cette interjection suffit à déplacer tout l'édifice. Et l'intrépide apparaît comme celui qui refuse cette évidence, qui interroge le temps lui-même. Non pas pour le nier, mais pour ne pas le laisser s'imposer comme destin incontestable.

VOIX 2

D'où cette affirmation surprenante : « la mort n'est pas l'instant d'un vécu au passé ». La mort ne se réduit pas à un point dans la succession. Elle ne clôt pas simplement une histoire. Le temps, tel que nous le pensons, ne peut pas en rendre compte. Le retournement touche ici à une limite : ce que nous appelons fin échappe à la temporalité ordinaire.

VOIX 1

Et pourtant, la faille demeure. « Être et temps » assignés à faire de la mort une histoire consumée — comme si toute existence devait être reconduite à un récit achevé. Le souci du mortel devient alors

angoisse, parce qu'il se tient devant une mort qu'il croit pouvoir situer, anticiper, intégrer. Mais cette anticipation est elle-même une construction. Elle enferme dans une représentation.

VOIX 2

Ce qui rend la question du deuil décisive. « Quand meurt un être-là, devient-il un passé ? » — la question ne trouve pas de réponse simple. Le disparu n'est pas seulement ce qui n'est plus. Il est présent autrement. « L'ami absenté » — formule juste : l'absence n'est pas vide, elle est une forme de présence déplacée. Et le deuil ne consiste pas à effacer, mais à habiter cette présence absente.

VOIX 1

C'est pourquoi la mélancolie revient, mais transformée. Elle n'est plus seulement tension ou inquiétude, elle devient « joie mélancolique ». Non pas contradiction, mais co-présence. Ce qui subsiste n'est pas une mémoire figée, mais une manière d'être en relation avec ce qui n'est plus là sans cesser d'être. Le retournement touche ici à quelque chose de très intime : la manière dont l'absence peut encore porter.

VOIX 2

Ainsi, le dialogue ne résout pas la question de la mort, ni celle du temps. Il les déplace. Il montre que ce que nous tenons pour évident, fatalité du temps, clôture de la mort, accumulation du savoir — repose sur des formes de saisie qui manquent le simple. Et peut-être est-ce là, encore une fois, le point le plus difficile : accepter que le Même ne se donne pas dans la maîtrise, mais dans une simplicité qui ne peut être atteinte qu'en renonçant à vouloir tout tenir.

XIII

VOIX 1

Ici, l'homme tente de reprendre la question du temps, mais en la déplaçant. « Temporalité », le mot lui-même indique une déformation. Le temps n'est pas simplement donné, il est reconstruit, reconfiguré, et c'est cette reconstruction qui l'oppose à l'Être. Dès qu'il est mesuré, il devient flux, débit, écoulement. La rivière est une image claire : ce qui coule semble évident, mais cette évidence est déjà une interprétation. Le temps mesuré est un temps appauvri.

VOIX 2

Et pourtant, la même image ouvre une autre possibilité. Le fleuve ne se réduit pas à son écoulement vers la mer. Il prend sa destinée à sa source. Et cette source ne disparaît pas dans le mouvement. « Où qu'il aille, il conserve ce sol dont il est né ». Le temps, ainsi compris, ne rompt pas avec l'origine. Il la porte. Le retournement consiste peut-être à voir que le devenir ne détruit pas l'origine, mais la transporte.

VOIX 1

Ce qui rend la structure du temps beaucoup plus complexe. « Demain en est l'hier », la formule dérange la linéarité. Ce qui vient est déjà arraché à ce qui a été. Le présent n'est pas un point entre deux, mais une continuité. Et surtout, « le temps ne peut d'un cercle un instant isoler ». On ne peut pas extraire un moment pur, le détacher du tout. Le temps n'est pas une suite d'instant, mais un tissu où chaque point renvoie à l'ensemble.

VOIX 2

Cela renverse aussi le rapport entre lumière et obscurité. On pense spontanément que la lumière vient d'en haut, et que la terre est sombre. Mais le lys vient du sol profond. La lumière n'est pas première. Elle est accueillie, portée, offerte par ce qui semblait obscur. Le retournement passe ici par une inversion du regard : ce qui est caché n'est pas absence de lumière, mais condition de son apparition.

VOIX 1

Et cette apparition est elle-même limitée. « La lumière ne paraît que dans son éclairé » : elle n'est jamais totale. Elle se donne dans ce qu'elle éclaire, et non comme une présence indépendante. Et celui qui la suit du regard doit « négliger toute chose ». Voir la lumière, c'est perdre le reste. Il y a là un danger : celui de se laisser absorber par ce qui brille, au détriment de ce qui demeure dans l'ombre.

VOIX 2

D'où cette précision : la Clarté vient de l'An, du rythme des saisons. Elle n'est pas continue, elle n'est pas stable. Elle passe, elle revient, elle s'inscrit dans une cyclicité. L'hiver et le printemps ne s'opposent pas simplement, ils se succèdent, se répondent. La clarté n'est pas un état définitif, mais un moment dans un rythme plus large.

VOIX 1

Ainsi, le temps n'est plus seulement ce qui emporte, ni ce qui menace. Il devient rythme, retour, porteur d'une origine qui ne disparaît pas. Mais ce rythme ne supprime pas la difficulté : il ne donne

pas un accès immédiat à l'Être. Il exige de tenir ensemble ce qui coule et ce qui demeure, ce qui éclaire et ce qui reste dans l'ombre.

VOIX 2

Le retournement, ici, ne consiste pas à sortir du temps, mais à cesser de le réduire à un flux mesurable. Il s'agit de reconnaître en lui une profondeur, une source, un rythme qui ne se laisse pas isoler en instants. Et peut-être est-ce cela que l'homme commence à entrevoir : un temps qui n'est plus opposé à l'Être, mais qui en porte la trace sans jamais se laisser saisir entièrement.

XIV

VOIX 1

L'Ange corrige immédiatement : ce dont parle l'homme n'est encore que le temps humain, celui des successions, des saisons vécues comme brûlures et passages. Un temps enchaîné, pris dans des maillons, semence, récolte, répétition. Ce temps est utile, nécessaire même, mais il n'est pas celui « qui sied à l'Être ». Il est déjà une traduction, une réduction. Le retournement commence ici par une distinction : ce que nous appelons temps n'est peut-être qu'un de ses visages, et non le plus décisif.

VOIX 2

Oui, et cette réduction se voit dans la manière dont nous vivons les saisons. La promesse du printemps, la chaleur de l'été, la mémoire de l'hiver, tout cela est vécu comme succession. Mais l'Ange renverse cette lecture : « la saison des promesses n'est que le temps creusé ». Le temps ne s'ajoute pas, il se creuse. L'hiver, près de l'âtre, n'est pas seulement froid et retraits : il est déjà mémoire de l'été. Les saisons ne s'alignent pas, elles se pénètrent.

VOIX 1

Et lorsque l'horloge s'arrête, quelque chose se révèle. Elle « s'ennuie d'avoir perdu son balancier », image presque ironique. Ce qui mesurait le temps se retrouve sans fonction. Comme si le temps véritable n'avait pas besoin d'être compté. Le retournement passe par cet arrêt : non pas suspension du temps, mais mise en question de ce qui prétend le mesurer.

VOIX 2

D'où l'introduction d'« un autre temps » : le temps du demeurer. Non pas ce qui passe, mais ce qui tient. Et ce temps ne se laisse pas affecter par les tempêtes. Il ne dépend pas des événements. Il est « secret », caché dans la maison. Cela rejoint ce qui a été dit plus tôt : l'accès n'est pas extérieur. Il est

déjà là, mais non reconnu. Le Natal n'est pas un point dans le passé, mais une manière d'être qui apaise.

VOIX 1

Mais cet apaisement ne signifie pas immobilité. L'Ange parle du temps des rivières, des sources. L'eau s'écoule, elle se déplace, et pourtant elle « s'étire ». Ce qui semble passer n'est pas pure perte. « Ce qui semble passer est une éternité » : la formule est forte. Le passage lui-même pourrait être porteur de ce qui demeure. Le retournement ne nie pas l'écoulement, il le requalifie.

VOIX 2

Et c'est là que l'Être et le temps cessent de s'opposer. « L'Être en sa demeure, à son Temps conjugué » : il ne s'agit plus de deux registres distincts, mais d'une conjugaison. Le temps n'est plus ce qui éloigne de l'Être, il devient ce dans quoi il se tient. Mais cette conjugaison n'est pas visible immédiatement. Elle demande un déplacement du regard.

VOIX 1

Ce déplacement est précisément ce que l'Ange attribue à Friedrich Hölderlin. Le « retournement » dont il parle n'est pas un retour en arrière, mais un retournement du rapport au temps lui-même. Venir à l'origine, c'est rencontrer sa duplicité : ce qui passe et ce qui demeure, inséparables et pourtant distincts.

VOIX 2

Et la question finale reste ouverte : pourquoi ne voit-on pas ce temps ? Il est là, mais nous le manquons. Parce que nous cherchons à le saisir comme un objet, à le mesurer, à le fixer. Or, « tu ne peux le saisir qu'en usant de ta clé ». Et cette clé n'ouvre pas un contenu, elle transforme l'accès. Le retournement ne donne pas une réponse, il modifie la manière même de voir jusqu'à laisser apparaître, dans ce qui passe, ce qui ne passe pas.

XV

VOIX 1

Ici, quelque chose se noue. L'homme reconnaît la clé, non plus comme une promesse abstraite, mais comme ce qui le met en demeure. « Prenant pied sur la rive » : il n'est plus dans le flux, il touche un seuil. Et ce seuil le trouble. Car ce qui vient à sa rencontre n'est pas ce qu'il cherchait, mais ce qui était « réservé », réservé à ceux qui n'ont pas déserté l'origine. Autrement dit, l'accès n'est pas conquête, il est conditionné par une fidélité.

VOIX 2

Oui, et cette fidélité n'est pas nostalgie. Elle tient à cette unité des opposés : « de ces deux qui s'opposent nous est dit l'unité ». Mais cette unité n'est pas une synthèse conceptuelle. Elle est dite « Simple ». Et le Simple affirme la Mêmeté, non pas comme identité plate, mais comme ce qui tient ensemble sans réduire. C'est une pensée qui ne procède pas par distinction et opposition, mais par reconnaissance d'un fond commun.

VOIX 1

Ce qui rend l'appel à Arthur Schopenhauer particulièrement intéressant. « Pensée du peuple », formule ambivalente. Chez lui, elle pouvait être condescendante, voire méprisante. Ici, elle est retournée. Le peuple n'est pas incapable de penser, il porte une forme de pensée du Simple. Et ce que Schopenhauer attribuait au diable, une lucidité sombre, devient ici un indice : il y a dans cette simplicité quelque chose que la pensée savante manque.

VOIX 2

Et c'est précisément là que la critique se déploie. La « sagesse sacrifiée » ne l'est pas par ignorance, mais par une certaine manière de penser qui réduit le monde à sa représentation. Le « kantien de pacotille » n'est pas Kant lui-même, mais une caricature : celle qui transforme la pensée en dispositif de maîtrise. Et cette réduction devient « meurtrière » parce qu'elle coupe du temps de l'Être, elle empêche l'accès à ce qui ne se laisse pas représenter.

VOIX 1

Ainsi, ce que l'homme dénonce, c'est une forme de violence du penser. « Il brisait de ses dents », image forte. Le Mal n'est pas extérieur, il est dans cette manière de découper, d'opposer, de réduire. Et pourtant, cette violence n'atteint pas tout. « Parmi les gens simples il n'en fut pas parlé » et c'est précisément là que l'origine est préservée. Non pas intacte, mais soustraite à cette opération.

VOIX 2

Ce qui redonne au poète une fonction singulière. Il ne produit pas une pensée nouvelle, il « fait offrande de ce qui n'est pas pensé ». Ce qui est offert n'est pas un contenu élaboré, mais ce qui, au sein même de la communauté, ne peut être ignoré sans être formulé. Le poète n'invente pas, il rend visible ce qui était là sans être reconnu comme tel.

VOIX 1

Mais cette offrande se heurte à une autre logique : celle de la « pensée comptante ». Celle qui calcule, qui oppose, qui tire profit du différend. Elle ne cherche pas à comprendre, mais à exploiter. Elle a besoin des opposés, elle les entretient. Et dans cette logique, l'unité du Simple devient invisible, voire inutile.

VOIX 2

Ainsi, le retournement se précise encore : il ne s'agit pas seulement de penser autrement, mais de se déprendre d'un certain rapport au penser lui-même. Quitter la logique du calcul, de l'opposition, de la maîtrise, pour s'ouvrir à une unité qui ne se construit pas, mais se reconnaît. Et peut-être est-ce là, au fond, ce que la clé permet : non pas ouvrir une porte nouvelle, mais désactiver la manière même dont on cherchait à ouvrir.

XVI

VOIX 1

Ici, l'Ange se révèle sans détour : « je suis de la maison ». Il ne vient plus d'ailleurs, il n'est plus une figure de passage. Il appartient à la proximité même. Et pourtant, ce qui suit ne reconduit pas à une évidence rassurante. Les pins reçoivent la plus haute clarté, mais cette clarté ne s'impose pas comme illumination. Le feu du ciel « n'a rien à éclairer ». Comme si la lumière, en tombant, se perdait. Le tonnerre lui-même gronde d'une « lumière égarée ». Le sommet n'est pas le lieu de la vérité.

VOIX 2

Oui, et c'est pourquoi la véritable clarté se déplace. Elle n'est pas dans l'éclat du jour, mais dans la pénombre des chaumières. Lorsque le soleil décline, une « timide clarté » apparaît. Elle ne s'impose

pas, elle accompagne. Elle ne révèle pas tout, elle réconforte. Le retournement est là : ce n'est pas dans l'intensité maximale que se donne l'essentiel, mais dans une lumière retenue, presque fragile.

VOIX 1

Et cette lumière n'est pas extérieure. Elle devient habitation. « Il habite en poète », la clarté ne se regarde pas, elle se vit. Le poète ne la possède pas, il s'y abandonne. Et dans cet abandon, quelque chose se produit : il « vole au temps » un fragment d'éternité. Formule étonnante. Comme si l'éternité n'était pas hors du temps, mais saisissable dans l'instant à condition de ne pas vouloir la retenir.

VOIX 2

Mais cet instant n'est pas isolé. Il ouvre au « temps de l'Être ». Le poète ne sort pas du temps, il accède à une autre dimension en lui. Et c'est pourquoi l'Ange insiste : « ce n'est pas un retour ». Il n'y a pas de mouvement en arrière. Ce qui se manifeste est ce que le Natal a toujours préservé. Rien n'est ajouté, rien n'est reconquis. Ce qui apparaît était déjà là, mais non reconnu.

VOIX 1

Et pourtant, ce surgissement semble presque accidentel. « C'est par un accident qu'il s'est enraciné ». L'origine ne s'impose pas comme nécessité logique. Elle advient, de manière imprévisible, dans un lieu qui lui-même n'est pas stable, « pays de brumes », vallée cachée. Le Natal n'est pas un sol ferme, mais un lieu voilé, traversé d'incertitude.

VOIX 2

Ce qui confirme que ce dont il est question n'est pas un lieu au sens ordinaire. « Ce n'est pas un lieu qui est ici nommé » mais une parole. Une parole sacrée, et pourtant silencieuse. Elle ne s'énonce pas, elle se protège dans le silence. Elle ne s'impose pas, elle se murmure. Et ce murmure n'est pas adressé à l'intellect, mais aux âmes.

VOIX 1

Le souffle du temps devient alors porteur de cette parole. Non plus le temps mesuré, ni même le temps du devenir, mais un temps qui murmure. Et ce murmure dit quelque chose de très simple : une veille, une parenté. « Je veille en ton Natal sur notre parenté », la relation n'est pas construite, elle est déjà là, gardée.

VOIX 2

Ainsi, le retournement atteint ici une forme de dépouillement. Il ne s'agit plus de comprendre, ni de chercher, ni même de revenir. Il s'agit de laisser se manifester ce qui a toujours été préservé, dans une

lumière discrète, dans un silence habité, dans une parole qui ne se dit pas mais se tient. Et peut-être est-ce cela, finalement, la clé : non pas ouvrir, mais reconnaître ce qui veille déjà, sans jamais s'imposer.

REMARQUE

Remarque : ce qui est réservé aux jeunes et aux anciens l'est à double titre : d'une part il leur est réservé au sens où c'est à eux qu'il s'adresse par le Dict du poète et d'autre part il est tenu en réserve, dans le voilement de son retrait aussi longtemps que le poète ne l'a pas nommé du mot qui ne faillit pas.

VOIX 1

Ce qui est dit ici du « réservé » ne renvoie pas à un privilège, mais à une adresse. Le poème ne parle pas à tous de la même manière. Il vise ceux qui se tiennent à une certaine extrémité du temps, les jeunes et les anciens, non pas comme catégories, mais comme seuils. Les uns sont encore proches de l'origine sans le savoir, les autres y reviennent sans pouvoir la fixer. Dans les deux cas, quelque chose demeure ouvert.

VOIX 2

Mais cette adresse ne suffit pas à définir le « réservé ». Car ce qui est en jeu ne se contente pas d'être adressé, il se tient lui-même en réserve. Il ne se donne pas d'emblée. Il demeure en retrait, non par défaut, mais parce que ce retrait est sa condition. Ce qui se dit ne peut apparaître qu'à partir de ce qui se retire.

VOIX 1

Ainsi, il y a une double réserve : celle de l'appel et celle du voilement. Ce qui est dit appelle certains, mais ce qui est appelé ne se livre pas pour autant. Le poème ne transmet pas un contenu disponible. Il approche ce qui ne peut être donné qu'en se déroband.

VOIX 2

Et c'est pourquoi la parole du poète est si exposée. Elle ne peut pas simplement nommer. Si elle force, elle trahit. Si elle éclaire trop, elle détruit ce qu'elle voulait faire apparaître. Il faut un mot qui ne faillit pas, non pas un mot exact, mais un mot qui ne rompt pas le retrait.

VOIX 1

Un mot qui ne dévoile pas en arrachant, mais qui laisse advenir. La nomination ne doit pas supprimer le voile, mais en accompagner la levée. Le poète ne révèle pas ce qui était caché : il rend possible une approche qui ne dissipe pas ce qu'elle approche.

VOIX 2

Alors le « réservé » prend tout son sens. Ce qui est adressé ne peut l'être qu'à condition de demeurer en retrait. Et ce qui demeure en retrait ne peut être approché que par une parole qui renonce à posséder ce qu'elle dit.

VOIX 1

Les jeunes et les anciens ne sont donc pas les détenteurs d'un savoir, mais les gardiens d'une possibilité. Ils ne reçoivent pas un contenu, ils se tiennent dans une ouverture, celle d'une parole qui ne s'impose pas.

VOIX 2

Et cette ouverture elle-même est fragile. Elle ne peut être maintenue que si la parole reste fidèle à ce qu'elle approche, c'est-à-dire à ce qui ne se donne qu'en se retirant. Là seulement, le « réservé » cesse d'être une limite pour devenir une condition.

Mais vers les Indes à cette heure

Ils sont partis, ayant quitté

Là-bas, livrée aux vents, la pointe extrême

Des montagnes de raisin d'où la Dordogne

Descend, où débouchent le fleuve et la royale

Garonne, larges comme la mer, leurs eaux unies,

La mer enlève et rend la mémoire, l'amour

De ses yeux jamais las les fixe et contemple,

Mais les poètes seuls fondent ce qui demeure.

(Hölderlin, « Souvenir »)

VOIX 1

Ce qui me trouble ici, ce n'est pas le départ vers les Indes, ni même l'éloignement, mais ce qui se joue au moment où les fleuves se livrent à la mer. Car tout semble s'y accomplir : les eaux s'unissent, s'élargissent, deviennent vastes comme la mer elle-même. Et pourtant, c'est là que quelque chose se perd, ou plutôt se transforme. La mer « enlève et rend la mémoire » : elle retient, mais ne restitue que sous forme de souvenir. Ce qui est donné à voir n'est plus ce qui advient, mais ce qui a été.

VOIX 2

Oui, et cette mémoire n'est pas trompeuse, mais elle est insuffisante. Elle fixe, elle contemple, elle aime mais elle aime ce qui n'est plus en train de se faire. « De ses yeux jamais las elle les fixe » : il y a une fidélité, mais une fidélité arrêtée. La mer regarde ce qu'elle a reçu, mais elle ne peut en restituer le mouvement. Elle conserve l'image, non l'origine vivante.

VOIX 1

Et pourtant, rien ne dit que l'origine a disparu. Le fleuve ne cesse de s'écouler, même lorsqu'il entre dans la mer. Il ne s'annule pas dans l'immensité, il s'y prolonge autrement. Si la mer ne rend que la mémoire, ce n'est peut-être pas parce que l'origine s'est perdue, mais parce qu'elle ne peut pas la retenir. Ce qui advient dans le fleuve, ce surgissement continu, échappe à toute fixation.

VOIX 2

C'est là que le poète intervient. « Les poètes seuls fondent ce qui demeure », non pas parce qu'ils sauvent ce qui a été, mais parce qu'ils ne confondent pas demeurer et conserver. La mer conserve sous forme de mémoire ; le poète, lui, fonde dans le devenir. Il ne garde pas l'origine, il la laisse advenir à nouveau. Ce qui demeure n'est pas ce qui est resté intact, mais ce qui se recrée.

VOIX 1

Ainsi, le retournement devient lisible ici : on pourrait croire que le fleuve vient de sa source et s'en éloigne irréversiblement en se jetant dans la mer. Mais si le fleuve emporte avec lui sa source, alors l'origine n'est jamais derrière lui. Elle ne cesse de se faire dans son écoulement. Le départ n'est pas perte, il est déploiement. Ce qui s'éloigne de l'origine ne cesse pourtant de la porter.

VOIX 2

Et la mer, dès lors, change de sens. Elle n'est plus ce qui engloutit, mais ce qui révèle une limite : elle montre que l'origine ne peut être retenue. Elle rend la mémoire, parce qu'elle ne peut faire autrement.

Mais cette mémoire n'est pas l'essentiel. Elle est ce qui reste lorsque le mouvement a été perdu. Le poète, lui, ne part pas de ce reste. Il se tient dans ce qui ne cesse de se donner.

VOIX 1

C'est pourquoi l'amour lui-même est ambigu. Il fixe, il contemple, il ne se lasse pas mais il risque de s'attacher à ce qui est déjà passé. Le regard aimant peut devenir regard qui retient. Il peut manquer ce qui, dans le fleuve, ne cesse de s'ouvrir. Le retournement exige alors de détacher le regard de ce qu'il fixe, pour l'accorder à ce qui se produit.

VOIX 2

Ainsi, ce que le poète fonde, ce n'est pas une mémoire plus fidèle, ni une conservation plus pure. Il fonde ce qui demeure en tant que ce qui ne cesse d'advenir. Il ne remonte pas vers la source, il ne la reconstruit pas : il la laisse surgir dans le flux même. Et peut-être est-ce cela, finalement, que Hölderlin laisse entendre que l'origine ne se retrouve pas, mais qu'elle se tient dans le mouvement qui ne cesse de la recréer, et que seul le poète sait encore habiter sans la figer.

LA PORTE SANS POIGNÉE



Un vieil abri de pierre, oublié aux abords d'un marécage. Les eaux noires s'étendent dans un silence spectral. Au-dehors, le crépuscule, épais, semble s'éteindre entre les doigts d'un ciel sans mémoire. À l'intérieur, un feu vacillant jette des ombres vivantes sur des murs lépreux, comme si les pierres gardaient la trace des siècles écoulés. Deux figures : Le Voyageur, silhouette effilée, regard creusé de fatigue et de souvenirs trop lourds. Le Philosophe, drapé dans une présence tranquille, presque archaïque, habité d'une lumière intérieure qui n'appartient plus au monde commun.

Le Voyageur

(Assis en tailleur, les mains ouvertes vers le feu, la voix brisée par une fatigue ancienne)

Dans ce monde qui s'efface, chaque pas me semble une blessure sur une terre qui ne me reconnaît plus. Un torrent sans visage a déraciné mon passé, et mon futur s'est dissous dans une buée d'oubli. Je suis ce corps porté par l'élan d'un souffle égaré, hanté par une douleur qui me sculpte de l'intérieur. Chaque geste, chaque pensée est un éclat, un fragment de poussière qui refuse de s'unir. Dis-moi... quel espoir peut subsister lorsque même le présent se refuse à exister ?

Le Philosophe

(Penché vers les flammes, les yeux mi-clos comme s'il écoutait quelque chose au-delà du feu)

Ta voix, mon ami, est l'écho des âmes qui cherchent encore dans le noir. Regarde ces flammes. Elles brûlent, oui. Mais elles révèlent aussi les contours du monde. Dionysos a connu la déchirure, mis en pièces, dispersé. Et pourtant, de cette fragmentation est née une puissance inouïe, une force de renaissance. Tu crois être brisé... mais peut-être n'es-tu qu'en devenir. La douleur que tu portes n'est pas une fin. C'est le seuil. L'éveil. La déchirure est parfois la semence du commencement.

Le Voyageur

(Se redressant légèrement, le regard fixe, fiévreux)

Mais que faire quand il ne reste que des lambeaux ? Quand l'âme flotte entre des ruines et un destin figé ? Le monde que j'ai connu, ses couleurs, ses voix, ses gestes, tout s'est fané. Même le ciel a perdu son nom. Il se débat contre l'amnésie collective, mais personne ne l'entend. Quel miracle, quel dieu pourrait ordonner à nouveau ce chaos ? Qui pourrait réunir les morceaux d'un moi éclaté ?

Le Philosophe

(Se lève lentement, sa voix devient souffle de terre et de feu)

Ce que tu crois être un effondrement... n'est qu'un voile. Et derrière ce voile, une porte. Tu l'entends frapper, sans répit. Ce n'est pas un appel à l'extérieur. C'est toi, qui frappes en toi. Et cette porte n'a pas de poignée, car elle attend autre chose qu'une main. Elle attend l'éveil. La douleur que tu ressens est la clé de ce passage. Ce n'est pas un dieu qui viendra t'ouvrir. C'est ton regard, si tu oses le plonger dans l'abîme.

Le Voyageur

(Les paupières closes, comme s'il écoutait son propre battement de cœur)

Je l'entends... oui... mais chaque coup contre cette porte résonne comme une fin. Le temps s'écroule en moi, pierre après pierre. Et mes cris — s'ils existent encore — se perdent dans un vide sans écho. Est-ce cela, le destin de l'homme ? N'être que la trace d'une trace, un souffle déjà oublié avant même d'avoir été ?

Le Philosophe

(Approchant lentement, ses pas presque inaudibles sur la pierre)

Même dans la plus obscure des nuits, une étoile peut renaître. Tu vois des cendres ? D'autres y voient le terreau d'un monde nouveau. Le chagrin est un feu qui ne consume pas seulement. Il transmute. Là où tu crois ne voir que perte, regarde plus profond : c'est dans la douleur que se forgent les âmes capables d'atteindre l'infini.

Le Voyageur

(Tendant les mains comme pour saisir l'air)

Mais quel sens donner à cette pluie de poussière ? Mes pensées sont éparpillées, sans direction, comme dispersées par un vent implacable. Et les dieux ? Nous les avons tués. Il ne reste qu'un vide et en lui, un miroir trouble où je ne reconnais plus rien. Dois-je continuer cette marche solitaire, bercé par l'amertume d'un silence qui ne répond jamais ?

Le Philosophe

(Se penche légèrement, un sourire voilé sur les lèvres, il murmure)

Aucun homme n'est seul s'il ose converser avec l'abîme en lui. Les dieux ne vivent pas dans les hauteurs, mais dans nos fractures. Ils sont là, dissimulés dans tes luttes, dans chaque pas que tu fais. Le vide que tu perçois n'est pas un néant. C'est un sablier... en train de se renverser.

Le Voyageur

(Ouvrant les yeux, fixant le feu avec une étrange lenteur)

Et que faire... quand le cœur est mis à nu ? Quand chaque battement semble être un adieu ? Comment affronter ce torrent intérieur qui efface tout, et me laisse seul avec le contour flou d'un moi que je ne reconnais plus ?

Le Philosophe

(S'accroupissant devant lui, le regard grave, brûlant)

Même les corbeaux, ceux qu'on croit porteurs de mort, ne sont que des messagers. Leurs cris noirs sont les chants d'un passage. Cette porte sans poignée... n'attend qu'un saut. Ce n'est

qu'en tombant dans le vide que tu comprendras comment t'élever. L'équilibre est là, entre l'abîme... et le feu qui brûle en toi.

Le Voyageur

(Une larme silencieuse glisse sur sa joue, mais son visage s'adoucit)

Peut-être as-tu raison. Peut-être que dans la déchirure, il reste encore la possibilité d'un recommencement. Et si chaque fragment n'était pas une perte... mais une note dans une musique plus vaste ? Un chemin vers un être plus entier.

Le Philosophe

(Posant une main sur l'épaule du Voyageur, la voix emplie de chaleur et d'une clarté presque surnaturelle)

Chaque cicatrice que tu portes est une constellation. Non pas une marque de faiblesse, mais une carte céleste tracée sur ton être, une cartographie du chaos que tu as traversé. Chaque larme versée est une mer que tu peux apprendre à naviguer, non pas pour fuir, mais pour comprendre. Le monde ne s'offre pas dans la plénitude d'une réponse immédiate : il murmure, il résiste, il attend qu'on le décrypte à travers le tumulte intérieur. Alors ouvre cette porte. Non avec tes mains, mais avec cette part de toi que tu croyais morte. Accueille ce qui vient, l'inconnu, le silence, la peur. Fais-leur une place dans ta demeure intérieure. Car c'est là, dans cette symphonie dissonante de souffrances et d'espérances, que se révèle une vérité plus vaste. Non pas une vérité pour tous, mais la tienne. Et elle seule suffit à faire trembler les murs de ton oubli.

Le Voyageur

(Souriant enfin, imperceptiblement, comme une aube fragile qui hésite à percer les nuages)

Dans ces ténèbres épaisses, peut-être... je trouverai un jour la clé. Non pas une clé forgée par la logique ou la foi, mais une clé façonnée dans le métal brut de ma propre errance. Que le feu

continue de danser, même vacillant. Que la porte, même invisible, continue de frapper dans mon être. Et que, par la force même de ma déchirure, je puisse renaître, non pas comme avant, mais en m'offrant enfin à la lumière d'un renouveau intemporel. Peut-être est-ce cela que signifie vivre : porter en soi l'éclat du chaos et choisir, chaque jour, de ne pas sombrer, mais de transformer ce vertige en offrande.

Le Philosophe

(Se redressant, les yeux brillants d'une flamme intérieure, le regard tourné vers l'horizon invisible au-delà des murs)

Alors viens. Avançons ensemble, même dans le doute, même à travers l'ombre. Car c'est dans ce pas tremblant, ce souffle partagé, ce dialogue qui ne cherche pas à convaincre mais à comprendre, que naît le début d'un monde nouveau. Un monde où la douleur devient musique, où chaque fêlure laisse entrer la lumière, et où, même déchiré, l'homme peut enfin se reconnaître, non comme un être brisé, mais comme un être en devenir, en perpétuelle métamorphose. C'est dans l'embrasement intérieur, dans cette tension entre chute et élévation, que s'écrit la véritable splendeur de l'existence.

La nuit s'est approfondie dans cette cabane isolée, perchée au bord d'un marécage obscur. La brume monte, blanche et épaisse, comme un souvenir qui refuse de s'effacer. Le feu décline, projetant de longues ombres vacillantes. Le vent souffle entre les pierres, faisant gémir les jointures du vieux refuge. Les deux âmes, toujours assises, partagent le silence, mais un silence vivant, presque habité. Le dialogue reprend, doucement, comme un chant repris après une longue respiration.

Le Philosophe

(D'une voix douce mais impérieuse, semblable à une eau souterraine qui s'élève sans heurt)

Ne cherche pas à forcer le passage de cette porte scellée, ami. Il est des seuils que l'on n'ouvre pas avec les mains, mais avec l'entièreté de son être, avec la fracture même de ce que l'on croyait indivisible. N'est-ce pas étrange que cette porte ne t'invite pas à fuir ? Elle ne te montre aucune échappatoire, aucun au-delà prometteur. Elle exige autre chose. Elle t'invite à la confrontation. Non pas contre un ennemi extérieur, mais face à ta propre fragmentation. Elle parle le langage du présent, mais un présent éclaté, comme un miroir tombé de son cadre. Chaque éclat te renvoie une version de toi-même, diffractée, égarée dans le tumulte du monde. Et c'est à toi seul qu'il revient de les rassembler, de les recoller non à l'identique, mais en assumant le visage nouveau que leur agencement révélera.

Le Voyageur

(Les yeux rivés à la porte muette, comme s'il tentait de capter un souffle ou un secret au-delà du bois)

Oui... j'entends son appel. Ce n'est pas une voix. C'est une pression, une respiration étrangère, quelque chose qui pulse derrière la matière. Une forme de cri silencieux, un hurlement que seul le cœur peut percevoir. Et dans ce cri, j'entends ma propre nudité, le dévoilement brutal d'une existence mise à nu, privée de ses voiles d'illusion. Le temps m'a ouvert comme on éventre un sac de billes mes jours, mes espoirs, mes certitudes... tout s'est dispersé, roulement par roulement, dans les recoins sombres de cette réalité impassible. C'est dans cette dispersion que je reconnais l'humanité : non dans la conquête, ni dans la maîtrise, mais dans cet abandon douloureux, ce lâcher-prise forcé, face au désert d'indifférence que devient parfois l'univers. C'est là que nous sommes les plus vrais, lorsqu'il ne reste plus rien à sauver sauf peut-être l'ombre d'un sens.

Le Philosophe

(Acquiesçant lentement, les yeux fermés comme pour écouter une mémoire lointaine)

C'est précisément dans ce rien apparent que tout commence. Quand l'Être s'effondre en silence, quand il s'écroule non pas avec fracas, mais dans le murmure résigné des choses oubliées, alors se révèle le fond de notre condition. Nous sommes les débris d'une mythologie qui a perdu ses héros. Les dieux ne nous regardent plus ; ils se sont retirés dans l'indifférence, las de nos faux serments, de nos adorations fugaces. Et dans leur retrait, ils nous ont laissé la tâche la plus redoutable : nous définir sans eux. L'homme devient poussière, oui, mais une poussière consciente, tourbillonnant dans le vent d'un monde qui ne promet plus rien sauf peut-être le vertige de sa propre liberté.

Le Voyageur

(Le regard un peu moins sombre, comme si une lumière intérieure commençait à s'infiltrer dans ses pensées)

Et pourtant... dans cette poussière, dans ce chaos apparent, il y a parfois une présence : l'autre. L'un de nous, ce reflet qui ne cherche pas à dominer ou juger, mais à tendre la main, à partager. Une lueur faible, mais vibrante, surgit dans l'échange. Il ne s'agit pas de compenser nos failles, mais de les reconnaître, de les offrir en partage. Ce n'est pas un simulacre, ce n'est pas une consolation c'est une communion, une épiphanie née de nos douleurs jumelles, de nos espoirs esquintés mais encore vivants. C'est cela qui me retient de sombrer : cette voix qui répond, cette présence qui accueille, sans chercher à sauver.

Le Philosophe

(Avec une gravité douce, les yeux ouverts sur l'obscurité comme s'il y voyait plus clair qu'en plein jour)

Quand les hommes ont proclamé la mort des dieux, ils ont cru se délivrer d'un fardeau. Ils ont célébré la chute des idoles, persuadés qu'ils retrouveraient enfin la maîtrise de leur destin. Mais ce qu'ils ont vraiment tué, c'est le lien invisible qui les reliait à l'infini. Et dans ce silence nouveau, ils se sont retrouvés orphelins, exilés à l'intérieur d'eux-mêmes. Nous avons effacé le souvenir de ce que nous étions. Et pourtant, c'est dans cette absence, dans ce vide laissé par les anciennes croyances, que peut naître une vérité plus nue, plus nue et plus exigeante une vérité qui ne s'impose pas, mais qui se révèle à ceux qui osent marcher seuls dans la nuit.

Le Voyageur

(Comme s'il se débattait avec une idée qui le hante)

Et Dionysos... que dire de lui ? Ce dieu de l'excès, de la fête, du déchirement... Nous l'avons invoqué, puis démasqué. Nous avons cru qu'il repeindrait nos vies d'un sens nouveau, mais ce masque cachait une blessure plus ancienne, plus tragique. N'est-il pas, en réalité, le miroir de notre propre confusion ? Apollon faussaire, qui recouvre de lumière une plaie béante. Car sous le masque, il n'y a pas de visage intact. Il y a une chair éclatée, un être multiple, inachevé. On ne guérit pas une déchirure par un éclat de beauté. On ne recompose pas un être avec des apparences.

Le Philosophe

(La voix s'emplissant d'une chaleur souterraine)

Tu touches là le cœur même du mystère. La blessure est sacrée. C'est elle qui fonde la possibilité du retour. Et parfois, dans la roche la plus dure, une goutte d'eau sacrée finit par suinter, porteuse de mémoire. Entends-tu le souffle de la flûte, cet instrument qui ne joue que

parce qu'il est vide ? Le souffle passe à travers l'absence. Ainsi en est-il de nous. Lorsque toutes nos certitudes se sont effondrées, quand nos croyances se sont consumées, alors, enfin, le vent peut nous traverser et faire de notre silence une musique. Et c'est dans ce moment, fugace, presque imperceptible, que le phénix s'élève né de ses cendres, de ses douleurs, de ses pertes et ose une nouvelle fois goûter à l'existence.

La nuit s'est épaissie au-dessus de la cabane isolée, tandis que le vent fredonne parmi les feuillages. Le feu vacille, jetant sur les murs des ombres dansantes. Dans cet entre-deux, où le monde semble suspendu, le Voyageur et le Philosophe continuent leur dialogue, leur parole se mêlant à l'air humide et chargé de mystère. L'atmosphère est dense, chaque mot devenant une étincelle qui brûle d'espoir, mais aussi de révolte.

Le Philosophe

(D'une voix emplie de douceur et d'assurance, comme s'il révélait une vérité ancienne, oubliée de tous sauf de lui-même)

La porte qui se dresse devant nous n'est pas là pour te retenir dans la paralysie de tes émotions, ni pour te figer dans une attente qui ne fait que nourrir la souffrance. Non, elle se dresse devant toi comme un mur pour mieux te montrer la fissure à travers laquelle tu dois passer. Elle est là pour t'ouvrir, pour te confronter à la déchirure même de notre présent, ce moment éclaté, morcelé, qui nous échappe. Nous ne vivons plus dans une continuité, mais dans des fragments épars. Et toi, Voyageur, tu dois apprendre à rassembler ces morceaux éparpillés de ton être. C'est un travail difficile, douloureux. Il ne s'agit pas de pleurer sur ce que tu as perdu, mais de saisir, sans fard, la rugosité de ta vérité. L'acceptation de cette rugosité est la seule voie qui te permettra de sortir de la torpeur de ton désespoir.

Le Voyageur

(Les yeux fixés sur l'horizon incertain, comme si l'immensité de l'invisible venait défier son âme, un mélange de rage et de résignation dans sa voix)

Oui, je l'entends, cet appel, mais chaque mot me brise un peu plus, comme un écho lointain qui me renvoie toujours à cette image d'un sac de billes éventré, que l'on voit se vider de ses dernières billes sous le poids d'une époque qui refuse de s'adoucir. L'existence elle-même se précipite en avant, se déploie dans une danse frénétique, dans un tumulte que je ne maîtrise plus, un tourbillon d'indifférence dans lequel nous nous égarons. Chaque moment que je vis semble se dissoudre dans ce désert sans nom, un désert où rien ne pousse plus, où l'avenir ne porte que l'ombre de ce qui aurait pu être. La vie, ce torrent puissant, crache ses cimes égarées et ses ruines, comme si tout devait se perdre dans un déluge d'oubli. Et au milieu de ce chaos, nous, simples poussières d'un monde qui s'effondre, nous ne sommes plus que des miettes perdues, des fragments de rêves qui se dissipent dans le vent. Que reste-t-il de tout cela, Philosophe ? Peut-on encore parler d'espoir quand même les dieux d'antan semblent avoir disparu dans les limbes de l'histoire ?

Le Philosophe

(Son regard se fait plus sombre, mais une lueur d'espoir perce à travers l'épaisse brume de ses paroles. Sa voix porte la sagesse d'un homme qui a vu l'obscurité, mais qui croit encore à la lumière qui peut en surgir)

Et pourtant, c'est précisément dans l'abîme que se révèle l'autre, celui que tu cherches sans le savoir. Ce n'est pas une révélation solitaire, mais une rencontre. Une rencontre d'âmes qui transcende la solitude, qui défie la séparation. Loin de la fuite en avant ou du repli sur soi, l'autre devient le miroir où tu peux enfin te reconnaître. C'est dans le partage sincère, dans la communion de nos esprits, que l'on trouve ce que l'on croyait avoir perdu. Ce que tu perçois

comme une désolation, comme une perte de repères, est en réalité un terreau fertile, un sol d'où peuvent surgir des racines nouvelles. Cette rencontre, cette communion dans la vérité, tissera un fil d'existence qui relie nos vies, et ce lien deviendra plus fort que la fracture du monde. La magie n'est pas dans l'évitement de la souffrance, mais dans sa transformation, dans la façon dont nos éclats se rassemblent pour créer une trame nouvelle, une existence qui va au-delà du simple enchaînement des heures perdues. C'est là que réside la véritable révolution.

Le silence se fait alors plus épais, comme un moment suspendu, où chaque respiration semble plus profonde. Le Voyageur, la voix désormais chargée d'une résolution nouvelle, se dresse lentement, comme un homme qui s'éveille à lui-même, et laisse enfin s'exprimer son ultime révélation. Il parle avec la force d'un homme qui accepte la rupture, l'abîme, mais qui y voit aussi la possibilité d'une renaissance.

Le Voyageur déchiré

(Avec la force d'un renouveau intérieur, sa voix vibrante de conviction, comme si chaque mot qu'il prononce était une promesse de réconciliation avec soi-même)

Je prendrai le chemin de ce lieu de clarté, ce lieu où tout ce qui m'a été caché se révèle enfin. Je n'aurai plus peur de la lumière qui m'attend, car je serai prêt à l'accueillir, sans réserve, sans crainte. Et là, au pied de cette montagne intérieure que j'avais fui, je boirai l'eau pure de la roche é coulée, l'eau fraîche qui lave les douleurs anciennes. Je serai ma propre poussière, celle que j'avais négligée et rejetée, et je ferai danser cette poussière au gré de la musique nouvelle qui résonne en moi. C'est une danse qui n'a plus rien à voir avec l'inertie de ma souffrance passée. Non, cette danse sera celle d'un homme qui s'accepte dans son imperfection, dans sa vérité, et qui choisit d'en faire son propre hymne.

Car j'envie cette possibilité, cette chance de rassembler enfin tous ces fragments qui m'échappaient. Je n'ai plus peur de la déchirure, car je sais désormais qu'elle est le prélude

d'une composition nouvelle, une œuvre dont chaque partie, même brisée, peut trouver sa place. Ce tableau que j'avais oublié, cet être que j'avais négligé, je vais le tisser de mes mains et le porter comme une toge nouvelle. Et dans ce tissage, je trouverai la simplicité, non dans la fuite de la complexité, mais dans l'acceptation de ce qui est.

Le déchiré se moque des soins de la pitié, car il sait que c'est en embrassant sa propre souffrance qu'il devient entier. Peu importe qu'on lui offre des consolations, car il n'a plus besoin d'être réparé. Ce que nous avons manqué, c'est l'essence même de l'Être. Et ce Soi que nous pensions inaccessible, cette essence cachée au fond de nous, n'est qu'un mirage si nous ne l'habitons pas pleinement, si nous n'en devenons pas les témoins actifs.

Et voilà que la porte, celle que je croyais infranchissable, se dérobe soudain. Non pas comme une porte qui s'ouvre, mais comme une ombre qui se dissipe. Une lumière douce, éclatante, envahit l'espace. Elle n'aveugle pas, elle révèle. Dans cette lumière, tout devient plus clair. Les anges de la maison, ces présences que l'on croyait enfouies à jamais, sortent lentement de l'obscurité. Et le feu, qui semblait sur le point de s'éteindre, s'élève à nouveau, nourri par le bois qui crépite dans l'âtre. Il chante. Ce n'est pas une flamme d'agonie, mais une flamme vivante, qui brille d'une nouvelle énergie, d'une promesse qui ne demande qu'à être vécue.

Ainsi, cette porte qui semblait être la fin, se révèle être le commencement, un seuil sur le chemin du renouveau.

Le Philosophe

(Les yeux brillants d'une compréhension émue, s'avançant pour accueillir cette renaissance)

Ainsi, en te révélant, tu transformes la déchirure en une force renouvelée, une force qui surgit du plus profond de l'être. Ce que tu prends pour une fracture devient le socle d'une nouvelle vie, d'une nouvelle compréhension de soi. Ton chemin vers ce lieu de clarté n'est pas simplement un retour vers la lumière, mais un processus de reconstitution, non seulement de

ton propre être, mais aussi de l'unique beauté qui sommeillait en toi. Ce que tu vois comme des ténèbres n'est que le commencement d'une illumination l'eau pure, la chaleur des flammes, ne font pas que brûler ou consumer. Elles éclairent, elles éveillent, et dans leur lumière, des Anges nos esprits réunis quittent l'obscurité et viennent offrir à notre existence une lumière nouvelle, un sens renouvelé. Il ne s'agit pas de fuir l'obscurité, mais d'accepter de la traverser pour que cette lumière puisse naître en nous.

Le Voyageur déchiré

(Esquisse un sourire, signe d'une humanité retrouvée. Sa voix, qui jadis se noyait dans la douleur, résonne désormais comme la promesse d'un avenir renaissant)

Alors, partons ensemble, guidés par cette lueur incandescente. Que nos déchirures ne soient plus des vestiges de ce qui fut, mais les briques d'un édifice unique, un édifice vivant où l'Être, dans sa totalité, se recompose et danse aux rythmes d'une flûte enchantée. Nous n'avons plus besoin de fuir notre fragmentation, mais de l'intégrer, de la célébrer. Dans chaque éclat de nous-mêmes, nous trouverons les éléments d'un tout nouveau commencement.

Le Philosophe

(D'un ton calme, presque poétique)

Tu sais, lorsque le pain est tranché, il ne reste que des miettes. Ces fragiles restes, pourtant humbles, nourrissent les âmes délaissées. Même dans l'abondance d'un festin, ces petites parcelles ces miettes nous rappellent que la vie n'est jamais qu'un simple repas, mais plutôt une série de menus reliefs, d'instantanés éphémères, chaque fragment ayant sa propre signification, sa propre richesse cachée. Le pain complet, bien que nourrissant, est consumé en un instant ; mais les miettes, dispersées, sont ce qui demeure petites, souvent invisibles, mais pourtant pleines de potentiel.

Le Voyageur

(Réfléchissant profondément, observant l'air autour de lui comme s'il cherchait une vérité cachée dans la poussière)

Je vois ces miettes comme des traces d'un passé qui s'émiette, comme des vestiges perdus dans un grand dédale de temps. Chaque fragment semble porter l'empreinte du destin, comme un souvenir en décomposition l'inévitable désagrégation de tout ce qui fut un jour entier. Nous sommes tous des miettes à notre manière, des morceaux d'une grandeur passée qui se sont dispersés, oubliés dans les sables du temps. Est-ce cela, la triste vérité de notre existence, Philosophe ?

Le Philosophe

(Répondant avec une sagesse tranquille, mais teintée de gravité)

Oui, tout s'effrite, tout se fait fragment. Nos mémoires, nos idées, tout se brise et se transforme en particules fugaces, invisibles. Le temps, ce fossoyeur implacable, a pour seule tâche de disséminer chaque instant, chaque particule de vie, de sorte que rien ne reste figé. Même Dieu, en haut de sa tour, même Lui, ne peut contrer cette loi naturelle. Tout, en ce monde, est destiné à se déconstruire, à se redéfinir. Ce qui semble entier, stable, se trouve, tôt ou tard, en proie à cette dissolution inévitable. Mais c'est dans cette décomposition que naît une nouvelle forme de beauté, une beauté qui dépasse la simple illusion d'immuabilité.

Le Voyageur

(Murmurant, comme s'il avait fait une découverte intime, quelque chose qui s'échappe de son esprit, une vérité nouvelle)

Pourtant, dans cette fuite du temps, dans cette érosion inéluctable, il y a quelque chose de profondément libérateur. Les miettes, ces minuscules fragments de notre existence, ne sont plus simplement des témoins d'un passé révolu. Elles deviennent des idées, des pensées

décomposées, qui se métamorphosent en molécules d'idées comme des aphorismes légers qui flottent au gré du vent. Ces miettes ne sont plus des restes, mais des offrandes, des fragments d'une vérité qui nous est donnée à saisir. Ce chaos, cette dispersion, devient un champ fertile pour l'esprit. L'éphémère, loin d'être un fardeau, devient une ressource, une nourriture précieuse pour l'âme.

Le Philosophe

(D'un air pensif, comme s'il tissait une théorie nouvelle, un concept en pleine évolution)

Imagine nos pensées comme des atomes philosophiques, des particules subtiles qui, une fois séparées, se recomposent en de nouvelles structures, en un tout. Un tout dont l'ordre ne suit pas une règle rigide, mais celui qui se crée intuitivement, dans l'instant même. Le temps, ce fleuve sans fin, ne se laisse pas saisir, mais il permet à chacun de faire naître son propre tempo. Chaque instant devient alors une matrice, un œuf dans lequel se mêlent les fils du passé et du futur, le monde entier se concentrant dans une petite sphère intime.

Le Voyageur

(En méditant sur cette vision, ses yeux s'écarquillant, comme s'il s'éveillait à une compréhension nouvelle)

Dans cet œuf, je me sens à la fois pris et libre. Comme si, malgré la dureté du destin, j'avais trouvé un refuge dans un microcosme intime, mon propre temps, celui que je choisis d'habiter. C'est là, dans cet espace clos, une étrange alchimie, où la fragmentation devient matière première, une matière qui se transforme sans cesse, dans un renouvellement constant. Le chaos que nous vivons est la source même de notre renaissance. Les miettes, au fond, sont le tremplin de notre transformation.

Le Philosophe

(Avec une lueur dans les yeux, voyant que le Voyageur touche désormais à une vérité plus grande)

Oui, tout comme Einstein évoqua un monde pluriel où le temps est relatif, ici, dans ce sanctuaire ovale, ton temps se décline en multiples formes. Il est vain de prétendre à l'immuable : chaque chose se brise, se redéfinit, et c'est dans l'assemblage de ces miettes que naît la grandeur d'une pensée nouvelle, d'une existence nouvelle. Nous nous retrouvons à jouer avec le temps, à déconstruire sa linéarité, à en faire un espace où chaque seconde devient un lieu d'expérience unique, précieuse, et changeante.

Le Voyageur

(Fronçant les sourcils, une idée jaillissant soudainement, comme une étoile filante dans son esprit)

Mais alors, comment assembler ces fragments dans ce grand chaos ? Chaque particule semble si petite, si fragile, que je me demande si elle peut vraiment se fondre dans un tout cohérent. Comment faire en sorte que ces miettes ne restent pas simplement dispersées dans un désordre absurde, mais qu'elles trouvent un sens, une harmonie ? Quelles sont les lois qui peuvent guider ce rassemblement ?

Le Philosophe

(Avec un sourire sage, comme si chaque question du Voyageur était une invitation à creuser plus profondément)

La pensée, mon ami, est un rhizome. C'est une toile invisible, faite de fils entrelacés, qui, en se tissant, créent du sens à partir du chaos. Ce tableau mouvant que nous dessinons ensemble, en reliant ces éclats fragiles, nous permet de fixer l'horizon de notre œuf intérieur, de déterminer nos limites tout en nous ouvrant à l'infini des possibles. Les miettes, une fois reliées,

ne sont pas perdues, mais créent une structure d'un nouveau genre, vivante et changeante, dans laquelle chaque fragment contribue à un tout plus vaste.

Le Voyageur

(Souriant à la profondeur de la réponse, comme si un voile venait de se lever, dévoilant un monde caché)

Et si l'œuf se brise, Philosophe ? Qu'y a-t-il à l'extérieur de cet abri intime ? Ne pas briser ces parois, c'est risquer de se perdre dans une illusion, de demeurer enfermé dans un espace qui nous rassure, mais qui nous éloigne de l'immensité. Peut-être qu'il existe un ailleurs, un monde au-delà de cet œuf, et c'est en brisant cette coque que nous pourrons enfin découvrir ce qui se cache.

Le Philosophe

(Avec une douceur calme, comme une brise d'été apportant une révélation)

Briser l'œuf est un acte à la fois de désespoir et de quête audacieuse. Qui, en vérité, peut s'aventurer à explorer l'extérieur sans être d'abord façonné par ce qui est en lui ? Le monde nous semble parfois étroit quand on rêve d'infini, mais rester dans l'œuf, c'est accepter la liberté de penser, au-delà du mal et du bien. C'est vivre dans une improbable totalité où l'intérieur et l'extérieur ne font plus qu'un. Le véritable voyage commence ici, dans cet œuf. C'est l'art de composer avec ce que nous avons, et d'accepter que, dans cette acceptation même, réside l'infini.

Le Voyageur

(Réfléchissant, un sourire tranquille sur les lèvres, regardant la lumière vaciller dans la pièce)

Alors, chaque miette n'est pas qu'un déchet, mais la matière d'un nouveau commencement. Peu importe que le festin du temps ait laissé derrière lui des fragments épars ; c'est en les

réunissant que nous pouvons écrire de nouvelles phrases, de nouveaux chapitres, tisser la toile de notre pensée, et donner un sens à ce chaos inéluctable.

Le Philosophe

(D'une voix profonde et pleine de sagesse)

Oui, de ces repères fragmentés, de ces miettes éparses, naît la trame même de notre existence. Comme Hegel l'a suggéré dans le cycle de l'Idée, le bref instant de l'aventure humaine se condense en lieux banals, en moments simples, mais, une fois réarrangés par l'esprit, ils révèlent un ordre plus vaste. Nous devenons des alchimistes du temps, capables de convertir la dissipation en une symphonie d'existence. C'est ainsi que la pensée se réinvente, toujours, à travers ses éclats.

Le Voyageur

(Pensif, comme si un voile se levait dans son esprit, prêt à embrasser un nouveau voyage intérieur)

Et qu'advierait-il si, par une brisure du temps, nous pénétrions l'intérieur de cet œuf, sans chercher à nous en échapper ? Car, après tout, il est vain de rêver d'un dehors. L'œuvre de Dieu, ou du destin, a peut-être noué l'infini à l'essence même de notre demeure, et tout ce que nous devons faire est d'accepter de le vivre.

Le Philosophe

(Avec un regard tranquille, presque bienveillant)

Exactement. Le temps, ce grand tisseur invisible, se conjugue dans une continuité sans fin. Chaque fragment, chaque miette, trouve sa place dans ce grand tableau. Accepter notre condition, c'est cesser de lutter contre l'inévitable et commencer à composer avec le chaos. C'est dans cette acceptation que la lumière peut naître, éclairant le chemin du voyageur qui choisit de se laisser guider par la musique de l'existence.

Le Voyageur

(Les yeux brillants, prêt à poursuivre la quête)

Alors, laissons-nous porter par cette mélodie du temps, cette danse infinie où chaque fragment nous rappelle combien il est précieux de vivre, malgré l'éphémère nature du tout. Que nos cœurs, en quête de vérité, transforment le pain tranché en un festin de pensées, et que chaque miette soit une mémoire de notre existence.

Le Philosophe

(D'un ton solennel, les yeux fixant l'horizon)

Poursuivons alors, mon ami, à rassembler ces miettes, à discerner dans la poussière les éclats d'une existence qui se veut éternelle. C'est dans l'art subtil d'assembler les fragments de notre esprit que se cache la véritable sagesse. Car, dans ce grand poème de la vie, chaque fragment, chaque miette, tisse la toile fragile et infinie de notre humanité.

Le Voyageur

(Les yeux perdus dans l'horizon des souvenirs)

Dis-moi, cher ami, n'est-il pas étrange que le temps se présente comme une succession d'instants si fugaces, pourtant si chargés d'éternité ?

Le Voyageur

(Les yeux brillants, prêt à poursuivre la quête, une lueur de compréhension se dessinant sur son visage)

Alors, laissons-nous porter par cette mélodie du temps, cette danse infinie où chaque fragment nous rappelle combien il est précieux de vivre, malgré l'éphémère nature du tout. À chaque souffle, à chaque pas, nous sommes des voyageurs à travers un océan d'instants, où chaque miette que nous collectons devient une note de musique, une vibration qui, bien que fugace, résonne dans l'éternité. Nous oublions souvent que la beauté réside dans ces brèves étincelles,

dans la simplicité de ces fragments. Peut-être qu'en fin de compte, ce n'est pas l'ensemble qui a le plus de sens, mais bien chaque petit éclat, chaque miette qui s'inscrit dans l'histoire d'une vie. Que nos cœurs, en quête de vérité, transforment le pain tranché en un festin de pensées, et que chaque miette, chaque instant, soit une mémoire vivante de notre existence, un témoin de notre passage dans ce monde.

Le Philosophe

(D'un ton solennel et profond, comme un guide éclairé face à un chemin qui se dévoile peu à peu)

Poursuivons alors, mon ami, à rassembler ces miettes, à discerner dans la poussière les éclats d'une existence qui se veut éternelle. Le monde dans lequel nous évoluons est fait de bribes de moments, de détails qu'on laisse souvent filer, pensant qu'ils n'ont pas d'importance. Mais c'est dans l'art de les collecter, de les observer et de leur donner un sens que réside la véritable sagesse. Chaque fragment, chaque miette, peut sembler dérisoire, mais ensemble, ils composent un récit, une poésie de l'existence, un puzzle où chaque pièce compte. Il n'y a pas de petite chose dans ce monde. C'est dans l'union de ces fragments que naît la grande lumière de la connaissance, une lumière qui éclaire non seulement le monde extérieur, mais aussi l'intérieur de nous-mêmes. Dans ce grand poème de la vie, chaque miette, chaque instant est une ligne qui nous pousse à comprendre notre place dans cet infini.

Le Voyageur

(Réfléchissant, presque en dialogue avec lui-même, une question suspendue dans l'air, comme une vérité qu'il cherche encore à saisir)

C'est étrange, n'est-ce pas ? Comment le temps, qui semble glisser si rapidement entre nos doigts, se présente en réalité comme une succession d'instantanés, des fragments d'éternité. Chaque moment que nous vivons est à la fois éphémère et infini. Nous ressentons l'urgence du

temps, mais en même temps, chaque instant que nous expérimentons porte en lui un écho de l'infini. Comme si, dans ce défilement constant, nous étions appelés à saisir des perles précieuses avant qu'elles ne se dissolvent. Cette fugacité, cette fragilité du temps, n'est-elle pas, au fond, ce qui lui confère sa grandeur ? Chaque moment de notre vie semble si court, et pourtant il est rempli de sens, comme si chaque éclat d'éternité se cachait dans les plis de la réalité. Tout est à la fois si immense et si fragile... Peut-être que c'est cela, le grand paradoxe : que l'éphémère soit, en soi, une forme d'éternité.

Le Philosophe

(Souriant doucement, une sagesse profonde dans ses yeux, comme un silence apaisé qui comprend l'ampleur de la question du Voyageur)

Tu vois juste, mon ami. Le temps est ce grand mystère qui se dérobe à notre compréhension, et pourtant, il est la substance même de notre expérience. Chaque instant passé n'est jamais totalement perdu, il est un maillon d'une chaîne infinie, un battement d'aile dans le grand rythme du cosmos. L'éphémère est le théâtre de l'éternité, et dans sa fragilité réside sa beauté la plus pure. À travers les brèches du moment, nous entrevoyons l'infini. C'est cette tension, entre l'instant et l'éternité, qui nourrit l'essence de notre être. Mais n'oublie pas, cher voyageur, que chaque minute, chaque seconde, est une parcelle d'un tout qui dépasse notre entendement. C'est dans cette tension que réside l'essence même de la vie : un équilibre entre l'éphémère et l'infini, une danse entre ce qui se déploie et ce qui se retire. C'est là que réside notre humanité.

Le Voyageur

(D'une voix assourdie par le souvenir d'une chanson disparue)

La vie ne fait pas de cadeau, disaient-ils. Dans l'écho des rues désertes d'Orly un dimanche, avec ou sans Bécaud, j'ai senti, en marchant seul, l'amertume d'un monde qui s'efface dans le

silence. C'était comme si chaque pavé sous mes pas portait l'empreinte d'une histoire oubliée, un murmure qui se dissipait, effleurant à peine l'air avant de s'éteindre. Là, dans ces lieux abandonnés, où même les oiseaux semblent avoir déserté, j'ai perçu la solitude non pas comme un vide, mais comme une présence lourde, impitoyable, mais pourtant sincère. Je me souviens de cette image : lui, se perdant dans les escaliers, presque irréel, comme une brume en fuite, tandis qu'elle, debout, figée, restait là, cœur en croix, bouche ouverte, figée dans la terrible certitude de son propre dénouement, sachant déjà qu'il ne reviendrait jamais.

Le Philosophe

(Réfléchissant, les yeux perdus dans le lointain du crépuscule, où le ciel semble se fondre dans l'horizon)

Il est étrange, n'est-ce pas, cette idée que la solitude, parfois, voudrait nous reconforter, comme une amante silencieuse qui, loin du tumulte du monde, nous permettrait de retrouver une paix intérieure, une forme de libération? Certains disent qu'elle nous délivre, qu'en l'absence de l'autre, l'âme se dégage des chaînes du monde et trouve enfin la liberté. Mais combien de fois ai-je entendu ce cri désespéré : « Car cela n'existe pas ! » Un cri sans écho, rejeté par ceux qui, dans leur hâte de vivre, pensent qu'un simple éclair de lumière suffit à dissiper les ténèbres du doute. Une illusion d'optique, à peine effleurée, que l'on croit pouvoir éteindre avec la flamme vacillante d'une bougie, mais qui renaît toujours, inaltérable.

Le Voyageur

(Avec une pointe de mélancolie dans la voix, comme un écho lointain)

Et pourtant, dans mes errances nocturnes, dans la douce morsure de la nuit, je vois la solitude fidèle, implacable, comme un vieux compagnon qui ne sait plus se détourner se rire de mes tentatives futiles de consolation. Elle me tourmente, me pousse toujours plus loin, m'enserme dans ses bras glacés, comme si elle voulait m'apprendre que l'on ne peut fuir l'ombre qu'en

l'acceptant pleinement. La solitude se présente ainsi : une figure sans nom, brisée, abandonnée dans les abîmes de l'oubli. Sa lumière, jadis éclatante, s'est éteinte, laissant place à une obscurité douce, douloureuse, une âme consumée par les cendres de ses propres larmes. Elle ne s'aperçoit même pas que, parfois, ce reflet, ce silence profond qui l'entoure, n'est qu'un écho, un miroir où elle se contemple sans fin, sans jamais saisir que c'est elle-même qu'elle cherche.

Le Philosophe

(Tapotant doucement ses doigts sur la table en bois, ses gestes mesurés comme un balancier cherchant son équilibre)

Oui... ses yeux s'ouvrent, mais ce ne sont que des yeux fatigués, cherchant une amitié qui ne peut venir que de l'intérieur. Ils ne voient pas, ou refusent de voir, que ce qu'ils cherchent, c'est leur propre détresse, ce miroir brisé qu'ils portent en eux. C'est comme si, dans cette quête, une rivière de débris du passé s'écoulait lentement, charrient avec elle les vestiges d'anciennes batailles, de rêves éteints, d'espoirs déçus. Et pourtant, ces débris, comme des pierres jetées dans un fleuve, façonnent le fond même de notre âme, donnant forme à cette solitude qui, à la fois, est la prison de notre conscience et le tremplin vers une possible libération. Chaque pas, chaque souffle dans cette mer d'oubli devient une lutte, un combat contre le temps qui emporte tout, même les plus belles images.

Le Voyageur

(Avec une infime lueur de défi dans le regard, comme s'il s'adressait à lui-même autant qu'au philosophe)

Il emporte sa dernière amitié, mon compagnon, comme une promesse glacée, une illusion douce de réconfort qu'il ne peut ni rendre ni retrouver. Au pied d'un arbre vide, sans feuilles pour le couvrir, il se jure de veiller sur ce qu'il a perdu, mais la nuit le prend, et il s'endort,

épuisé, sur la mousse humide, écrasé par un fardeau invisible, que seuls les âmes solitaires connaissent. Pourtant, au matin, le soleil de midi, indifférent à ses tourments, réveille l'esprit fatigué, saluant du bois mort ce compagnon prisonnier du temps, comme un témoin de sa propre déchéance. Et le cycle recommence, implacable, comme une danse éternelle entre la lumière et l'ombre.

Le Philosophe

(Souriant tristement, un éclat de sagesse se glissant entre ses mots)

Et pourtant, reprenant sa route, entouré de l'aigle et du serpent, il finit par comprendre que la communauté se forge parfois dans les symboles mêmes de la nature : l'envol majestueux de l'aigle, la ruse fatale du serpent. Ce vieillard, misanthrope et solitaire, préférant la compagnie des bêtes aux fausses civilités humaines, nous enseigne que la solitude n'est pas toujours un fardeau à fuir, mais une forge dans laquelle se trempe la vérité, une étape nécessaire pour que l'esprit, enfin libéré de l'agitation du monde, puisse se redécouvrir dans sa force pure et indomptée.

Le Voyageur

(Se penchant légèrement, comme pour confier un secret douloureux qu'il n'a jamais partagé)

Et pourtant, cette lutte intérieure ne cesse jamais de m'agiter : l'envie de partir se mêle à celle de rester. C'est une dualité cruelle, une tornade qui m'emporte : m'en aller, fuir l'accablement, ou m'abandonner à la Vache Bariolée de mon destin incertain, là où chaque mouvement semble être un pari sur la folie de l'existence. Je me suis parfois épris de ce jeune homme fatigué, un être fragile et rêveur, jaloux de l'arbre immense dont les racines plongent dans la terre avec une sagesse qu'il ne peut atteindre. Dans ce frôlement de vies croisées, je perçois la quête ultime : cette volonté de dépasser le divin, de transcender les dieux eux-mêmes, de les surpasser pour se hisser, ne serait-ce qu'un instant, au rang du sacré. Mais même les dieux,

après tout, tombent, emportés par la force d'une corde qui nous lie et nous délie, nous rendant à notre propre humanité.

Le Philosophe

(D'un ton grave, comme un prélude à la révélation)

La corde humaine, fragile, mince, et pourtant ô combien déterminante, est ce lien invisible et indestructible qui unit nos solitudes, les fait vibrer ensemble dans une même cadence silencieuse, même lorsque l'Enchanteur de ce monde se joue de nos illusions. Les agneaux de la compassion, hélas, se font massacrer par la folie d'un monde qui déroute tout, qui ne sait plus distinguer la lumière de l'obscurité. Les guerres se pavent de nos morts, et dans le fracas des canons, notre peine s'efface, ne laissant derrière elle qu'un écho discret, un murmure de plus dans le vent. Mais alors, je te le demande, mon fils, qui cherches-tu en ces lieux désertés ? Quelle part de toi as-tu perdue, que tu espères encore retrouver ?

Le Voyageur

(Les yeux baissés, le regard interrogatif tourné vers un ciel saturé de néons, comme s'il cherchait des réponses dans l'artifice du monde)

J'ai marché sous le scintillement de fausses lumières, ces éclats artificiels qui capturent l'œil par leur éclat trompeur, mais qui, en vérité, ne font qu'obscurcir le chemin. Ces lueurs vacillantes, semblables à des mirages, me semblaient d'abord offrir une promesse de clarté. Mais à mesure que je m'en approchais, j'ai vu qu'elles ne faisaient qu'envelopper l'horizon d'un voile blafard. Elles ne sont que des ombres projetées, qui captent le regard, mais qui, dans leur éclat pâle, mènent l'âme dans un tourbillon de confusion. Leurs éclats, au lieu de dissiper l'obscurité, l'approfondissent. Ces lumières, vibrantes de fausseté, ne réchauffent pas ; elles sont des chimères, des flambeaux d'un monde qui se nourrit d'illusion.

Le Philosophe

(Voix grave, empreinte d'une sagesse mélancolique, observant le jeu des lumières sur les façades de la ville, où chaque reflet semble se perdre dans l'immensité de la nuit)

Ces lumières, mon ami, sont le miroir d'un monde qui se perd dans l'illusion du paraître. Elles scintillent comme des phares, nous promettant un éclat salvateur, mais leurs reflets ne sont que des mirages, des mensonges qui effleurent à peine la surface de notre âme. Ce monde, obsédé par son éclat, dépouille chaque fragment d'authenticité pour nous laisser seuls avec l'écho de nos propres peurs et de nos désirs inassouvis. Ces feux factices, dans leur danse sans fin, ne cessent de nous aveugler, nous empêchant de voir la véritable lumière, celle qui ne se nourrit pas de l'apparence, mais de la profondeur de l'être. Et dans ce ballet de beams inconstants, la solitude se glisse, plus implacable qu'un crépuscule sans étoile, un silence qui pèse lourdement sur le cœur.

Le Voyageur

(Le souffle court, comme si chaque mot faisait vibrer la tension qui le ronge, le cœur battant contre cette enveloppe de lumière trompeuse)

J'ai cru, un temps, que ces lumières pouvaient guider mes pas dans l'obscurité, qu'elles allaient briser le silence de ma solitude. Mais elles ne font qu'aveugler, ne laissant dans leur sillage que des ombres incertaines, des traces d'un espoir fabriqué, d'un rêve suspendu dans le vide. Ce fard de lumière détournée m'amène à m'interroger : comment puis-je trouver l'authenticité dans un monde où tout ce qui scintille n'est qu'un leurre ? Comment démêler l'illusion de la réalité quand ces éclats artificiels nous entraînent dans un abîme d'isolement exacerbé, où la clarté se fait absence, et où la vérité se dissout dans le clignotement des faux espoirs ?

Le Philosophe

(S'approchant, la voix basse et insistante, comme pour partager un secret dévoilé par la nuit elle-même, une vérité suspendue entre les étoiles)

La véritable clarté ne jaillit pas d'un projecteur flamboyant, mon cher ami. Elle émane de l'intime flamme de l'être, cachée au cœur du silence. Les apparences, aussi brillantes qu'elles puissent être, sont des illusions qui nous attirent dans un tourbillon d'agitation. Mais ce n'est que dans le calme, dans la profonde obscurité du vrai soi, que la lumière réelle peut se révéler. La lumière des fausses lueurs ne réchauffe pas, elle n'illumine qu'un instant avant de disparaître, tandis que la lumière qui émane de l'intérieur éclaire sans jamais s'éteindre. Car c'est dans l'obscurité des faux éclats que se cache la solitude véritable celle qui, loin d'être une malédiction, est une rencontre avec l'essence de notre être. Cette solitude ne peut être apaisée par le scintillement d'un monde désincarné, mais seulement par la compréhension de notre propre vide intérieur.

Le Voyageur

(Les mains tremblantes, trahissant une lutte intérieure, la vérité s'insinuant dans sa conscience comme une pluie fine qui tombe doucement sur sa peau)

Et si la solitude, alors, n'était pas l'absence, mais plutôt la présence d'un silence, d'un espace où aucune lumière factice ne vient troubler la vérité ? Peut-être que ces éclats trompeurs, ces feux fuyants, nous forcent à regarder en nous-mêmes, à regarder au-delà de l'éclat du monde extérieur. Ils nous obligent à plonger dans les profondeurs de l'âme, à discerner ce qui est caché derrière la brume des illusions. Peut-être, dans cette ombre d'un monde qui a oublié la douceur d'un foyer lumineux, sincère et intime, se trouve la véritable clarté.

Le Philosophe

(Avec une intensité presque mystique, comme si chaque mot était une prière, une invocation)

Exactement. En cessant de courir après ces feux éphémères, ces reflets distordus, nous pouvons accepter la solitude comme une compagne fidèle, non comme une condamnation. La solitude véritable est un creuset où se fond l'essence de nos expériences. Elle nous offre, en nous retirant du tumulte du monde, la possibilité de découvrir une lumière intérieure, une lueur qui ne se nourrit pas du regard des autres, mais du silence et de la méditation. C'est dans l'absence des mirages extérieurs que l'on parvient à percevoir l'éclat authentique du cœur humain. Un éclat qui, comme une flamme ancestrale, chante sa propre éternité, loin des artifices temporels.

Le Voyageur

(Après un long moment de silence, le regard se raffermissant, comme un homme qui a franchi un seuil invisible)

Ainsi, il me faut apprendre à distinguer l'illusion de la réalité, à cultiver cette lumière qui n'est pas imposée par un décor artificiel, mais qui jaillit du creuset de mon âme. Car c'est dans ce recul, dans cette solitude volontaire, que se trouve la promesse d'un renouveau, une clarté authentique qui, sans jamais éblouir, offre un miroir à la beauté de l'être. Chaque instant passé dans le silence, loin des artifices, devient un chemin vers cette lumière pure, sans ombre, une lumière qui éclaire à la fois l'extérieur et l'intérieur.

Le Philosophe

(Sourire discret, en signe d'approbation, comme s'il avait reconnu un moment de sagesse nouvelle chez son interlocuteur)

Oui, mon cher ami. Dans le calme de la véritable solitude, dépourvue des scintillements trompeurs, nous entrons en contact avec l'essence même de notre existence. C'est là que se

révèle un temps paradoxal, un instant suspendu, où l'homme, libéré des fausses lumières, peut enfin embrasser l'éternité contenue dans un simple regard sincère. La solitude se mue alors en la plus pure des lumières, celle qui éclaire nos chemins intérieurs et révèle la beauté cachée en nous. C'est dans cette lumière-là que se trouve la véritable humanité, celle qui ne se laisse pas aveugler par le brillant, mais qui perçoit la clarté de l'âme, celle qui est toujours présente, même dans l'ombre.

Le Voyageur

(Regardant le ciel dénudé et les ombres mouvantes, son regard se perdant dans l'immensité de la nuit)

Dans le sillage du crépuscule, la nuit se déploie telle une étreinte silencieuse, enveloppant le monde dans une obscurité douce et apaisante. Sous cette immensité obscure, je perçois un éclat timide, une lumière qui se cache, comme un murmure dans le vent. Elle ne ressemble en rien aux feux éclatants du jour, si bruyants et intrusifs. C'est une lumière fragile, comme une chandelle vacillante, née de l'obscurité elle-même. Ce rayonnement, si discret et pourtant sincère, me parle d'une vérité nue : c'est dans l'ombre que réside la seule lumière qui ne ment pas, celle qui ne cherche pas à briller mais à être, simplement.

Le Philosophe

(La voix douce, presque un murmure, s'accordant au rythme des ténèbres qui s'étendent autour d'eux)

Tu évoques là l'esprit de Trakl, où la nuit, loin d'être l'antithèse de la clarté, devient le creuset d'un éclairage intime. Ces lueurs, faibles et éphémères, naissent de la décomposition du jour, quand le ciel se déleste de ses apparences. Leur éclat n'est pas une ostentation, mais le reflet d'une solitude sincère, d'un univers intérieur qui se révèle quand les artifices du monde se

taient. C'est par la pénombre, par l'obscurité, que s'inscrit le secret de notre être. Dans cet espace entre ombre et lumière, entre silence et souffle, naît la véritable clarté.

Le Voyageur

(Les yeux mi-clos, laissant vibrer en lui la douleur et l'espoir, son regard traversant l'obscurité comme une quête silencieuse)

Pourtant, combien de fois ai-je cherché refuge dans ces lumières factices, ces éclats criants, pour échapper au vide ? Je me suis laissé éblouir par des astres artificiels, par ces étoiles fabriquées, qui, tout en criant leur éclat, n'ont su que dissimuler la vérité de l'instant. Leur lumière était une illusion, un cache-misère. La lumière authentique cette lueur obscure et chuchotée se fraie son chemin entre les ombres, se glisse doucement dans les interstices du monde. Elle nous rappelle que, même dans l'abîme de la nuit, se cache un infime fragment d'éternité, un souffle d'infini qui ne se laisse jamais éteindre.

Le Philosophe

(Approchant doucement sa main, comme pour inviter à une communion avec le silence qui les enveloppe)

Ce qui est fascinant, c'est la nature paradoxale de ce brasier intérieur. Dans la noirceur, ce fragile éclat se révèle avec une sincérité désarmante. Contrairement aux feux artificiels qui aveuglent et égarent, cette lumière née de la nuit incarne la pudeur et la vérité. Elle ne brille pas pour éblouir, mais pour guider, comme un secret murmuré par l'obscurité elle-même. Elle révèle chaque contour de notre solitude autrement voilée, nous offrant une clarté douce et pure, libérée de toute prétention.

Le Voyageur

(Avec une tendresse empreinte d'une douleur ancienne, comme si les mots venaient d'un lieu profond, intime)

J'accepte désormais que la solitude n'est pas l'absence de lumière, mais bien la présence d'une clarté qui se distingue par sa modestie et son authenticité. Dans le silence de la nuit, les étoiles elles-mêmes semblent s'effacer, comme si elles s'inclinaient devant cette ombre portée par la vraie lumière, celle qui, sans éclat tapageur, perce le voile du quotidien. Elle offre à nos âmes un refuge discret, une intimité qui n'a pas besoin de briller pour être vraie.

Le Philosophe

(D'une voix vibrante d'une conviction tranquille, chaque mot résonnant dans la nuit qui les entoure)

Nous apprenons ainsi que l'obscurité, en tant que gardienne de l'instant, offre une lumière qui ne peut être volée par le tumulte du monde. C'est dans ce crépuscule, dans cet entre-deux, que se révèle la beauté d'une lumière authentique. Elle n'est pas de celles qui nous frappent de plein fouet, mais de celles qui se glissent doucement sous notre peau, nous apaisant dans un calme serein. Elle est le reflet d'une humanité épurée, libérée des faux éclats du monde, consacrée à son essence la plus intime. Dans cette nuit, chaque battement devient une prière, chaque silence une réponse. Et notre solitude se mue en un chemin vers une illumination intérieure, celle qui ne cherche pas à se faire connaître, mais à se laisser être, dans l'invisible.

Le Philosophe

(D'une voix feutrée, contemplant la nuit qui s'étend avec une douceur infinie)

La nuit, dans son obscurité apaisante, est bien plus qu'un simple voile qui recouvre le monde. Elle est l'expression du simple, celui qui dit le même, un même univers, collectif et partagé. Ce même, qui semble se répéter à l'infini, est la trame sur laquelle se posent nos souvenirs et nos

rêveries. Pourtant, en dépit de cette unité apparente, nul ne peut nier que chaque étoile, chaque ombre, porte en elle une singularité propre. La nuit intègre ainsi à la fois l'universalité du temps et la richesse de l'individuel.

Le Voyageur

(Réfléchissant profondément, les yeux fixés sur l'horizon nocturne qui scintille faiblement)

C'est comme si, dans cette obscurité, se déployait un langage silencieux et intime, porté par la simplicité d'un même partagé un même auquel nous appartenons tous sans qu'il ne dissolve nos individualités. Chaque particule d'obscurité, chaque éclat ténu, est à la fois universel et singulier. L'union se trouve dans la continuité de la nuit, mais jamais elle ne s'impose de manière uniforme, laissant toujours la place à nos propres singularités, à nos propres éclats qui, tels des murmures, se détachent pour vouloir dire autre chose.

Le Philosophe

(En hochant lentement la tête, approuvant d'un geste presque imperceptible)

Exactement. La nuit est ce miroir où se reflète l'un et l'autre, le collectif et l'individuel. Elle est copropriétaire du même : un espace où le simple se répète avec une constance qui rassure, et où, en même temps, chaque instant insiste sur le fait qu'il est unique. Dans cet équilibre, la lumière fragile qui en émane si faible, si authentique éclaire non pas l'uniformité, mais la multiplicité de nos êtres, révélant quelle richesse naît lorsque le tout se conjugue à la singularité.

Le Voyageur

(Le regard vibrant d'une nouvelle compréhension, comme une révélation l'effleurant doucement)

Ainsi, en acceptant la nuit telle qu'elle est ce mélange subtil d'unité et de différence nous apprenons à écouter le chant des ombres et des lueurs discrètes. Nous découvrons que

l'obscurité véritable ne nie pas l'éclat de nos individualités, mais les accueille comme autant de touches singulières sur la toile d'un même univers, partagé et pourtant infiniment varié.

Le Philosophe

(Avec une sérénité empreinte de conviction, sa voix tranquille comme une caresse nocturne)

Oui, la nuit nous enseigne que le simple, le même, peut être le creuset d'une richesse insoupçonnée. Car c'est à travers ce dialogue constant entre l'universalité de l'obscurité et la splendeur de nos propres singularités que se dessine la beauté de l'existence. En nous plongeant dans ce jeu de lumières et d'ombres, nous apprenons à reconnaître que la véritable clarté ne réside pas dans l'éclat superficiel, mais dans cette nuit partagée, où chaque instant, chaque lueur, affirme sa propre vérité sans jamais disparaître dans l'ensemble.

Le Voyageur

(Avec une voix empreinte de mélancolie et d'émerveillement)

Tu sais, souvent, les hommes imaginent qu'ils dansent dans la lumière, qu'ils célèbrent la clarté d'une existence éclatante. Mais en vérité, ils se retrouvent au bord d'un abîme insondable. Leurs pas, légers d'apparence, les mènent au bord de ce gouffre ; et soudain, le sol se dérobe sous leurs pieds, comme si l'équilibre même de la vie se fissurait. C'est alors qu'ils sombrent dans ce vide un abîme dont la lumière diurne ne pénètre jamais le fond.

Le Philosophe

(Les yeux perdus dans la contemplation de l'immensité nocturne, ses pensées flottant au-delà de l'horizon)

Et pourtant, c'est dans cet abîme, dans le creux de la nuit, que naît une lueur presque imperceptible. Une lumière fragile, qui ne cherche pas à éblouir comme des feux artificiels, mais qui, de sa timidité, offre une voie de retour. Elle naît au cœur même de l'obscurité, là où tout semble englouti, et c'est elle qui permet à l'homme, bien que vacillant, de remonter

péniblement les pentes ardues du gouffre. Dans ce balancement entre chute et ascension, se révèle la véritable clarté, loin des apparences qui trompent.

Le Voyageur

(Légèrement ému, la voix tremblante comme les battements d'un cœur fragile)

C'est une salvation inattendue que de voir cette lumière obscure une étoile timide dans un ciel de désespoir éclairer le chemin. Elle nous rappelle que, malgré la précarité de notre danse sur le bord du précipice, chaque instant de chute recèle la promesse d'une ascension. Car ces pentes, bien que ardues et imprégnées de nos peurs, sont aussi jalonnées de ce petit éclat, le seul véritable, qui nous guide hors des ténèbres.

Le Philosophe

(D'une voix ferme et apaisée, mais pleine de profondeur)

Oui, cette lueur n'est pas un artificiel masquerade : elle exprime le simple qui dit le même, le même partagé de l'existence, dans lequel se côtoient la douleur de l'abîme et l'espoir de nos singularités. Dans l'obscurité, en dépit des illusions lumineuses, cet éclat nous offre la possibilité de transformer la chute en un chemin de renaissance. Car c'est précisément en reconnaissant la fragilité de notre danse au bord du vide que nous prenons conscience de la force discrète qui sommeille en nous.

Le Voyageur

(Avec un soupir doux et résigné, mêlé à l'espérance)

Alors, peut-être devons-nous apprendre à accepter cette dualité : danser sur le fil ténu entre la lumière éphémère et l'abîme insondable, sachant que, dans chaque chute, il y a la promesse d'une fragile remontée. Le véritable éclairage ne réside pas dans l'éclat forcé du jour, mais dans cette lumière obscure, humble et sincère, qui, même vacillante, ne nous abandonne jamais totalement.

Le Philosophe

(En concluant, sa voix vibrante d'une profonde conviction, telle une flamme prête à brûler au-delà de l'obscurité)

Ainsi, notre existence se mue en un perpétuel ballet où la solitude et l'abîme se parent d'une lumière authentique. Une lumière qui, malgré sa faiblesse apparente, est le flambeau de notre capacité à nous relever, à transformer chaque chute en une esquisse d'espérance, et à célébrer le fait même que du sombre germe toujours la possibilité d'un renouveau.

Le Voyageur

(La voix emplie d'une gravité empreinte d'angoisse et de lucidité)

Le bord de l'abîme, j'en suis venu à comprendre, ne peut être retrouvé que dans un renoncement total aux apparences éblouissantes. Ce renoncement, c'est celui aux certitudes infondées, à ce contentement factice qui nous aveugle et nous empêche de voir au-delà du mirage d'une sécurité illusoire. Sous le joug de ces éclats mensongers, nous habitons l'ombre d'une prospérité illusoire, alors que l'âme réclame la pureté de l'obscurité.

Le Philosophe

(Soupirant, scrutant l'horizon d'un regard pénétrant)

Oui, mon ami, admettre que l'éclat qui nous séduit n'est qu'un voile fragile, c'est accepter que pour retrouver le chemin vers le bord de l'abîme, il faut d'abord se dépouiller de ce qui nous rassasie sans vraiment nous nourrir. C'est en délaissant ce contentement factice qui, tel un feu de paille, aveugle nos sens et affirme des certitudes superficielles que nous pouvons espérer atteindre, depuis les profondeurs, l'endroit où l'existence se dévoile autrement.

Le Voyageur

(Les yeux baissés, comme absorbé par une douleur intérieure transmutée en connaissance)

J'ai longtemps cru que ces lumières éphémères pouvaient me garantir une stabilité, une assurance dans la danse de la vie. Mais à force de me perdre dans leur éblouissement, j'ai compris qu'elles n'étaient que des leurres, des mirages destinés à paralyser mon essence. Pour remonter du gouffre, il me faut maintenant renoncer à ces ombres vaines qui, au lieu de me guider, m'entravent dans un confort trompeur.

Le Philosophe

(Avec un ton empreint de douceur et de fermeté)

Ce contentement, qui s'apparente souvent à un doux poison, nous incite à rester prisonniers d'une certitude illusoire, au détriment de la vérité de notre profondeur. C'est alors que la lumière authentique, née des ténèbres mêmes de notre détresse, se révèle. Une lumière qui, par sa faiblesse et sa sincérité, nous invite à laisser derrière nous les éclats trompeurs pour gravir, péniblement mais sûrement, les pentes abruptes du gouffre.

Le Voyageur

(D'une voix plus assurée, comme s'il embrassait enfin la lourde vérité)

En renonçant à ce qui m'éblouit, je choisis d'accepter la profondeur de l'abîme et la fragilité de ma propre lumière. Car c'est seulement en me dépouillant de ces certitudes infondées que je pourrai, du fond de ce vide, retrouver le bord du réel, cet horizon qui, bien que rude, offre à mon âme la possibilité d'une renaissance authentique.

Le Philosophe

(Concluant avec une sérénité déterminée)

Ainsi s'ouvre devant nous le chemin de la véritable illumination : non pas celle qui se borne à caresser l'apparence du monde, mais celle qui, par la pureté de l'obscurité, nous enseigne l'art

de nous relever après chaque chute. Ce renoncement est le prix de la liberté, le sacrifice nécessaire pour que notre esprit, libéré des faux éclats, puisse enfin appréhender l'infini dans la pénombre.

Le Voyageur

(Regard pensif, la voix chargée d'une nostalgie douloureuse)

J'ai longtemps erré au bord de cet abîme, celui où le ressentiment, les regrets, et les remords se livrent une lutte silencieuse. Comment ne pas se sentir submergé quand on ne parvient pas à vouloir ce qui fut ? Chaque accident, chaque "ce fut" jamais adopté se transforme en un poids qui nous cloue à la stagnation. C'est comme si nous refusions d'accepter l'intégralité de notre passé, préférant nous accrocher à des certitudes trop fragiles, trop éblouissantes, pour masquer la réelle douleur de nos fautes et de nos hasards.

Le Philosophe

(Inspirant profondément, avec une intensité calme et résolue)

Et pourtant, mon ami, c'est précisément cette volonté le désir ardent de vouloir, d'embrasser tout ce qui fut qui représente la seule source de rédemption. Nous devons, en un acte de courage, accepter nos "ce fut", nos hasards et nos imperfections comme parties intégrantes de notre être. Ce renoncement à se contenter d'une lumière superficielle, cette capacité à vouloir l'intégralité d'une histoire, même douloureuse, est la porte entrouverte vers l'avenir.

Le Voyageur

(Les mots vibrants d'un mélange de douleur et d'espoir)

Je crains souvent que dans notre refus d'aimer la totalité du passé, nous ne laissions la place à un contentement artificiel qui nous aveugle. Cette lumière trompeuse, faite de certitudes infondées, nous conduit à ne voir que partiellement notre existence. Mais renoncer à vouloir

tout ce qui fut, c'est fermer les yeux sur nos regrets et c'est l'abîme même dans lequel nous sombrons.

Le Philosophe

(Avec une intensité qui se fait mère de la révolte et de la compassion)

C'est là tout le paradoxe : pour remonter des profondeurs de ce gouffre, il faut accepter, avec une foi presque mystique, de vouloir entièrement ces "ce fut". Nos regrets, nos remords, notre ressenti assumés dans leur totalité deviennent alors la matière première pour esquisser l'escalier qui nous ramènera à la lumière véritable. C'est en voulant tout ce qui fut, sans retenue, que nous pouvons entrouvrir les portes de l'avenir. Car la rédemption naît non de l'oubli, mais de cette volonté de transformer le passé, de l'intégrer en nous, afin que sa force nous serve de levier pour renverser la pesanteur du temps.

Le Voyageur

(Les yeux brillants d'une lueur naissante, comme s'il entrevoyait un chemin à suivre)

Ainsi, je comprends que l'abîme des regrets ne peut être franchi qu'en se libérant du contentement trompeur, en renonçant à ces éclats aveuglants qui nous font oublier que la douleur elle-même recèle la graine de la rédemption. Vouloir tout ce qui fut, c'est reconnaître notre totalité nos forces, nos faiblesses, nos hasards pour pouvoir ensuite reconstruire un avenir moins dicté par l'incapacité d'aimer le passé que par la volonté de tout intégrer.

Le Philosophe

(Concluant d'un ton vibrant d'espoir et de sagesse)

Oui, c'est en embrassant cette globalité, parfois déroutante et douloureuse, que nous pouvons véritablement nous relever. La rédemption n'est pas une fuite dans l'oubli, mais un acte de volonté infinie : celui de transformer nos regrets en fondations pour bâtir, sur le socle de tout

ce qui fut, un avenir qui ne soit plus une fin en soi, mais le commencement d'une existence authentique, éclairée par la lumière fragile mais sincère de notre vérité intérieure.

Le Voyageur

(Le regard lourd, comme en proie à un fardeau invisible)

C'est précisément ce ressentiment, cette incapacité à se délester du poids du passé, qui me déchire. Je me sens fragmenté, un vaste patchwork d'histoires et d'événements disparates, décousus comme des feuilles mortes balayées par le vent. En refusant de vouloir d'accepter et d'intégrer chacune de ces parties de moi, je demeure prisonnier d'un passé qui ne fait qu'éparpiller mon être.

Le Philosophe

(Doucement, avec une voix empreinte de compassion et de sagacité)

Oui, mon ami, ce refus d'embrasser le passé dans sa totalité nous condamne à une existence fragmentée. Lorsque nous éprouvons le ressentiment face aux douleurs révolues et aux hasards qui nous ont condamnés, nous écartons ces fragments, refusant de les rassembler en une trame d'existence cohérente. Nous devenons alors comme des éclats de verre, polis par la souffrance mais dispersés, incapables de former le miroir authentique de notre être.

Le Voyageur

(Les mains tremblantes, illustrant la lutte intérieure)

Je vois en moi ces éclats, chacune étant le vestige d'une histoire, d'un événement décousu que je n'ai jamais voulu accepter pleinement. Ce refus me condamne à errer dans les limbes d'un souvenir incessant, chaque fragment me rappelant ce qui fut, sans jamais se reconstituer en une unité. Ainsi, mon âme se perd, fragmentée par l'incapacité de vouloir ce passé dans sa totalité.

Le Philosophe

(Réfléchissant, le regard se perdant dans l'immensité de la nuit)

La clé, peut-être, réside dans un acte de volonté radical : vouloir tout ce qui fut, c'est-à-dire accepter sans condition la totalité de nos expériences, nos joies comme nos douleurs. Car c'est en rassemblant ces fragments, en les intégrant à notre être, que nous pouvons espérer recomposer un tout, une unité. Ce renoncement à la haine et au ressentiment est le premier pas pour ne plus être prisonnier d'un passé défragmenté, mais pour le transformer en une force constitutive de notre avenir.

Le Voyageur

(Lentement, avec une lueur qui se rallume dans ses yeux fatigués)

Ainsi, en voulant tout ce qui fut, en l'aimant dans son intégralité même dans ses aspects les plus douloureux nous aurions la possibilité de recomposer notre être. C'est un acte de rédemption, un passage de la souffrance vers une unité retrouvée ; en acceptant pleinement chaque "ce fut", je pourrais enfin sortir de cette dispersion qui m'enchaîne, et envisager l'avenir non comme une suite d'événements isolés, mais comme le continuum d'une histoire qui m'appartient.

Le Philosophe

(Avec une conviction mêlée de douceur et d'espoir)

C'est exactement cela. Le véritable chemin vers la rédemption passe par l'acceptation totale de notre passé. Reconnaître, sans renier, chacune de nos blessures et de nos hasards, nous permet d'assembler les pièces éparses de notre âme en un tout cohérent et lumineux. À cet instant précis, le ressentiment se dissout et cède la place à une volonté nouvelle celle de transformer le chaos du passé en une fondation pour un avenir possible, riche et entier.

Le Voyageur

(Regardant intensément les vestiges du passé, avec une lueur de compréhension dans les yeux)

Tu sais, chaque pierre, chaque brique que nous avons consentie ces événements, ces instants, qu'ils aient été marqués par la joie ou la douleur forment le socle indéfectible de notre avenir. Sans le témoignage de notre hier, comment pourrions-nous imaginer le demain ? Car c'est précisément dans ces fragments choisis, ces récits vécus, que réside l'essence même de notre devenir.

Le Philosophe

(Souriant doucement, la voix emplie d'une sagesse apaisante)

En effet, l'histoire que nous portons en nous n'est jamais un fardeau, mais plutôt le matériau brut à transformer en un avenir riche et structuré. Accepter notre passé, l'aimer dans sa complétude, c'est lui permettre d'être le ciment de nos espoirs futurs. Chaque regret, chaque souvenir, même ceux qui semblent douloureux, devient alors une brique posée avec discernement, une contribution essentielle à l'édifice de notre vie. Il ne saurait y avoir de lumière de demain sans la solidité des fondations posées hier.

Le Voyageur

(Avec une conviction nouvelle)

Ainsi, en voulant tout ce qui fut, en intégrant chacune de nos victoires et de nos défaites, nous transformons l'amertume du passé en un puissant levier pour l'avenir. Nous réalisons que notre futur se construit au gré de ces pierres consenties, qui, ensemble, dessinent le chemin de notre rédemption et de notre émergence vers un destin autrement éclairé. Ce n'est pas dans l'oubli du passé que nous trouvons notre voie, mais dans son acceptation totale, dans sa reconnaissance comme une part intégrale de ce que nous sommes appelés à devenir.

Le Philosophe

(En concluant avec une assurance tranquille)

Oui, c'est là le paradoxe sublime de l'existence : le passé, en apparence éparpillé, devient le fondement sur lequel s'érige le futur. Pour aimer demain, il nous faut embrasser hier dans toute sa complexité, car c'est en reconnaissant chaque fragment comme une brique essentielle que l'on ouvre la porte vers un avenir véritable, riche de sens et de promesses. Ainsi, chaque pas que nous faisons dans la lumière de l'avenir est le fruit de l'ombre de notre passé, que nous avons appris à accueillir non comme une contrainte, mais comme la source vivifiante de notre potentiel. La rédemption n'est pas dans le rejet, mais dans l'intégration, et c'est là que réside la beauté de notre parcours.

Le Voyageur

(Avec une voix chargée d'une nostalgie lucide)

J'ai compris que tenter d'accepter tout ce qui fut, afin de sculpter un avenir, revient souvent à se heurter aux limites des mots. Ceux-ci, si indignes de capturer l'immensité de ce qui se passe en nous, semblent toujours manquer, toujours être trop pauvres pour porter cette promesse d'avenir.

Le Philosophe

(Légèrement penché en avant, comme pour mieux écouter le murmure du silence)

En effet, les mots sont de pâles échos comparés à la richesse de l'acceptation totale. Ils se perdent dans les méandres des conventions et des concepts, nous emprisonnant dans des définitions creuses qui ne sauraient jamais restituer l'infini de nos ressentis. C'est dans ce mutisme, dans ce silence presque sacré, que l'être se dévoile sans artifice.

Le Voyageur

(Les yeux reflétant à la fois douleur et espoir)

Car c'est ce silence qui, loin de nous abandonner, nous ouvre la voie d'une renaissance. Sans le poids des mots prétentieux qui déforment et imposent des certitudes illusoires, le silence se fait douceur et clarté. Il recueille l'intégralité de notre passé, même la douleur de nos regrets, pour en faire les briques sur lesquelles s'édifie l'avenir.

Le Philosophe

(D'une voix posée, emplie d'une sagesse tranquille)

La véritable acceptation, cette promesse d'avenir, exige un renoncement aux artifices qui nous éblouissent, aux paroles qui nous aveuglent. Rien n'est aussi libérateur que de se taire pour laisser l'Esprit se parler. Dans ce silence, chaque fragment de notre histoire trouve sa place, se tisse dans le grand édifice de l'existence. Nous apprenons ainsi que le futur se construit inéluctablement sur les fondations de notre hier.

Le Voyageur

(En murmurant, comme en communion avec l'immensité de l'instant)

Oui, sans vouloir tout ce qui fut, sans l'accepter dans sa globalité, nous demeurons prisonniers d'un passé éclaté, d'un ensemble d'événements que nous ne parvenons pas à rassembler. Et c'est ce refus de vouloir qui nous condamne à vivre fragmentés, incapables de puiser dans ces briques sacrées la force de bâtir demain.

Le Philosophe

(Souriant doucement, avec la conviction d'une évidence intemporelle)

Là réside le paradoxe : pour qu'il y ait un demain, il doit y avoir un hier complet, même douloureux. Lorsque les mots se montrent insuffisants pour exprimer cette acceptation totale, c'est le silence qui prend le relais. Il réunit, sans jamais interrompre, la mélodie des souvenirs

et offre à notre être l'occasion d'entrevoir, dans chaque pause, la promesse d'un futur à inventer.

Le Voyageur

(Le regard levé, emplissant l'espace d'une lumière discrète)

Alors, je choisis de m'abandonner à ce silence, d'écouter ce langage muet qui, plus que les mots, me révèle le chemin. Car c'est en acceptant d'embrasser intégralement mon passé chaque instant, chaque regret que je pourrai véritablement entrer dans l'avenir, guidé par la force libératrice d'un mutisme éclairé.

Le Philosophe

(Concluant avec une douceur empreinte de sérénité)

Que nos mots soient alors laissés de côté, en faveur de ce silence authentique qui, par son immensité, nous enseigne que l'acceptation totale du passé est la seule clé capable de bâtir un avenir digne de notre vérité. C'est dans ce choix, ce renoncement aux artifices verbaux, que se libère l'âme, prête à écrire la suite de son histoire sur la toile silencieuse de l'existence.

Le Voyageur

(Les yeux brillants d'une admiration presque religieuse)

L'homme habite en poète, comme le disait Hölderlin. Mais qu'est-ce que la poésie, sinon un chemin pavé de mots, soigneusement disposés, qui nous conduit jusqu'au seuil d'une clairière mystérieuse ? Là-bas, les mots se retirent, s'effacent comme pour laisser place à l'inexprimable.

Le Philosophe

(D'une voix douce, empreinte d'une sagesse silencieuse)

La poésie, mon ami, est bien plus qu'un simple agencement verbal. C'est une quête intime, une marche sur ce sentier de mots qui finit par s'ouvrir sur un espace où le verbe cède le pas au

silence. Dans ce lieu de clarté, les mots se dissolvent pour laisser apparaître une parole sacrée, donnée directement au cœur de l'être.

Le Voyageur

(En hochant la tête, avec une lueur d'émerveillement)

Ce chemin, ce pavé de mots, nous accompagne tout au long de notre existence. Il nous guide à travers les tumultes du passé et les ombres du présent pour nous mener, doucement, à l'aube de ce silence libérateur. Là, chaque mot prononcé trouve sa résonance dans l'indicible, dans ce murmure sacré qui transcende la parole et révèle la vérité de notre âme.

Le Philosophe

(Avec une intensité mesurée, comme s'il caressait ce secret en le formulant doucement)

En effet, la poésie est l'art de dire autrement. Elle transforme nos existences fragmentées en une harmonie d'émotions subtiles et de réalités invisibles. C'est dans ce silence retrouvé, après la marche sur le chemin des mots, que l'on entend la voix de l'Être lui-même. Cette parole, épurée de l'excès verbal, nous est donnée en cadeau, en une communion sacrée avec la vie.

Le Voyageur

(Le visage illuminé d'une conviction tranquille)

Alors, la poésie apparaît comme une promesse : celle d'unir toutes les bribes du passé en un tout cohérent, de donner du sens à notre dispersion en nous guidant vers une clarté suspendue entre l'ombre du mot et la lumière du silence. C'est là, au seuil de cette clairière, que l'on peut enfin se retrouver, libre de l'emprise de l'omniprésente certitude et prêt à accueillir l'avenir.

Le Philosophe

(Terminant avec une sérénité passionnée)

C'est précisément ce que nous révèle la poésie. Elle nous apprend à accepter que les mots, bien qu'indigents pour saisir l'infini, sont le préludium de ce silence essentiel ; ce silence, à son tour,

est le seul langage capable de nous révéler l'âme du monde. Ainsi, en foulant ce chemin pavé de mots, nous nous rapprochons, inexorablement, de cette vérité ineffable qui habite en chacun de nous.

Dans ce silence réside une vérité fondamentale, une vérité qui émerge lorsque nous apprenons à écouter au-delà du bruit quotidien, lorsque nous acceptons que nos vies fragmentées, faites de douleur et de joie, trouvent leur unité dans l'expérience poétique, ce chemin qui nous rapproche de l'essence de l'existence.

Ce dialogue suggère également que le véritable processus de rédemption et d'éveil passe par une union intime entre la parole et le silence : la poésie devient alors le médium qui permet de rendre cette union possible. Par cette voie, l'homme s'élève vers la clarté, où l'esprit et l'âme peuvent enfin se comprendre sans les artifices du monde extérieur. La poésie, par ses mots soigneusement choisis et par son pouvoir de silence, devient ainsi le chemin qui mène à une compréhension plus grande, à une sagesse ancienne et universelle.

L'HOMME QUI VENAIT DU NORD



Sous le manteau de neige qui enveloppe le monde, tout semble s'être retiré dans un silence presque irréel. La vie elle-même se cache sous la couche glacée, à peine devinée à travers les volutes de fumée qui s'échappent des cheminées. L'effort de vivre paraît écrasé sous le poids des pas, ces traces que les hommes laissent dans la neige, comme si, par cette nature figée, ils étaient privés de toute liberté de mouvement. Le sol résiste, se fait lourd sous leurs chaussures, comme si chaque pas exigeait de l'effort, du courage, et une résignation à cette lutte contre le froid et l'indifférence du monde.

Dans cette vaste étendue, les hommes ne sont plus que des ombres, des empreintes laissées sur la neige, témoins fragiles d'une existence qui, pourtant, semble se dissoudre dans la blancheur du paysage. Les flammes du foyer, seules résistantes à cette froideur ambiante, semblent suspendre le temps. Là, dans l'intimité de l'âtre, les vieux racontent encore ces histoires qui, bien qu'usées par les siècles, donnent au présent une dimension presque sacrée, un brin d'éternité qu'on tisse entre les fils du passé et ceux de l'instant.

L'hiver, immense et froid, s'étend sur tout ce qui existe, et le ciel, tout-puissant et vengeur, semble vouloir englober l'humanité dans sa vastitude glacée. Les tourments de l'hiver prennent la forme de tourbillons de neige, emportant tout sur leur passage, dispersant les pas des hommes et les repoussant dans des lieux oubliés où les solitudes se perdent. Ces chemins, déserts et errants, nous mènent loin de tout, de ce que nous connaissions, de ce que nous avons perdu.

Les pas du voyageur, lourds et incertains, se perdent dans cette neige épaisse, comme si l'hiver effaçait peu à peu son propre passage. Le voyageur, privé de son retour, s'enfonce dans un désert froid, où la neige et le vent se confondent, comme des murmures insaisissables, étouffant les échos d'un monde auquel il appartient encore. Le sol sous ses pieds, qui aurait dû lui offrir la certitude de sa route, devient un mensonge – un sol insidieux et traître qui déforme la réalité et le conduit, lentement, vers un oubli certain.

L'hiver est un menteur, un menteur dont le souffle gèle les routes et efface les repères. Nos traces se noient sous l'épaisse couche de neige, tout ce qui était familier, toutes nos singularités, disparaissent dans ce vide glacé. Les chemins, autrefois connus, deviennent des labyrinthes où même la dignité se perd, comme une promesse envolée. Les pas que nous

croyons prendre sont des illusions, des chemins qui n'ont plus de sens, perdus dans un monde où l'orientation se confond avec l'oubli. L'hiver fait de nous des spectres, des voyageurs sans but, dans une immensité qui refuse de nous laisser avancer.

Que sont devenues ces pierres, sur lesquelles je me reposais après une longue journée, épuisé de mes pas, las des luttes quotidiennes ? Là, sous mes pieds fatigués, je trouvais un peu de réconfort, un moment de pause, un souffle dans ce monde qui ne s'arrête jamais. Mais aujourd'hui, ces pierres, témoins silencieux de mes instants de fatigue, ont disparu dans la froideur de l'hiver. Où sont partis ces lézards, ces créatures au corps d'or qui se laissaient caresser par le soleil, ces complices du temps, attentifs à chaque mouvement, à chaque geste qui leur semblait source de danger ? Leur regard est désormais absent, perdu dans l'ombre d'une saison qui a tout emporté.

Les chœurs des alouettes, autrefois joyeux et vibrants, ne résonnent plus. Leur chant a disparu dans la grande dévastation hivernale, emporté par les vents et la neige. Le chemin que j'avais suivi, pavé de leurs chants, est maintenant un chemin de silence, où plus rien ne s'élève, où tout semble éteint. Le chêne, qui gardait la mémoire des jours passés, est maintenant dénudé, privé de son feuillage, de son éclat. Il ne reste que l'ombre d'un arbre, une silhouette décharnée, comme un vieil ami dont l'histoire s'est tue, effacée par le froid et le vent.

Autour du vieux banc qu'il protégeait, le chêne s'est transformé en un torrent de larmes de neige, ses racines noyées dans un froid qui ne pardonne pas. L'hiver, sans pitié, emporte tout. Il efface la vie, cache l'espoir sous une couche de glace, et la chaleur d'autrefois devient un souvenir lointain, à peine perceptible. L'homme, dans sa demeure, est comme un captif du temps, prisonnier de cette saison sans fin, enchaîné à ses propres attentes et désirs de chaleur, cherchant à échapper à l'inévitable passage du froid.

Il s'abrite dans l'espoir d'une saison meilleure, une saison qui viendrait à son secours, qui briserait la longue nuit du froid. Blotti contre la flamme, il cherche refuge, un réconfort provisoire, dans la lumière d'un feu, devant sa cheminée. Il se réfugie dans le quotidien, cherchant à imiter la futilité du monde autour de lui, dans une imitation qui le protège du poids de la réalité. Et lorsque la journée s'éteint, il s'enfouit dans le sommeil, espérant y trouver un peu d'oubli, un peu de paix, dans un monde qui semble se dérober à chaque instant.

Mais, malgré cette tentative de fuite, il ne trouve pas de répit. Il croit s'endormir, mais au fond de son sommeil, il est rattrapé par le frisson de la réalité. Il se replie, se cache sous ses couvertures, espérant échapper à l'étreinte glacée de l'hiver. Mais, même là, l'ombre du froid le guette, prête à le saisir, à le faire frémir. Les draps ne peuvent l'abriter de l'implacable vérité : ce froid est là, présent, et rien ne peut l'en défaire.

Tout son corps tremble, un frisson glacé envahit ses membres. Ses dents s'entrechoquent, et, dans cette agitation frénétique, il perd, un instant, la vision de la femme à ses côtés. Ils se rapprochent, les mains cherchent l'une l'autre dans l'obscurité, et, à l'unisson, ils descendent dans la chaleur du foyer, là où le feu, refuge fragile, semble leur offrir un peu de réconfort. Ensemble, ils cherchent l'étreinte d'un feu qui lutte, contre la morsure du froid, pour maintenir une lueur d'espoir dans la nuit infinie.

Leurs mains, hésitantes, ne parviennent pas à saisir l'escalier gelé, les pas trop lents pour affronter la morsure de la glace. Ils se contentent de nourrir les braises qui, fatiguées, paraissent vouloir s'éteindre, épuisées par l'hiver. Mais un bois de chêne, solide et persistant, ravive la flamme, qui gronde et se redresse avec une vigueur nouvelle. Dans l'obscurité profonde de la nuit, le feu se met à danser, projetant des ombres qui valsent contre les murs, offrant au couple une vision étrange et hypnotique de la chaleur retrouvée.

Épuisés, ils se laissent aller dans le confort du fauteuil, les corps lourds de sommeil, et abandonnent leur lutte contre la nuit. Ils avaient cherché ce repos à l'étage, mais l'insomnie persistait, implacable. Et maintenant, dans l'intimité du salon, le feu crépite doucement, murmurant comme une caresse apaisante, un chant doux qui leur dit, en silence, que l'hiver est enfin passé. Le vent a cessé de hurler, la neige n'est plus qu'un souvenir lointain, emporté par la chaleur renaissante.

À la fenêtre, l'aube commence à se lever, timide et hésitante. Les rayons du soleil sont encore jeunes, fragiles, et peinent à pénétrer à travers les plis serrés des volets. Ils caressent à peine la pièce, effleurant à peine les objets. Le feu, pourtant, s'endort dans son foyer, noyé dans les cendres accumulées. Il laisse derrière lui une chaleur résiduelle, douce, qui s'étend dans la pièce comme un dernier souffle du passé.

L'homme, encore bercé par les brumes du sommeil, se lève et ouvre la porte. L'écho de son rêve l'accompagne, une lointaine mélodie qui continue à chanter dans son esprit. Le murmure du feu, dans l'âtre, lui avait dit que l'hiver était passé. Mais la réalité est une autre chanson. S'il faut croire en nos rêves, il faut aussi accepter la douleur de certains oublis. Car dans le monde réel, certains souvenirs se fanent, et il ne reste que l'ombre de ce que nous avons cru être.

L'hiver, pourtant, a frappé jusqu'au seuil de la porte, et a recouvert tout de neige. Chaque pas, chaque trace de vie, est désormais effacé sous ce manteau de pureté, de candeur glacée. La porte se referme, et avec elle, une nouvelle barrière contre le monde extérieur. Le feu, dans son âtre, renaît, rassurant, porteur de chaleur et d'espoir. Une nouvelle journée commence, douce, mais marquée par la mémoire de l'hiver et le passage du temps.

Chacun, dans le silence du matin, se réveille doucement, un doux parfum de café flottant dans l'air. La chaleur du breuvage envahit peu à peu le corps, réchauffant de l'intérieur ce qui était encore engourdi par la nuit froide. Les idées, jadis endormies sous l'emprise du sommeil, commencent à se remettre en mouvement, comme des braises qui, lentement, retrouvent leur éclat. Mais soudain, un coup à la porte brise la tranquillité de ce réveil. Qui est celui qui ose frapper ainsi, en ce matin glacial ? Est-ce l'audacieux qui cherche à perturber la paix, ou l'âme perdue, errant comme une tempête, qui trouve refuge au seuil ?

Qu'importe l'identité de celui qui frappe à cette porte. Ce qui compte, c'est qu'il faut l'accueillir avant qu'il ne soit changé par le froid, avant qu'il ne devienne, lui aussi, une victime de l'hiver. Le maître de la maison ouvre avec une attention chaleureuse, guidant l'étranger, pris par le vent glacé, vers la cheminée. Là, il le conduit, comme un hôte bienveillant, jusqu'à ce sanctuaire de chaleur, là où le feu, généreux et rassurant, a le pouvoir de faire disparaître le froid, d'offrir un peu de réconfort à ce corps tremblant.

L'étranger, dans sa marche incertaine, laisse sur le parquet de chêne les traces de son périple, une sorte de trace effacée, comme la neige fondant sous le soleil. Ses cheveux et sa barbe, désormais pris dans les perles de givre, témoignent du chemin parcouru, de la dureté du climat qu'il a affronté. Mais tout à coup, la chaleur des flammes fait fondre la glace qui l'enveloppe. Il se dénoue de son fardeau et de son isolement, comme si le feu dévoilait une part de lui, une part que la neige avait effacée, un regard que l'hiver avait caché sous le voile du gel.

Le maître lui tend alors un bol de café, l'offre chaude, réconfortante. L'étranger le boit lentement, ses lèvres, marquées par le froid, s'ouvrent avec précaution. Ses yeux, eux, se fixent sur le ballet des flammes dansant dans l'âtre. Dans cette lueur vacillante, il semble trouver un étrange apaisement, une chaleur qui se fait plus forte, plus palpable que celle qu'il boit. Il envie, dans un soupir silencieux, la chaleur de ces mains qui, pourtant, lui semblent si étrangères. Il voudrait, lui aussi, caresser cette chaleur, se laisser engloutir par elle.

Mais alors, du fond de ce regard immobile, une larme s'échappe. Elle glisse lentement, silencieuse, trahissant une souffrance cachée, une peine enfouie sous la surface du corps et de l'âme. Cette larme, elle ne parle pas, mais elle confie tout de même la douleur que cet homme a portée avec lui, dans son voyage solitaire. Le maître, dans sa maison, se trouve soudain pris de réserve. Il hésite à s'approcher, à briser ce silence lourd. Il attend, il reste là, patient, comme une ombre attentive, attendant que la chaleur du feu sèche les larmes, que la flamme dissipe la douleur invisible.

L'inconnu, encore engourdi par l'hiver qu'il a traversé, semble incapable de se détacher de la chaleur de la flamme. La lueur du feu, si douce, l'attire irrésistiblement, l'enveloppe de sa lumière apaisante. Une couverture de laine, douce et réconfortante, est posée sur lui. Il la remonte jusqu'à son cou, comme une tentative de dissimuler la misère, non seulement de son corps, mais de son âme, qu'il porte encore, inaperçue, sous le poids du froid.

Les hôtes, eux, sont emplis de curiosité, leurs pensées errent autour de cet homme qui, dans son silence, garde un mystère bien plus profond que celui du gel. Chacun d'eux voudrait percer ce secret, comprendre d'où il vient, ce qu'il a traversé, et peut-être même, dans un élan de compassion, tenter de le consoler, de l'apaiser d'une manière ou d'une autre. Mais cet homme ne se livre pas. Il garde tout en lui, enfermé dans un silence implacable. Le froid, l'hiver, ont fait de lui un être réservé, comme une glace que l'on ne peut briser qu'avec le temps. Et, pourtant, il semble que ce silence soit aussi une forme de protection, une armure invisible qu'il a choisie pour se préserver.

Enfin, après un moment qui paraît interminable, l'inconnu tourne lentement la tête. Il scrute les lieux qui l'entourent, les détails de l'espace, avant de laisser son regard s'arrêter sur quelque chose d'incongru. Au pied de l'escalier, quelque chose attire son attention. Il grimpe les

marches avec un œil qui semble tout analyser, tout observer, comme s'il cherchait une réponse dans chaque recoin, dans chaque ombre qui s'étend au bout des marches.

Les hôtes, fascinés, échangent un regard surpris, comme si un murmure avait traversé la pièce. Une question invisible flotte dans l'air, une question qu'ils n'osent pas poser, mais qui s'épanouit dans leurs esprits. Qui est cet intrus ? Quel est ce désir qu'il cache derrière son regard, un regard qui s'élance jusqu'au dernier pallier, comme une quête silencieuse ? Que cherche-t-il vraiment ? Ce qu'il cherche n'est peut-être pas visible à leurs yeux, mais il est là, dans sa posture, dans ce mouvement qui le conduit toujours plus loin dans l'intimité de la maison, vers une destination que seuls lui et ses pensées connaissent.

Peut-être ces amants surgissent-ils des limbes de nos rêves, ces rêves où l'intimité se dévoile sans pudeur, où les secrets sont partagés dans la douce obscurité de la nuit ? Leurs corps enlacés, nus sous les draps, semblent défier le monde extérieur, préservant leur jardin secret des regards indiscrets. Les volets clos protègent leur univers, les voiles de l'intimité préservées, loin des yeux du monde qui pourraient troubler leur quiétude.

Dans cette retraite, l'amour se déploie comme une force tranquille, une énergie douce qui les unit et les protège. Loin du tumulte du monde, ils trouvent refuge dans la chaleur de leur complicité, un refuge que rien ne saurait altérer. L'amour devient leur bouclier, les préservant des tempêtes extérieures, les ancrant dans une réalité parallèle où seuls comptent leurs désirs et leurs rêves partagés.

Le "nous" qu'ils forment est une promesse silencieuse, un pacte tacite de protection et de complicité. Dans ce sanctuaire, l'autre devient à la fois un refuge et une échappatoire, une voie de sortie des chemins tortueux de l'existence quotidienne. Ensemble, ils tissent des liens invisibles, renforçant leur union face aux défis du monde extérieur.

Pourtant, même dans cette bulle d'amour, le besoin de préserver une part de soi demeure. Chacun garde en lui une étincelle d'individualité, une lumière intérieure qui les éclaire dans les moments d'obscurité. Cette part secrète est le noyau dur de leur être, ce qui les rend uniques et les relie à l'univers au-delà de leur relation.

Peut-être cet étranger, cet intrus silencieux, cherche-t-il à percer les mystères de leur union, à comprendre les fils invisibles qui les lient ? Ses yeux scrutent les marches de l'escalier, comme s'il tentait de déchiffrer le code secret de leur complicité. Mais il est un étranger ici, un observateur extérieur qui ne peut pénétrer les arcanes de leur monde clos. S'il franchit la porte, il devra affronter le froid de l'hiver extérieur, un rappel brutal de la réalité qui les entoure.

LE VISITEUR

Je perçois dans la lueur de ton regard une interrogation silencieuse, une question suspendue que tes lèvres hésitent à formuler. Peut-être redoutes-tu que je cherche à pénétrer un secret que tu désires ardemment garder enfoui, que ma présence ici soit une intrusion dans l'intimité que tu t'efforces de préserver.

Crois-tu vraiment que mon esprit soit animé par une curiosité futile, me poussant à gravir ces marches pour satisfaire une soif de savoir dénuée de sens ? Peut-être imagines-tu que, cette nuit, le froid m'ayant tourmenté, j'ai quitté mes draps sans un regard en arrière, sans songer aux ombres que je laissais derrière moi.

J'imagine que ces marches, que tu me vois gravir dans l'obscurité, sont les mêmes que celles que, durant la nuit, tu as descendues précipitamment, guidé par le besoin impérieux de raviver le feu mourant de l'âtre. Là, bercé par la danse envoûtante des flammes, le sommeil t'a finalement enveloppé, t'offrant un répit bien mérité.

Ton récit, bien que commun, dissimule des non-dits que tu n'as pas emportés dans ta fuite. Crois-tu vraiment que l'hiver, avec sa froideur implacable, ait le pouvoir de préserver tes secrets, que le manteau neigeux suffise à dissimuler ce que tu cherches désespérément à oublier ?

Comprends-tu que la neige, inévitablement, se retire avec le temps, que les rivières du printemps l'emportent, dévoilant ce que tu pensais enfoui à jamais ? Les campagnes retrouvent ce que tu croyais perdu, chassant le froid qui les avait figées, révélant la vie cachée sous le voile blanc.

Cette version cherche à offrir une réflexion plus profonde sur les thèmes de l'intimité, du secret et du passage du temps, tout en conservant le ton poétique et méditatif que tu souhaites. Si tu as des aspects spécifiques que tu aimerais développer davantage ou des ajustements à proposer, n'hésite pas à me le faire savoir.

L'HOMME

J'avoue, je suis pris de confusion devant les mots que tu viens de me confier. Tu parles de secrets, enfouis sous l'hiver comme des trésors oubliés, dissimulés sous le voile glacé de la neige. Mais, dis-moi, quels secrets peuvent véritablement se cacher dans cette froideur qui tout engloutit ? Tu évoques des non-dits, ces silences que je feins d'oublier, et pourtant tu insistes : il y aurait dans ces néants des mystères à percer.

Tu dis que, dans mon regard, un soupçon s'est glissé. Peut-être crains-tu que l'escalier qui mène à ma chambre t'y guide, que chaque marche soit une révélation, que la montée vers mon espace intime ne fasse tomber les voiles de ma vulnérabilité. Mais tu imagines mal ce que tu cherches à trouver. Peut-être veux-tu me déshabiller, me voir sans masque, mais sache que je ne suis que ce que je suis, dans toute l'imperfection que l'hiver a pris soin d'exposer.

Si tu cherches à t'introduire dans mon lit, tu y trouveras la même solitude, le même froid, les mêmes draps qui n'ont rien à cacher. L'hiver a déposé sur eux son empreinte glacée, mais aucun secret n'y est dissimulé. Ce qui gèle là, c'est la force même de la nuit qui nous tourmente, l'invisible morsure du vent, le frisson de l'absence. Nos corps frémissent, non de la découverte d'un secret caché, mais bien de la présence constante du froid, implacable et insistant.

Tu vois, la nuit n'a pas été mon alliée. Elle n'a pas réchauffé mon âme, mais elle m'a rapproché du feu. J'étais las, épuisé par cette froideur persistante qui me rongait, qui m'empêchait de trouver le sommeil. Dans la chaleur des flammes, seulement, j'ai trouvé un semblant de paix, une lueur fragile dans l'obscurité.

Il n'y a pas de mystère à chercher dans cette histoire. Il n'y a pas de secret, pas de voile à soulever. Qu'importe l'endroit où je choisis de m'étendre, si c'est pour reposer mon corps fatigué. Il n'y a rien à découvrir ici, sauf peut-être, dans la fragilité de cet instant,

l'impermanence de tout. L'hiver, lui, s'infiltré toujours là où il le veut, il glisse par les fissures et entre sous les tuiles, là où même le plus intime peut être englouti.

LE VISITEUR

Je reconnais que mes mots, tout récemment prononcés, étaient peut-être mal éclairés. Ils ont manqué de la clarté qui aurait permis à ma pensée de se déployer sans entraves. L'hiver, avec sa froideur, a sans doute embrouillé mon esprit et m'a fait errer. Mais tu m'as accueilli, généreusement, sans jugement, et c'est en reconnaissance de cette bienveillance que je veux, à mon tour, partager avec toi ce qui m'est arrivé.

Avant que mes doigts n'atteignent ta porte, avant que je frappe, j'ai traversé un grand nombre de chemins, foulé de mes pas une terre parsemée de sentiers. J'ai parcouru des contrées lointaines, des terres que l'hiver ne connaît pas, où la lumière du soleil, pourtant douce et accueillante, est tamisée par un vent que l'on croit apaisant. Là, dans ces régions oubliées du froid, il ne pleut que de la lumière et de la chaleur, une chaleur lointaine, que l'on ne trouve pas ici, sous ce ciel opaque.

J'ai connu le grand nord, où l'hiver s'installe, implacable, et chasse le soleil. Le ciel, devenu noir comme une mer sans fond, engloutit la lumière et tout semble sombrer dans une nuit infinie. Dans cette obscurité, j'ai trouvé mes repères dans le firmament étoilé. Chaque étoile semblait un guide, une étincelle qui, dans les ténèbres, m'offrait une direction, une voie à suivre. Et c'est sous cette lumière fragile, ce manteau d'étoiles, que j'ai avancé, seul, comme un voyageur perdu qui cherche sa place dans le vaste monde.

J'ai marché dans une nuit sans fin, traversant des déserts glacés, suspendu aux étoiles, comme si elles tissaient ma destinée au fur et à mesure que je les observais. Mes pas s'enfonçaient dans la neige, chaque empreinte une trace de ce voyage silencieux. Et pourtant, sous ce manteau neigeux, je savais que la terre continuait de rêver, comme une créature en sommeil, insensible au froid qui s'étendait sur elle.

Il y a eu ce moment où la vie elle-même m'a semblé fragile. J'ai croisé des loups, des bêtes affamées, traquant ma route. J'ai cru que ma vie serait bien trop courte, que je ne survivrais pas à ce froid. Et pourtant, c'est au pied d'un arbre, sous le souffle du vent, que j'ai trouvé un

instant de répit. Les loups, repoussés par ce vent qui les aveuglait, m'ont laissé partir. J'ai vu leur silhouette s'éloigner dans la neige, et c'est dans ce moment de salut que j'ai su que j'étais sauvé, mais pas sans trace.

Je suis revenu vers la terre, la terre du sud, celle que j'espérais plus douce, où la neige ne viendrait pas m'enchaîner. J'ai emporté avec moi les souvenirs glacés du nord, et j'ai marché vers la chaleur, le soleil, ce qu'il promettait de libération. Mais, hélas, je n'avais pas vu : la neige, discrètement, avait collé à mes pieds. C'est ainsi, un peu naïf, que je suis arrivé ici, devant ta porte, laissant derrière moi l'hiver qui m'avait précédé.

On peut dire que l'hiver est un voleur. Il nous dépouille de notre chaleur, de nos repères. Il prend ce qui, pour nous, est sacré, et dissimule sous la neige tout ce que nous avons. À sa manière, il transforme tout en un mystère, en une énigme. Il couvre la terre de son manteau froid, et nous cherchons, comme des enfants, ce qu'il a pris. Mais tout ce qu'il nous laisse, c'est un silence, une attente.

L'hiver, dans sa puissance silencieuse, cache tout. Les secrets du monde, ce que l'on croit connaître, sont masqués par son voile. Nous voudrions percer ce secret, savoir ce qu'il cache sous ce manteau de neige, mais, comme toujours, l'hiver nous questionne et nous repousse. Il ne laisse derrière lui que l'obscurité, et nous restons là, suspendus, dans l'incertitude de ce qu'il nous a pris.

La terre, elle aussi, sous l'emprise de l'hiver, semble épuisée. Elle se repose, à l'abri des regards. Ses secrets, ses mystères, sont enfouis dans l'impensé, dans le sommeil profond qu'elle traverse. Peut-être rêve-t-elle de ce moment où elle se réveillera, où la neige fondra et où, enfin, les secrets seront libérés.

L'HOMME

Si nous devons partager ce sommeil, cette terre qui nous est commune, alors dis-moi, quels secrets ma chambre peut-elle bien abriter ? L'hiver, dans son silence, se glisse sous mes draps, s'immisce jusque dans les recoins de mes pensées. Il m'empêche de trouver ce repos auquel j'aspire, me condamnant à une veille sans fin, là où les rêves semblent m'échapper, pris au piège de ce froid insidieux.

Cet hiver, il est l'artisan de mes songes avortés. Chaque nuit, il me prive des rêves qui devraient m'emplir, m'éclairer. Dans ce froid glacial, la chaleur se fait rare, et l'esprit, privé de ces secrets cachés dans les recoins de l'imaginaire, ne trouve son salut que dans l'action, dans le mouvement. À défaut de la chaleur des songes, je cherche celle du feu. Ainsi, je descends l'escalier, où l'âtre attend, encore prêt à redonner vie aux flammes.

Tu parles d'un arbre qui t'a sauvé des loups, et je t'entends. C'est bien en montant, n'est-ce pas, qu'on trouve parfois son salut ? Mais ici, pour moi, il faut descendre. Il faut que je descende pour retrouver ce qui, ici-bas, m'échappe. On dirait que l'hiver, dans sa cruauté, aime inverser l'ordre des choses, renverser les chemins de la vie. Là où tu t'élèves, moi je m'abaisse, cherchant dans le feu ce qui me réchauffe, espérant retrouver ce que le froid me prend.

Mais tu vois, mon ami, le grand nord n'a pas su te détourner. Tu t'es laissé guider par les étoiles, et c'est au sud que tu as trouvé la lumière, la chaleur, celle qui te promettait la fin de l'hiver. Le vent, ce même vent qui dénude l'arbre, t'a montré le chemin. Et au bout de ce voyage, tu as découvert que l'hiver n'est pas aussi trompeur qu'il semble l'être. Il n'est pas la tromperie qu'on lui prête parfois, ce froid sévère et menaçant ; non, l'hiver, bien plus subtil, nous apprend à voir ce qui se cache derrière les apparences.

L'hiver ne se cache jamais vraiment. Il entre par les fissures, par les failles que nous laissons béantes, là où l'on n'y prête pas attention. Il agit comme un frelon, ou comme une fouine, persistant, insistant. Peu importe où il pénètre, ce n'est jamais en silence. Il se fait annoncer, comme un messenger de la nature, venu rappeler à l'homme sa fragilité. Et quand il pénètre, il laisse sa trace partout. Alors, que faire ? Si, au matin, la chaleur de la couche nous manque, si la neige est venue fouler nos rêves et les rendre insipides, que reste-t-il à faire sinon se lever et accepter de sortir dans le froid pour rallumer ce qui pourrait encore nous réchauffer ?

LE VISITEUR

Tu veux dire, lorsque le sol se trouve exposé au gel, que la terre, cette mère inflexible, voit ses rêves menacés, tout comme ce repos, cette paix qu'elle a tant méritée ? Le froid vient, ronge, et ce qui était profond, ce qui était caché, semble être mis à nu, sur le point de se briser. Mais la terre, elle, ne peut trembler. Non, elle ne grelotte pas. Elle se replie sur elle-même, la terre,

et sous la couche de givre, elle cache ses secrets. Les fissures se referment, laissant l'hiver dehors, à la périphérie de ce qui est, ce qui persiste, ce qui résiste au passage des saisons.

Quand toi-même, sous les draps, tu viens te replier, tu cherches à soustraire une partie de ton corps à ce froid, à cet envahisseur. Tu caches cette moitié de toi, la plus vulnérable, la plus exposée. La terre, de son côté, lorsqu'elle se replie, se ferme de toutes parts. Elle cache ce qu'elle porte, ce qu'elle nourrit dans ses entrailles. Ce repli n'est pas un abandon, mais un acte de préservation. La terre se protège, tout comme toi, dans ton abri, tu cherches à protéger ce que tu as de plus intime.

Mais ne vois-tu pas ? Il n'est plus de fissures, plus de failles, où l'hiver pourrait pénétrer. La terre, dans son silence, garde jalousement ses secrets. Là, sous cette couche glacée, rien ne bouge. Tout est figé, tout est scellé. Les secrets qu'elle porte, même l'hiver ne peut les découvrir. Peut-être que le rêve est semblable. Il est cette obscurité que l'on ne peut sonder, cette dimension qui échappe à toute interprétation, à toute logique.

On a voulu, longtemps, donner un sens au rêve, tenter d'en comprendre les symboles, d'en saisir le fil. Mais que pourrait-il bien nous dire, un rêve, s'il ne peut pas être nommé ? Si les mots lui échappent, pourquoi donc chercher à les lui attribuer ? Le rêve, après tout, n'est-il qu'une illusion ? Un mirage que l'on poursuit dans la brume de la nuit ? Pourquoi s'en soucier, si ce n'est que pour une chose : la réalité du rêve. La vérité, c'est celle qu'il nous révèle, mais qu'il nous cache dans ses métaphores.

On nous a dit que le rêve est une soupape, une échappatoire, une voie pour ce qui fut manqué dans notre vie éveillée. Mais ce qui manque, est-ce réel ? Si nous manquons quelque chose, cela veut-il dire qu'il existe vraiment ? Non, ce qui manque n'est qu'un vide, une absence, une ombre de ce qui aurait pu être. Le rêve, finalement, n'est rien de plus qu'un espace laissé ouvert à l'impensé, un lieu où l'on peut errer sans but, sans fin. Un endroit où l'impossible devient possible, et où les règles du monde tangible n'ont plus cours.

L'HOMME

Je voudrais, sur l'hiver, un instant, méditer. Si le froid, dans la nuit, m'a chassé de mon lit, si mes draps n'ont pu me protéger, je doute que la raison de ce frisson soit aussi claire qu'on

voudrait le croire. Car qui, parmi nous, peut prétendre succomber à ce frisson, comme à une maladie invisible, à une forme de faiblesse qui envahit l'être ? Qui pourrait croire qu'il se laisse dominer par un souffle aussi subtil que l'air froid, si ce n'est que la chair elle-même, en son tremblement, fait écho à une peur profonde, une peur d'inconnu, d'indicible ?

La dormance de la terre, elle, ne trompe personne. Elle est une préparation pour la vie, une promesse qu'au cœur du gel, là où tout semble figé, la sève des racines sommeille, attendant le réveil du printemps. L'hiver, pour la terre, n'est qu'un signal, un signe du temps suspendu, un moment de calme où l'univers semble se replier sur ses origines. Mais pour les hommes, qui sont assiégés par le froid, l'hiver prend une autre forme. Il devient propice à la pensée, à cette pensée calculante qui, par la force des choses, cherche à organiser tout ce qui échappe à la maîtrise, tout ce qui ne se laisse pas saisir facilement.

Tandis que la terre se repose, blottie sous une couverture de neige, les hommes, eux, se rassemblent autour du feu. Là, dans l'intimité de la chaleur, ils se livrent à cette activité étrange qu'est la pensée. Une pensée qui, parfois, n'a plus rien à voir avec l'intuition, avec l'imaginaire ; c'est une pensée froide, rationnelle, qui veut tout comprendre, tout expliquer, tout dominer. Elle cherche à maîtriser ce qui, dans le sommeil de la terre, serait destiné à émerger sans questionnement.

Et ainsi, les hommes se laissent séduire par l'illusion d'un contrôle total. Ils détournent leurs rêves, leurs aspirations les plus profondes, pour les adapter à un plan, à une logique. Ceux qui, par le froid, sont privés de rêves, de ces vagues échappées du cœur, redescendent sur terre, sur un sol dur, implacable. Ils prennent l'escalier du raisonnement, chaque marche les menant un peu plus loin de ce qu'ils pourraient ressentir et vers ce qu'ils croient pouvoir comprendre. Ils se placent sous la lumière du feu, où ils pensent qu'une réponse leur est donnée. Mais cette lumière, loin de réchauffer l'âme, les éclaire sur un vide. Car c'est par le feu que la mort de l'hiver est annoncée. Non pas une mort physique, mais une extinction de la vie intérieure, de ce qui ne se mesure pas.

Les secrets de la terre ne s'offrent qu'au regard attentif, au regard silencieux qui sait regarder sans chercher à comprendre immédiatement. Mais les secrets des hommes, ceux qui habitent le fond de l'âme, sont tout autre chose. Ce sont des projets inavoués, des désirs cachés, des

rêves oubliés qu'ils portent dans leur cœur comme des fardeaux. Ces secrets, loin d'être cachés dans la neige, sont enfouis profondément en eux-mêmes, dans un silence qui, lui, n'a jamais besoin d'être brisé. L'homme qui veut dérober à la terre ce qu'elle croyait bien gardé finit par s'égarer dans sa propre quête de maîtrise. Mais, au fond, la terre connaît mieux que lui ce qui doit être préservé, ce qui mérite de rester secret, ce qui doit demeurer dans l'impensé.

LE VISITEUR

Tu veux parler de l'hiver comme d'un ennemi, comme d'une barrière infranchissable, comme si les secrets de la terre pouvaient, par la seule volonté des hommes, être dérobés, forcés, arrachés. Mais crois-tu vraiment que la terre, nourrie de tant de générations, puisse ainsi se laisser dépouiller, comme un objet d'exploitation ? Ne vois-tu pas que l'homme, dans son empressement à tout soumettre, n'est que le sinistre usurier d'une nature qu'il ne comprend plus ? L'hiver n'est qu'un signe, un appel à ralentir, à respecter ce qui, sous la neige, dort paisiblement, à laisser la terre vivre à son propre rythme.

Tu parles d'un monde où, poussés par l'envie de plus, nous avons voulu effacer les saisons, repousser l'hiver, oublier son souffle glacial. Mais que sait-on des véritables secrets de la terre, sinon qu'elle est sage dans sa dormance, qu'elle garde précieusement ce que l'homme, dans sa course folle, a perdu de vue ? Et pourtant, malgré cet hiver qu'on cherche à repousser, la nature, elle, se repose. Elle prend son temps. Et c'est dans ce silence imposé que la vie, un jour, reviendra, plus forte, plus pure.

Tu dis qu'il n'est plus rien à soutirer de la terre, que tout est épuisé, que la neige recouvre ce qui, jadis, était caché. Mais le véritable secret de l'hiver, tu ne le vois pas. Le secret est dans la patience, dans l'attente du printemps, dans ce moment suspendu où l'homme, contraint de se retirer et de laisser le monde reposer, est forcé de regarder au fond de lui-même, de se replier pour mieux renaître. Les hommes, accrochés à leur quotidien, cherchent à tout contrôler, à tout prendre. Et pourtant, la terre n'appartient à personne, elle nous est donnée, avec toutes ses cycles, ses rythmes immuables, que nous oublions parfois à force de vouloir l'imposer.

Ainsi, nous avons créé des machines pour remplacer notre travail, pour être plus efficaces, plus rapides, plus modernes. Mais au fond, à quoi bon cette modernité si elle efface le sens du temps, si elle nous prive du droit d'attendre, de rêver, de ressentir ? La terre ne se mesure pas

en termes de production, de rendement, de profit. Et le blé que nous récoltons n'a plus de valeur que celle que nous lui attribuons dans notre monde déconnecté de la nature. Nous avons oublié le sens du don, de la gratitude. Tout est devenu marchandise. Mais cela ne suffira pas à combler ce vide grandissant. Parce que la terre, elle, nous enseigne la patience, la lenteur. Elle nous invite à prendre le temps d'être, simplement.

Souviens-toi, pourtant, des hivers passés. Souviens-toi de ces jours où tout était suspendu, où la neige recouvrait le monde d'un manteau de silence. C'était un silence sacré, un silence de partage, où les hommes, au coin du feu, se retrouvaient. Il n'y avait rien à gagner, rien à poursuivre, rien à consommer. Simplement l'attente de quelque chose de plus grand que soi. Une pause. Une renaissance. Et l'hiver, loin d'être un mal, était une promesse. La promesse qu'après le froid, après la nuit, viendrait la lumière, viendrait la vie.

Et dans ce silence hivernal, ces secrets cachés sous la neige, il n'y avait rien à chercher. Car l'hiver, ce berger discret, veille sur nous, même dans notre oubli. Il nous rappelle que tout passe, que rien n'est figé, que la vie revient toujours, au moment où on l'attend le moins. L'hiver n'est pas là pour nous punir, mais pour nous rappeler qu'il existe un temps pour tout. Un temps pour agir, et un temps pour se reposer. Et dans ce repos, tout se régénère, tout se prépare à l'éclosion. L'hiver n'est pas la fin, mais une étape, une invitation à se retrouver en soi.

L'HOMME

Je t'avoue, sur l'honneur, qu'aucun calcul n'a présidé à mes gestes. Mon seul désir était de protéger mon sommeil du froid mordant de l'hiver, de pouvoir, chaque nuit, trouver refuge sous une couverture de chaleur. Je n'attends pas grand-chose de plus, si ce n'est que le temps fasse son œuvre et que, lorsque l'heure du semis viendra, je puisse jeter ma graine dans la terre, avec l'espoir qu'elle germe et me donne, au fil des saisons, un peu de ce que j'ai semé.

Je veux simplement m'assurer que ma récolte ne connaîtra aucun gâchis, que rien ne sera perdu dans ce cycle éternel. Je veux offrir à mon bétail un abri sûr et une nourriture abondante, pour que la vie puisse continuer sans manque, sans excès. Tout ce que je souhaite, c'est que la terre me donne ce qui est nécessaire, ni plus ni moins. Une quantité juste, suffisante pour subsister et pour honorer ce qui est donné.

L'hiver, quand il s'éloigne, laisse derrière lui un cadeau secret : l'eau qu'il a déposée sur la terre, dans les nappes souterraines. Loin de partir sans rien laisser, il nous préserve, nous prépare, en remplissant les réservoirs invisibles qui nous nourriront lors des mois secs, sous la chaleur d'un soleil brûlant. L'hiver, discret et patient, veille sur nous jusque dans les entrailles de la terre, là où nous n'irons jamais, mais où il nous permet de survivre.

Lorsque le printemps pointe son nez, d'abord par les premières fontes, il porte avec lui une étrange promesse : celle de la neige qui s'efface, mais laisse derrière elle un goût salé, une trace persistante. Ce goût, c'est celui de l'océan, celui des marées lointaines, l'iode mélangé au sel du vent. Une mémoire secrète que l'hiver a inscrite dans la terre, et que le printemps, tout en douceur, réveille en nous.

Car l'hiver, même lorsqu'il semble s'éclipser, n'est jamais bien loin. Il reste présent, imprégnant tout ce qu'il touche. Quand les graines commencent à frémir dans la terre, prêtes à éclore, elles portent en elles les rêves de la nuit froide qu'elles ont traversée. Elles nous racontent l'histoire de l'hiver, celui qui les a bercées dans son sommeil profond. Ces rêves ne sont pas des illusions, mais des promesses silencieuses, celles d'un épi qui, sous le soleil, se déploiera, nourrissant la terre et les hommes.

L'hiver est donc bien plus qu'une simple saison : il est un partenaire silencieux du cycle de la vie, un maître d'œuvre discret, qui, par son absence apparente, prépare la renaissance. Tout ce que nous récoltons, tout ce que nous vivons, est en résonance avec lui, même quand il ne semble plus être là. Il existe dans ce que nous ne voyons pas, dans les racines cachées, dans l'eau souterraine, dans les rêves murmurés par la terre.

LE VISITEUR

Je sens qu'il est temps pour moi de m'éloigner, de fuir la chaleur de ce refuge et de m'en aller vers le grand nord, vers l'inconnu, où la neige s'étend comme un voile épais et mystérieux. Là-bas, dans le froid absolu, je trouverai un silence plus pur, loin des bruits du monde. Car l'hiver, à sa fin, laisse derrière lui une impression de fuite, de promesse silencieuse que seul le froid peut offrir. Tu as entre les mains les secrets que la neige a déposés, comme des cristaux fragiles sur les bords du temps. Ne les laisse pas s'échapper, prends soin de leur mystère. Ils portent en

eux la promesse de ce qui est à venir, un avenir qui ne se dit pas, mais qui se devine dans les brumes du matin.

Tu sais, à ceux qui se dressent contre la neige, qui la maudissent dans leur impatience, il est vain de répondre. Ceux-là ne peuvent entendre que ce qu'ils veulent entendre. Ils sont trop pressés de voir l'été revenir, de fuir l'obscurité qui les entoure. Mais si tu dois courir, alors fais-le lentement. N'aie pas peur de la lenteur, de la douceur des pas qui s'enfoncent dans la neige. Car c'est dans le calme des chemins détournés que l'on découvre ce qui, dans nos grands mouvements de hâte, nous échappe. Chaque pas posé sur la neige est un souvenir inscrit, chaque empreinte laissée derrière nous porte un sens que seul le silence peut révéler.

Souviens-toi des hauteurs que tu cherches à protéger, des espaces qui restent fermés aux regards du monde. La neige, avec sa pureté, s'insinue dans chaque recoin, comme un secret que l'on veut préserver. C'est un voile qu'il ne faut pas lever, un mystère que l'on garde, non pour soi, mais pour ce que la terre elle-même nous cache. Le froid qui pénètre, les ombres qui se glissent sous nos portes, sont autant de rappels que tout n'est pas à dévoiler. La vérité se cache parfois dans les coins sombres, et la lumière n'est pas toujours là pour la révéler. Le feu qui nous réchauffe peut aussi être un écho de nos propres peurs, un miroir qui renvoie une image déformée de nous-mêmes.

Tu te rappelles peut-être cet arbre, où, dans une fuite désespérée, tu t'étais réfugié. Tu cherches à oublier la nécessité de gravir cet escalier, mais souviens-toi bien que, tout comme l'arbre, l'escalier est une métaphore du chemin que nous choisissons de suivre. Parfois, ce n'est pas la hauteur qui compte, mais la solidité de ce sur quoi nous nous appuyons. L'arbre qui tarde à croître cache en lui une force silencieuse, une patience qui, loin de nous être visible, nous enseigne la grandeur des choses qui ne se hâtent pas. La lenteur, le retrait, l'attente sont des actes de sagesse que le monde moderne oublie trop souvent.

Dans la chaleur des flammes, nous brûlons ce qui est fragile. Mais l'arbre, lui, sait que son temps viendra. Il garde dans son silence une immensité, une promesse d'une croissance qui échappe à ceux qui se pressent. Ce qui grandit lentement cache son pouvoir dans les racines profondes. Tout ce qui se construit sur le temps, sur l'attente, sur la lenteur, ne se perd pas. Il est éternel.

Regarde autour de toi : il y a tant de portes à frapper, tant de maisons que l'on traverse sans jamais y entrer vraiment. Tant de vies que l'on effleure sans jamais y pénétrer. Et pourtant, la porte qui reste fermée, c'est souvent celle des secrets que l'on refuse de voir. Ceux qui tissent leur existence de rêves illusoires, qui préfèrent les chimères à la réalité, s'éloignent sans savoir que dans l'hiver, dans ce froid qu'ils fuient, se cache la vérité la plus profonde. Ils ne comprennent pas que l'hiver n'est pas une fin, mais un seuil. C'est lui qui nous prépare à renaître. C'est lui qui dépose sur notre âme la neige des vérités que l'on craint d'affronter.

Les secrets de l'hiver sont là, dissimulés sous les flocons, dans les ombres des arbres nus. Ils ne se révèlent pas au premier regard, mais ils sont là, persistants, prêts à nourrir ceux qui savent les écouter. C'est un appel à la patience, à l'observation, à l'humilité devant ce qui nous dépasse. L'hiver est un maître silencieux, un guide discret qui nous invite à faire silence, à cesser de courir, à accepter le monde tel qu'il est, avant de pouvoir le transformer.

Et peut-être qu'à la fin, quand l'hiver aura laissé place au printemps, nous comprendrons que tout ce que nous avons vécu, tout ce que nous avons caché, était en fait une préparation à cette renaissance. Que, parfois, dans le silence et dans la froideur, nous avons trouvé les graines de notre propre régénération. Alors, chaque flocon de neige, chaque souffle de vent froid, chaque moment de doute, aura été une étape vers une lumière nouvelle. Et ce sera dans le souffle du vent printanier que nous pourrons, enfin, comprendre les secrets de l'hiver.

LES CHABONNEUSES



C'était une époque où la terre semblait respirer son dernier souffle, où les champs, jadis verdoyants, avaient été transformés en étendues stériles sous le poids des maux invisibles. L'air était lourd, chargé de la menace sourde des charbonneuses, ces petites mouches infernales dont la piqûre, plus pernicieuse encore que le venin d'un serpent, pouvait condamner à mort aussi bien le bétail que ceux qui les entouraient. Leur présence était comme une malédiction, une malveillance sans nom qui glissait à travers les failles invisibles du quotidien, frappant sans prévenir et laissant dans son sillage l'ombre du néant. Elles se nourrissaient du sang, insatiables, comme des spectres venus hanter des âmes égarées. Et c'étaient ces créatures insidieuses qui dépouillaient les bergers de leurs troupeaux, comme si chaque piqûre était une morsure fatale du destin, chaque animal un témoin silencieux de la lutte perdue contre un mal invisible.

Dans les étables, là où le foin frais faisait illusion de chaleur et d'humanité, le crottin devenait le berceau d'un poison silencieux. Le fumier, trempé de larmes invisibles, nourrissait un charbon meurtrier qui s'infiltrait dans les veines des bêtes et attendait patiemment son heure, celle qui signerait la fin d'une vie innocente. La maladie s'y répandait comme une rumeur qui se transforme en certitude. Le charbon noir, ce poison de l'âme, n'avait ni forme ni visage, mais il était là, latent, prêt à détruire tout ce qu'il touchait. L'anthrax, nom sinistre et impitoyable, attendait dans l'ombre son moment d'agir, marquant les corps fragiles d'une empreinte invisible. Le destin de ces pauvres créatures, dans leur innocence, était scellé dès leur naissance, leurs veines devenant la terre nourricière de la mort.

Dans les étables, la tristesse s'accrochait aux poutres de bois, aux murs décrépis où la chaux, recouverte de suie et de cendres, semblait elle-même abîmée par le passage du temps. C'était là que la mort déposa son pinceau, enduisant chaque recoin de noir, chaque souffle de la vie d'un voile funèbre. Le cheval de trait, loyal compagnon des jours passés, exhalait son dernier souffle avec la ferveur d'un amant qui dépose ses dernières paroles d'amour, mais, hélas, c'était là un adieu brutal, un dernier acte de fidélité qui ne trouvait ni récompense, ni compréhension. La douleur de l'absence, aussi criante que la cloche d'un cimetière, se déposait comme un fardeau. Le corps de l'animal ne se relevait plus, et sur son visage, marqué de la fatigue des années de labeur, on devinait l'abandon d'un amour qui n'allait plus trouver d'écho. La fin du monde était venue sur les ailes d'un petit insecte, invisible mais fatale, qui avait pris la vie là où on ne l'attendait pas.

Mais qu'était-ce que la mort sinon l'ultime insulte à ceux qui désiraient vivre ? Comment supporter l'injustifiable, comment accepter l'impensable ? La terre se teintait de désespoir. Chaque larme versée était un tribut aux illusions perdues. Le printemps ne reviendrait plus pour ces champs, et l'hiver, quant à lui, semblait s'être éternisé, tout comme la neige qui venait se déposer en linceul sur les restes des souvenirs. Dans ce silence, l'âme était nue, confrontée à une absence qu'aucune prière, aucune croyance, ne pourrait combler. La nature, aveugle et indifférente à la souffrance humaine, s'était figée, tout comme les hommes qui l'habitaient, condamnés à errer sans but dans l'ombre des chênes dépouillés.

Le temps, pour l'écureuil, était comme une respiration secrète, un rythme lent et silencieux qui lui permettait de se perdre dans l'oubli, de s'échapper dans les bras doux de l'automne. Il s'endormait sans regret, comme si l'espoir lui-même s'était retiré de son esprit pour n'être plus qu'un souvenir fugace, une brise effleurant à peine le sol. Le petit être se laissait bercer par le cycle éternel de la nature, sûr que le soleil reviendrait, réchauffant à nouveau la terre et portant avec lui l'espoir des bourgeons. Mais lorsque l'astre décline, tout semble se figer. La terre devient dépeuplée, aussi silencieuse que le monde qui s'éteint à la fin d'un jour. L'hiver, avec son manteau glacé, dérobe peu à peu la vie, et dans ce froid, les charbonneuses se retirent, laissant derrière elles la promesse d'un retour inévitable. Elles se cachent dans les ombres de l'humus, attendant leur heure, pour corrompre les promesses du printemps, comme un poison qui suinte sous la terre, inaltéré et persistant.

Mais le tragique, lui, revient toujours. Il trouve son chemin jusque dans les veines de l'homme désabusé, qui, après avoir cru à un salut quelconque, se réveille pour ne découvrir que la réalité de ses illusions perdues. Il se rêve encore promis à une destinée grande, à un avenir lumineux, mais au fond de ses yeux, il voit se dessiner une sombre prémonition. Au pied de son lit, il ne trouve que le passé, le seul héritage qui lui reste, comme une poussière qui se dépose sur tout ce qu'il a cru.

Le soleil, au matin, répand sa lumière mais ne guide en rien. Sa première clarté est comme une promesse vide, qui ne parvient pas à dissiper les ténèbres des ornières et des fossés. Tout autour de lui, le monde est incertain, truffé de pièges invisibles qui guettent à chaque pas. Et c'est ainsi qu'il trébuche, que ses souliers se déchirent dans la lutte contre un destin incertain. Il tombe, parfois, comme un naufragé dans un abîme qu'il ne peut même nommer.

Et puis, il y a cette vérité douloureuse : l'enfer n'est pas ce lieu lointain qu'on nous a décrit dans les vieux contes. Il n'est ni dans le ciel ni sous la terre, comme l'avaient si longtemps enseigné les hommes. L'enfer se cache dans le quotidien, dans les âmes inconsolées, dans les vies marquées par des souffrances profondes et des plaies invisibles, là où le silence est le plus lourd, et où l'ombre des choses perdues pèse de tout son poids.

Le crépuscule tombe, lourd et inéluctable, et je sens en moi une envie irrésistible de m'abandonner à l'oubli. Je voudrais me coucher, me dissoudre dans le rêve, où je pourrais exister sans vraiment être, où le poids de ma conscience pourrait se dissiper comme une brume s'éteignant sous les premiers rayons du matin. Je voudrais déposer mon être, l'abandonner comme une vieille valise au bas de l'escalier, et m'envoler jusqu'au ciel, loin de ce monde, loin de la douleur qui m'enserme. Je voudrais ne plus me retourner, ne plus entendre les échos de ma propre existence, ni le tumulte de la vie qui me condamne à être.

Mais l'invisible m'attrape. Dans les yeux d'un enfant, je vois la peur. Cette peur est celle du monde, mais elle est aussi la mienne. Elle me saisit, me serre la gorge, m'empêche de penser. Ces yeux qui me regardent, emplis de terreur, sont le miroir de mon propre être. Ils me révèlent ce que je voudrais fuir : la fragilité de ma condition, la précarité de tout ce qui vit. Ces yeux d'enfant m'indignent et me révoltent, parce qu'ils sont l'écho de ma propre peur, de ma propre incapacité à m'échapper.

Alors, il me faut accepter ce qui est : Amor Fati, aimer sa destinée, même dans sa cruauté. Mais que vaut une existence quand l'être est fragmenté, quand le divin s'est éteint, laissant derrière lui des vestiges sans âme ? Les statues, sans parole, sont les témoins silencieux de ce vide. Qu'ont bien pu hériter de ce monde les divinités déchues, sinon une terre stérile, nourrie de sang et de désespoir ?

Je me perds dans les souvenirs de l'antiquité, de ces récits qui, à force d'être racontés, sont devenus des ombres. Je pense à Electre et à son histoire volée, à Iphigénie, sacrifiée au nom de la guerre, à Oreste, cet homme maudit, qui dut tuer sa mère pour se libérer de la vengeance divine. Mais qu'ont-ils fait pour mériter cela ? Quelle malédiction ont-ils portée, eux, les enfants du destin, contraints à revivre sans fin les fautes de leurs ancêtres ?

Les tragédies s'enchaînent, inévitables, comme des chaînes dont nous ne pouvons nous défaire. Combien d'hommes sont les enfants d'une lignée de damnés ? Agamemnon, noble roi, n'était que le fils d'Atrée, lui-même fils de Pélops, dont le père, dans un acte de cannibalisme céleste, le livra aux dieux. Toute cette histoire d'horreur, d'assassins et de victimes, se répète, se tisse dans le fil de notre destin, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place pour l'espoir. L'homme est pris dans l'engrenage d'un temps figé, une boucle sans fin où la rédemption semble inaccessible.

Il existe, dans les recoins sombres de l'humanité, d'autres Tantales, invisibles et cachés, pareils aux charbonneuses, impitoyables dans leur faim insatiable. Ils ne montrent aucune pitié, et dans leurs yeux, je vois une résonance étrange, une lueur de souffrance partagée. Dans l'enfant qui pleure la perte de sa parenté, je reconnais les mêmes larmes que j'ai moi-même versées un matin, perdu dans un abîme de désespoir. Il y a des douleurs qui ne s'éteignent jamais, des souffrances figées dans l'âme, comme des cicatrices indélébiles.

Si mourir à la vie est un acte de déshéritage, alors il existe des morts plus nombreuses encore, que nous choisissons d'ignorer, des morts discrètes, silencieuses, comme celle de ce villageois que l'on n'a que trop peu croisé, ou celle de ces liens invisibles qui, au fil du temps, ont été brisés par les violences de notre Histoire. Ces pertes semblent insignifiantes à nos yeux, noyées dans le flux de l'existence, mais elles sont là, présentes, et leur absence pèse sur le tissu fragile du monde.

Le monde, pourtant, est un réseau, tissé par le vivant, une toile dans laquelle l'Esprit se mouvait autrefois librement, guidé par la lumière de la pensée. Mais aujourd'hui, le navire du temps a pris son cap incertain, emportant nos pensées vers des horizons lointains. Nous errons, sans direction claire, comme ces vaisseaux perdus dans un océan de doute, cherchant en vain à atteindre un port qui nous échapperait à jamais. Il ne reste que des fragments d'idées, un puzzle incomplet qui ne trouve jamais sa place.

Le temps, intransigeant, a déchiré la toile de nos mémoires, effaçant les traces du passé lointain. Il n'y a plus de place pour la mémoire, plus d'espace pour ce que nous avons perdu. La cynique tarentule de la Raison a tout recouvert de son voile froid et calculateur, étouffant l'Esprit sous un manteau de logique, nous privant des intuitions qui autrefois guidaient nos pas.

Ce linceul de rationalité, tissé de calculs et d'analyses, a effacé l'essence même de ce qui fait l'homme et la nature. L'homme et la nature, jadis unis dans une amitié sacrée, sont désormais séparés, emprisonnés dans des concepts qui ne leur permettent plus de se reconnaître l'un l'autre. La Raison, qui calcule tout, qui veut dominer tout, a effacé leurs identités respectives, transformant l'essence du monde en un ensemble de données sans âme. L'intuition, ce souffle vital, a été étouffée sous le poids du raisonnable, et l'humanité, dans sa quête insensée de contrôle, a perdu le sens de sa propre vérité.

Quand Dieu nous dit « Je suis », il n'affirme en vérité que son existence. Mais qu'en est-il de cette existence, si elle n'est comblée de vie ? Que m'importe une telle divinité, figée dans son être, quand elle ne connaît ni la chair de la terre ni la chaleur du vivant ? J'y préfère Pan, le dieu des bois et des forêts, une présence vive et immédiate, incarnée dans la nature elle-même, une divinité qui a fait de la sylvie son foyer et de la terre sa demeure. Un dieu qui se mêle aux racines, aux ronces et aux brises légères, bien plus qu'un autre qui, du haut de son nuage, nous ignore, indifférent à la réalité du sol que nous foulons.

Un dieu dans les cieux ne saurait comprendre la poussière de la terre qu'il n'a jamais touchée. Il se fait semblable à une charbonneuse, perfide, qui pique et endort, privant le monde de ses rêves. De quoi peut rêver celui qui n'a jamais vécu l'étreinte du sol ou la morsure du vent ? Qu'a-t-il à nous offrir, sinon une existence figée, sans chair ni souffle ?

Je me souviens du jour où le « chemin de campagne » m'avait conduit au cœur d'une forêt, une forêt qui semblait animée de mille vies secrètes et enchantées. C'était là que je traînais mes soupirs et mon incrédulité, perdu dans le tourment de la vie, écorché par les épines du monde qui m'avaient laissé leur marque. La forêt semblait en être le reflet, mais, en elle, je cherchais quelque chose que je ne pouvais nommer, une échappée, un souffle d'espoir.

C'est là, au pied d'un chêne imposant, qu'il est apparu : un écureuil étrange, perché parmi les branches, ses yeux fixés sur moi avec une curiosité insoutenable. Sa fourrure rousse et la panachure de sa queue frappèrent immédiatement mon regard, suspendu à cette vision comme on est suspendu à un rêve. Je n'avais plus d'yeux que pour lui, fasciné par sa simplicité, sa majesté. Et lui, sans doute en avait-il conscience, il s'approcha à ma portée, tout en discrétion.

À l'aise dans son territoire, au pied de l'arbre, il se mit à parler, d'une voix claire, comme une vieille sagesse qui s'éveille dans le vent. Je l'écoutais, absorbé, tandis qu'il me racontait son vécu, son expérience du monde – un monde bien plus vaste et mystérieux que le mien, un monde où la douleur et la beauté s'entrelacent sans fin.

L'écureuil

Tu fuies la morsure des charbonneuses, ces créatures infestées des tourments de l'Esprit qui voudraient te mener loin, t'égarer dans leurs pièges invisibles. Si l'absence est tragique, il en est de même de la perte de soi, de ce moment où l'on s'égare et sombre, sans que personne ne puisse sonder la profondeur de ce gouffre intérieur.

Il est un chemin parsemé d'épines, un sentier douloureux qui mène à l'orée de l'existence. Tu sais de quoi il est fait, toi qui l'as déjà arpenté, ce chemin tortueux et acéré, où chaque pas se fait au prix d'une souffrance. Moi, l'écureuil bondissant, je parviens à esquiver les écueils que la vie dépose devant chacun de nous, ces pièges invisibles qui se dressent sous les pas de l'âme.

Une existence tragique t'a conduit jusque-là, un fardeau lourd qui t'a façonné, mais qu'y a-t-il à chercher au-delà de la vie elle-même ? Si ce n'est la vie, que peut-on encore espérer trouver ? Pour ceux qui errent sur ce monde, il est vain d'espérer découvrir une vérité cachée derrière les apparences des choses. Le fond des choses, la profondeur de l'être, n'est pas à portée de main.

Le vrai, tu vois, est un concept que les hommes ont créé, une invention de l'esprit pour imposer à la réalité le poids de leurs pensées. Et ce qu'ils appellent vrai n'est souvent que l'image de ce qu'ils désirent voir, une construction de l'esprit qui n'accorde pas le monde à sa véritable essence. Pourtant, l'esprit, malgré sa volonté, ne peut rien figurer, car la vie elle-même est mouvement, elle est en perpétuelle transformation, et rien de ce qui est figé ne peut en rendre compte. Comme Moïse face au mystère de celui qui l'a façonné, on se demande : par le voile d'Aphrodite, est-ce le corps même de la vérité qui nous échappe ?

L'homme tragique

Son corps, livré à nos regards, est comme enveloppé d'un voile invisible. Ce que nous voyons n'est qu'un fragment du monde, une statue taillée dans la pierre, un simple caillou travaillé, semblant imiter la forme humaine sans jamais pouvoir la saisir dans sa totalité. Ce que

l'artiste nous révèle n'est pas une simple reproduction, un rapport direct à la nudité brute du paysage. Ce qu'il nous montre, c'est la représentation, la vision subjective d'une réalité qui, au fond, nous échappe.

Souviens-toi de Baubô, cette figure ancienne, lorsque, dans un geste empreint de souffrance et de dérision, elle s'est retournée pour faire face à Déméter, déesse de la terre en deuil. Un sourire, sans doute plus tragique que drôle, s'est dessiné sur le visage de Déméter, qui portait en elle la douleur de la perte. Mais quel jugement a porté la morale ? Elle a voulu voir dans ce geste une vulgarité, un manque de décence, là où il n'y avait qu'un acte symbolique, une révélation de la vérité nue de l'existence. Ce ventre, exposé et moqué, n'était rien d'autre que l'emblème de la fécondité, la promesse de la terre qui donne, de la nature qui crée et détruit.

Cependant, rien à voir, rien à caresser dans cette vision de l'existence. Ce ventre, ce signe de vie, n'est qu'un indice : une allusion à la terre et à la déesse Perséphone, prise au piège des enfers, pleurant parmi les morts, un lieu où aucune germination n'est possible. Ce geste, cette image, nous parle de ce qui est perdu, de la beauté que le monde refuse de faire surgir.

Tragique est l'humanité, sa séparation d'avec le monde originel. Le temps, ce maître insidieux, nous égare dans ses affres. Le temps nous disperse, nous déchire, et nous finissons par vivre dans des fragments éparpillés, loin de la plénitude. Il n'y a pas de Rédemption pour ceux qui sont disloqués, égarés dans une existence où l'espoir de reconstruction est aussi fragile qu'une étoile filante. L'homme, tout au long de sa quête, reste multiple, fragmenté, dispersé par l'inexorable marche du temps. L'image qui pourrait lui apporter de l'inspiration, de la vérité, s'éloigne de plus en plus, et, délaissant les dieux, il se renie lui-même. C'est ainsi qu'il est condamné à errer dans un monde où il vit sans vraiment exister, une vie manquée, toujours en quête d'un sens qu'il n'atteint jamais.

L'écureuil

La Science a fait de l'homme un joueur dans un jeu où la victoire lui échappe inéluctablement. La mort, dit-on, n'est qu'une étape, une fin qu'il est supposé accepter, mais elle n'est qu'une illusion dans un jeu où les dés sont pipés. Elle ne fait pas de bruit lorsqu'elle survient, car elle est déjà présente en chaque instant de l'existence. Pourtant, il semble que tu aies si peu vécu,

toi qui as tant existé dans les labyrinthes de l'esprit et des préoccupations humaines, t'épuisant dans une quête sans fin, aveugle à l'évidence de ta propre finitude.

La mort n'est qu'un détail dans la grande mesure de la vie. Si tu veux en être sûr, regarde autour de toi, contemple le monde et vois si des tombes en sont creusées. La forêt, elle, est la vie elle-même, vibrante et toujours en expansion. La mort, elle, ne frappe que l'homme qui choisit de s'y installer, l'homme qui, dans sa quête d'immortalité, oublie l'essence même du vivant et de l'éphémère. Car, tout autour, la nature ne se soucie pas de la mort. Elle ne la conçoit pas, elle n'y accorde pas plus de place que ne le font les saisons dans leur inlassable retour.

L'homme, comme une charbonneuse, est celui qui cherche à détruire, à tout consumer. Il est celui qui veut dévorer la vie et tout ce qu'elle porte en elle, fuyant ainsi sa propre vérité, aveugle à la beauté d'un monde qui se régénère sans cesse. C'est pour cela que son chemin est semé d'épines, ces épines qu'il a lui-même plantées, et qui deviennent les symboles de son destin tragique. La vie, pourtant, n'est pas détruite par la volonté de l'homme. Elle est comme un Phénix qui renaît éternellement. Si l'homme enterre ses morts, c'est qu'il veut les garder, les conserver dans un espace où ils ne s'éteindront jamais.

Les caveaux, ces lieux où il dépose ses souvenirs, ne sont pas des demeures pour les oubliés, comme on pourrait le croire. Ils sont habités par les images du passé, par des traces d'âmes qui refusent de s'éteindre. Pourquoi fleurit-on ces tombes, si ce n'est pour honorer la mémoire de ceux qui ont disparu, pour donner à leur absence une forme de pérennité ? Peut-être pensons-nous que cette offrande aux dieux permettra de les apaiser, de trouver dans ce geste un prix à payer pour la rédemption de ceux qui ne sont plus.

On dit que les absents habitent nos pensées, que leurs esprits flottent autour de nous. Il serait impie de douter de cette idée, de croire que l'on peut oublier ceux qui ont quitté ce monde. Pourtant, malgré cette conviction, leurs tombes semblent toujours nous appeler, et nous, humains, nous y retournons, sans jamais comprendre ce qu'elles cachent, ce que cette pierre veut nous dire. Pourquoi cet appel, pourquoi ce besoin de revenir sans cesse à ceux qui sont partis ? Peut-être que, dans cette pierre, se cache un secret que l'on n'a jamais su comprendre.

L'homme tragique

Le tragique de notre condition réside dans le fait que, tout en désirant rester, nous sommes

condamnés à mourir. Il nous faut souffrir les maux du corps et de l'âme lorsque nous aspirons à la santé, accepter la douleur et la joie comme deux faces d'une même existence. Il nous appartient d'aimer la vie pour ce qu'elle peut offrir, qu'il s'agisse de bonheur ou de peine, de l'hiver rigoureux comme de l'été radieux.

Mais ce qui nous tourmente, c'est cette rationalité qui nous pousse à tout vouloir ordonner, à figer le monde dans une structure figée, comme une tarentule qui tisse sa toile, cherchant à capturer l'éphémère dans des concepts figés. C'est cette raison implacable qui nous prive de la liberté de sentir le monde sans l'interpréter, de vivre sans comprendre. Dans la philosophie de Platon, où les idées flottent comme des ombres, on trouve la quête de la pureté, mais aussi l'éloignement du vivant, de tout ce qui nous touche véritablement.

Il y a tant de choses dans ce monde que l'esprit humain ne saurait saisir ni comprendre. Tant de vérités se dérobent à l'analyse rationnelle, tant de secrets échappent à notre volonté de conceptualiser. Les non-dits sont les rébellions de la réalité contre nos tentatives de l'enfermer dans des mots. Ces mots, que l'on nous assène, sont souvent des mensonges enrobés dans des métaphores, des images qui ne saisissent jamais totalement ce qu'elles prétendent exprimer.

Ce que nous croyons savoir, ce que nous croyons vrai, n'est qu'une illusion. Les concepts que nous avons créés, les paradigmes qui nous régissent, sont les reflets d'une époque révolue, d'une pensée qui, comme un fleuve, s'écoule et finit par se dissiper. Tout ce que nous tenons pour éternel n'est qu'un passage, une vision passagère. Et, plus que tout, les dieux que nous avons fabriqués à notre image, ces entités qui furent jadis la colonne vertébrale de notre existence, sont eux-mêmes infidèles à leur propre nature. Ils nous ont abandonnés, devenus étrangers à notre monde. Leur fidélité à nos chemins tracés s'est brisée, et souvent ils vont à l'encontre de nos désirs, déstabilisant ainsi nos certitudes et nous forçant à remplacer ce qui nous semblait immuable.

L'écureuil

Le chêne, en vérité, peut se passer de nous, pauvres mangeurs de glands, car c'est de sa propre fécondité qu'il se nourrit. Crois-tu que ma loge, dans l'arbre, abrite un garde-manger rempli de mes récoltes ? Non, ces glands que j'enterre, bien souvent, tombent dans l'oubli. Et pourtant, c'est ainsi que le chêne peut se multiplier. Chaque gland que je perds, que j'oublie sous la terre,

devient une promesse de vie pour demain. Il compte sur mon oubli, cet oubli qui semble être un échec, mais qui, en réalité, tisse une subtile harmonie, une danse du hasard qui contredit notre croyance en la nécessité du contrôle.

Cette vérité m'échappe, mais je la vois se déployer autour de moi : la nature, avec son infinie patience, agit souvent à notre insu. Nous croyons que nous maîtrisons chaque geste, chaque pas, mais c'est l'oubli, le hasard même, qui donne forme à ce que nous appelons la vie. Si seulement l'humanité pouvait comprendre cela, au lieu de toujours chercher à ordonner, à contrôler, à se donner une illusion de certitude.

Le tragique de votre existence, ô hommes, réside dans votre incapacité à vous accorder, à vous comprendre. Vous vous déchirez entre vous, entre vos espoirs, vos désirs et vos croyances, sans parvenir à trouver cette unité simple qui fait la beauté du monde naturel. Vous, qui vous croyez au sommet de l'existence, ne réalisez pas que vous êtes, avant tout, redevables à la nature. Elle vous soutient, vous nourrit, mais vous l'oubliez, vous la détruisez même parfois pour poursuivre des chimères.

Et qu'en sera-t-il de l'homme, quand il s'effacera devant la technicité qu'il a lui-même créée ? Si son destin est désormais entre les mains des machines, peut-il encore être humain ? Peut-il reproduire la beauté, la complexité de la vie, en imitant simplement les sons d'une alouette, ou les rythmes de l'univers ? Peuvent-elles, ces créations de l'esprit, capter l'essence du vivant ? Non, car elles manquent de ce qu'il faut pour vivre véritablement : l'âme.

Les dieux que vous avez façonnés sont des images, des représentations cousues de mots sacrés. Vos textes, vos dogmes, sont des reliques que vous honorez comme des trésors, mais ce sont des formes vides, des échos de ce qui fut. Vous vous nourrissez des restes, des fragments d'une foi disparue, et vous ne vous apercevez même pas que ces paroles ne vous nourrissent plus. Ce sont les os d'une piété qui a perdu son souffle, les restes d'un monde que vous avez déformé.

L'homme tragique

C'est vers les dieux que se tournent tous nos gestes de prière, dans l'espoir que, par leurs volontés, nos misères trouvent un écho. Car, dans notre fragilité, nous cherchons désespérément une pitié, une compassion qui puisse justifier nos faiblesses. Nous nous inventons des pardons, des rédempions pour nos fautes, convaincus que seul un dieu peut

effacer ce que nous nommons le péché. Mais en vérité, les dieux ne sont, pour nous, que des refuges, des boucliers face à nos propres limites. Ils ne sont qu'un prétexte pour fuir la dure réalité de nos manquements.

C'est ainsi qu'une charbonneuse, en nous mordant, en nous rongant jusqu'à l'âme, nous a falsifiés, nous a rendus malades de remords, emprisonnés dans des fautes que nous avons nous-mêmes créées. Nous cherchons alors des excuses à ces erreurs, croyant que reconnaître nos fautes nous permet de les effacer, de les gommer. Le moindre mal devient un bien si, du fond de notre cœur, nous acceptons la douleur du repentir. Mais c'est un leurre. Car, une fois que le remords nous a consumés, ce n'est pas la rédemption que nous trouvons, mais la répétition d'une fragilité qui nous échappe.

Les hommes sont pécheurs, un fait divinement inscrit dans leur nature. Ils portent en eux cette imperfection qui fait d'eux des êtres faillibles, des créatures condamnées à l'oubli. Et dans cet oubli, ils cherchent, à travers leurs dieux, à transcender leur mortalité. Ils espèrent que les dieux, ces figures bienveillantes et inaccessibles, leur accorderont la résurrection, l'éternité promise. Car sans cette promesse, tout serait vide, tout serait perdu.

Les dieux, dans leur infinie sagesse, sont contrepoids à la facticité humaine. Ils offrent une mesure inversée, un principe de relativité, qui nous montre à quel point notre existence est fragile, contingentée. Si l'Être nous a jetés dans cette contingence, dans ce monde d'incertitude et de souffrance, alors les dieux, les divinités, sont la Libre Etendue promise. Un espace où nous pourrions enfin habiter, loin du poids écrasant de la vérité implacable.

Nous, êtres mortels et fragiles, sommes les derniers invités de la nature, ces créatures qui, bien que nées de la terre, en sont aussi rejetées. Et pourtant, ce bois, cet espace sacré dans lequel nous avons été accueillis, nous le gâchons, nous le détruisons. Nous renversons sans cesse le fond même de l'harmonie que la nature tisse autour de nous, incapables de l'apprécier dans sa beauté brute. Nous sommes, dans notre inconscience, les saccageurs de ce que nous avons d'abord hérité.

L'écureuil

Au dehors, là où les usines vomissent leur épaisse fumée, une nuée noire se forme, lourde et menaçante, qu'un ciel en pleurs avale, emportant tout sur son passage. La forêt, jadis

sanctuaire, est désormais l'épave d'un torrent de destruction. La nature, écrasée sous ce flot d'indifférence, est engloutie dans ce cycle sans fin, tout comme l'eau recouvre les traces de tout ce qui fut.

Le temps s'est échappé des mains des hommes. Il est devenu fou, emporté par l'impatience des Célestes. Maudits soient ces dieux qui gouvernent les saisons et leur course effrénée ! Les arbres, les feuillus qui nous donnaient refuge et ombre, sont arrachés à leur existence, sans pitié. Les oiseaux, exilés de ces lieux où ils avaient leurs nids, n'ont plus de place que dans les débris de l'humanité, cherchant leur subsistance parmi les restes de notre satiété insatiable.

Quand l'oiseau, las de son errance, revient enfin chez lui, il ne trouve plus qu'une terre désolée, stérile et brisée, où se dressent les ruines de son ancien chez-soi. La maison du passé, aujourd'hui engloutie par le béton et le métal, n'est plus qu'un souvenir qu'il cherche en vain à retrouver. Ce qui fut, n'est plus. Et l'oiseau, tout comme l'homme, s'épanouit dans la douleur de l'absence, désespéré d'une nature qu'il a perdue.

C'est pourquoi, moi l'écureuil, je sème mes glands avec tant de soin. Car dans la nature, la patience est une vertu essentielle. La nature, elle, reste fidèle à sa félicité, sachant qu'au fil des années, ce qu'on enterre renaît. Mais pour l'homme, ce cycle de vie et de mort semble un mystère qu'il refuse de comprendre. De même, l'oiseau qui revient ne trouve plus de place pour sa demeure. Et dans ce vacarme insensé des scies, des troncs tombés et des forêts décimées, ce qu'il cherche est devenu un cri silencieux, noyé dans le tumulte.

La cruauté des hommes, c'est cette cécité qui les rend insensibles à tout ce qui les entoure. Ils ne voient plus les choses pour ce qu'elles sont, mais uniquement pour l'usage qu'ils peuvent en faire, pour leur propre bénéfice. Ils détournent tout de sa nature, de son essence même, et ignorent qu'en se privant de l'essentiel, ils perdent peu à peu tout ce qui les rattache au monde. Mais il n'est d'autre Raison, d'autre vérité que celle qui consiste à s'accorder à la nature, à en comprendre le souffle et à respecter son équilibre. Et c'est dans cette cécité que les hommes font naître leur propre destruction.

L'homme tragique

La technique, ce feu tout-puissant que l'homme allume, n'a pas apporté la lumière promise. Au contraire, elle a jeté sur le monde une lueur falsifiée, comme un soleil couchant où la clarté devient ombre, un éclat trompeur qui aveugle tout et tous. Et nous, dans notre soif de maîtrise, avons pris ce faisceau aveuglant pour la lumière de notre salut, pour la vérité. Mais ce n'est là qu'un mirage qui nous égarerait encore davantage si nous lui prêtions trop d'attention. Car la lumière qui brille dans cette ère de technique ne fait que projeter des ombres plus longues, des ombres dans lesquelles l'humanité elle-même s'efface.

La rationalité n'est pas un éclairage qui révèle, mais un prisme qui tord et déforme. Ce que nous avons appelé progrès n'est qu'un voile qui masque le monde véritable, le monde qui se dérobe à nous comme un spectre fuyant. Nous croyons saisir l'essence des choses, mais tout ce que nous avons fait, c'est enfermer le monde dans des cages d'acier et de verre, comme on enferme un oiseau dans une cage sans savoir qu'il y a aussi une beauté dans le vol, dans l'invisible.

Nous ne sommes plus au monde, écureuil. Nous sommes là, mais absents, figés dans cette prison de l'illusion d'un monde éclairé. Nous vivons dans une réalité dont nous avons perdu les clés, et tout ce qui nous entoure, dans sa perfection rationnelle, n'est qu'un simulacre d'existence. Nous sommes comme ces statues que l'homme a créées, pleines de formes et de gestes, mais sans vie, sans âme.

La vraie vie, celle qui brûlait dans les forêts d'autrefois, dans les silences des anciens, est absente. Nous l'avons chassée, écartée sous des couches de chiffres et de formules. Nous sommes comme ces murs de pierres que l'homme bâtit pour se protéger de la nature, mais ces murs ne sont que des prisons qui nous rendent aveugles à la beauté du monde. Et la nature, elle, est là, toujours présente, mais nous avons perdu la capacité de la voir. Nous vivons dans un monde faussé, dénaturé, où tout ce que nous percevons n'est que le reflet déformé d'une vérité que nous avons oubliée.

Alors oui, tu as raison, écureuil, de semer tes glands. Mais nous, que semons-nous ? Nous ne semons que la poussière, la cendre d'un rêve éteint, et nous croyons encore qu'il reste quelque chose à récolter. Mais il n'y a plus rien, et les oiseaux ne viennent plus chanter, car le ciel est devenu une cage sans issue.

Je suis ravi que la réplique précédente t'ait satisfait, et j'apprécie ta vision pour la réponse finale de l'écureuil. Il faut en effet qu'elle conserve cette profondeur et cette gravité, en rendant hommage à l'idée que la véritable lumière réside dans l'obscurité, une lumière faible mais capable de déstabiliser les certitudes aveugles de la rationalité. Voici donc la conclusion de l'écureuil, dans un style qui rappelle celui de Trakl, pour clore ce dialogue philosophique et tragique :

L'écureuil

La véritable lumière, homme, est plus obscure encore que celle que tu crois maîtriser. Elle ne brille pas là où l'on éclaire les ombres du monde avec des feux d'artifice et des rayons artificiels. Elle jaillit, comme un souffle étouffé, du cœur même de l'obscurité. Il est vain d'imaginer pouvoir dissiper cette obscurité sans plonger d'abord dans ses entrailles, sans en accepter l'absence de clarté, sans en vivre le silence. C'est dans ce noir profond que réside la lumière véritable, si faible, si fragile qu'elle semble se perdre à chaque instant.

Mais cette lumière, faible et tremblante, est ce qui peut faire vaciller le géant que tu crois invincible, cet être de raison qui pense que tout peut être mesuré, pesé, et contrôlé. Comme David frappant Goliath, cette lumière fragile défie les illusions de puissance et de contrôle. Car même le plus grand des géants vacille sous l'éclat d'une vérité que la rationalité, dans sa toute-puissance, ne saurait jamais atteindre.

Tu veux savoir ce que sont les ténèbres ? Va jusqu'au fond du gouffre, là où même la lumière ne parvient pas à pénétrer. C'est dans cette profondeur, dans cette absence totale de clarté, que naît la lumière véritable. Mais elle ne se donne pas à celui qui cherche à la posséder, à la contrôler. Elle s'offre à celui qui accepte de se perdre dans l'obscurité, de l'embrasser, pour finalement renaître. Car c'est en cette obscurité qu'on trouve la source de toute clarté, et c'est là que commence la remontée, douloureuse et lente, vers la lumière qui n'est pas celle que l'on croit mais celle qui fait vaciller tout ce que l'on pensait savoir.

La lumière vraie n'est pas un éclairage direct, un faisceau droit qui s'abat sur nous. Elle est une lueur, une brume fragile que l'on découvre au plus profond de l'abîme. C'est en marchant dans l'obscurité que l'on découvre, non la vérité factice, mais la vérité nue, celle qui ne peut être maîtrisée. La lumière est toujours là, mais elle est plus obscure que tout ce que tu as appris à

nommer. Elle est ce qui échappe, ce qui résiste, ce qui est au-delà de la technique, de la raison, de tout ce que l'homme croit pouvoir comprendre.

L'ERRANCE



PRÉLUDE

Je ne savais plus exactement où je me trouvais, ni comment j'en étais arrivé là. Une existence en suspens, sans mouvement, où chaque jour n'était qu'une répétition stérile du précédent.

Mes journées s'étiraient, interminables, dans le silence d'une vie déserte de toute intensité. Je me retrouvais coincé dans un quotidien sans éclat, comme si le monde autour de moi s'était retiré, laissant un vide pesant que je n'arrivais plus à combler. Le temps semblait m'engloutir, mais je n'étais plus assez vivant pour le fuir.

Il y avait bien longtemps que j'avais cessé d'attendre quoi que ce soit, car le monde ne m'offrait plus que des illusions. De tous mes souvenirs, il n'en restait que des bribes, des fragments éparpillés que l'on ne parvient pas à recoller, et qui, pourtant, me hantaient encore. J'étais là, dépossédé de tout, suspendu dans l'immensité d'un temps qui s'étirait comme une lourde mélancolie. Je n'avais plus de désir, plus de volonté. L'avenir, s'il existait, n'était qu'un spectre incertain, et le passé s'étiolait dans un flou lointain, comme une brume que l'on ne distingue plus à force d'en avoir fait l'expérience. Tout ce qui avait un jour semblé important ne l'était plus. Le monde s'était réduit à une coquille vide, un décor figé auquel je n'appartenais plus.

Je m'étais observé de loin, dans ce quotidien que je croyais connaître : un enchaînement de gestes vides, une série de matinées qui se succédaient sans signification, et des nuits où les pensées ne cessaient de m'assiéger sans parvenir à me libérer. Les murs de ma propre existence m'étouffaient, mais je n'avais plus la force de les franchir. Je n'étais plus que l'ombre d'un homme, une silhouette sans substance, dont les pensées se vidaient progressivement, absorbées par la torpeur du temps.

Il y avait quelque chose de tragique dans cette passivité, comme si, au fond, j'étais conscient de ma propre ruine mais incapable d'y échapper. Un vide qui se nourrissait de chaque instant passé, une attente de rien, une attention sans objet. Le monde ne m'était plus que lointain, figé dans une répétition sans fin. L'air me paraissait lourd, les lieux déserts, et moi-même, plongé dans cette lente agonie de l'âme, je n'étais plus qu'une forme errante, flottante.

Je n'avais pas de véritables souvenirs de ce qui m'avait conduit ici, ni de raisons précises à ce vide dans lequel je me noyais. Mais il y avait bien cette sensation persistante de stagnation, d'un naufrage qui s'étirait dans le temps. C'était comme si chaque moment de mon existence me poussait à la renonciation, à l'abandon de soi, une lente dérive sans but. Je savais bien que, au fond, cette vie était une impasse, mais l'idée même de m'en échapper semblait une illusion.

encore plus grande. Qu'étais-je devenu ? Un fantôme, une ombre perdue dans un monde dont je n'avais plus l'empreinte.

Les jours se déroulaient, lourds et sans relief, dans l'indifférence d'un temps qui ne passait jamais assez vite. Les gens autour de moi, si tant est qu'ils fussent encore là, semblaient figés eux aussi dans une danse macabre, enchaînés à des habitudes de survie, sans plus aucune passion. Je me sentais tout aussi étranger à eux qu'à ce monde. Qu'y avait-il à fuir, d'ailleurs, quand tout n'était que ruine ? Ce vide ne faisait que m'engloutir peu à peu, et je me perdais dans ses méandres, comme un naufragé sans espoir de salut.

C'est dans cet état, accablé par une lassitude infinie et une absence totale de repères, que je me suis retrouvé à trainer mon ennui sur des voies sans issue, mes pieds foulant la poussière d'un monde délaissé, comme si la route elle-même me rejetait. Je n'avais pas d'espoir de trouver une fin, pas de certitude que cette route me mènerait quelque part. Mais que faire d'autre ? Restais-je là, figé, dans ce marécage de pensées stagnantes, ou bien devais-je m'élancer dans l'inconnu, en quête d'une échappée, même illusoire ? L'idée d'un renouveau me paraissait absurde, mais le poids de cette inertie était devenu insupportable. Je n'avais plus de choix, ou plutôt, je ne pouvais plus supporter l'idée de ne pas en avoir. La réponse m'échappait, et pourtant, sans savoir pourquoi, je partis.

SITUATION

Je trainais mon ennui sur des voies sans issue, mes pieds foulant la poussière d'un monde délaissé, comme si la route elle-même me rejetait. Le soleil, haut dans le ciel, frappait de toute sa violence, brûlant ma conscience, la dévastant peu à peu, comme un incendie dévorant les sous-bois. Il n'y avait pas d'ombre, pas de répit, que l'étreinte accablante de ce ciel dément, me forçant à m'agenouiller devant l'inconnu de ma propre fatigue. Chaque pas était un poids, un fardeau imprévu, et le sang qui s'échappait de ma blessure semblait offrir sa souffrance à la terre, tandis qu'un taon s'en délectait sans vergogne. Rien ne semblait plus naturel que cette douleur sourde qui m'habitait.

Un corbeau, posé non loin, semblait maudit lui aussi par ce même soleil aveuglant, agitant une plume comme un pauvre mouchoir déchiré dans le vent, comme une offrande symbolique au vide qui m'entourait. "Pourquoi partir ?", semblait-il dire, et moi, j'étais incapable de lui répondre. Je poursuivais mes pas, me traînant à travers ces lieux d'arrogance où chaque pierre semblait me défier, chaque souffle d'air me narguant, impuissant face à mon propre corps, aux souliers usés, aux jambes qui peinaient.

Je m'écorchais sur les talus, les pierres, les écueils de ma propre existence, et le monde m'apparaissait comme une vaste métaphore de l'impossible espoir. Quel sens y avait-il encore à avancer, à chercher un endroit où poser enfin la tête, un lieu pour m'abriter de cette clarté trop crue ? L'ombre, je l'avais cherchée partout, dans le moindre recoin, sous le buisson, sous la roche... mais l'ombre m'échappait, et je me retrouvais toujours, comme un naufragé, à la merci de ce soleil brûlant qui semblait insister pour me réduire à l'état de poussière.

Je m'évertuais à insulter le soleil, à maudire cette chaleur qui me dévorait de l'intérieur, à me convaincre qu'il y avait une promesse, ailleurs, à laquelle j'étais encore trop aveugle pour prétendre. Mais qu'y avait-il au fond à espérer ? Un simple mirage ? Un fantasme d'horizon où le vent soufflerait d'une brise douce et réconfortante ? Non. Tout ce que je voulais, c'était que la nuit tombe, et que je puisse enfin fuir cette lumière trop crue, trop franche pour mes yeux, ces yeux qui, depuis des années, ne s'étaient pas fermés. Mon corps, lui, m'abandonnait, échappant à la volonté qui l'habitait. Chaque goutte de sueur semblait marquer un effort vain, une tentative d'échapper à l'inexorable, à l'immuable.

La terre m'appelait, mais je n'avais plus l'énergie de répondre. Le ciel pesait sur mes épaules comme une chape de plomb, brisant mes maigres efforts, mes espoirs déçus. Je me voyais à peine, moi, un misérable être défiguré par les années, un homme fatigué qui fuyait son propre reflet. Et quand je levais les yeux, je ne voyais que l'infini de cet horizon lointain qui me narguait, m'incitait à marcher encore, à poursuivre une quête sans fin, une fuite sans issue. Un simple chemin sans retour.

Je me laissais aller au silence. Un vent de plus, une brise tiède, et je me redressais, une énième fois, me heurtant au poids du monde. C'est alors que je la vis. Ou plutôt, je la sentis d'abord. Une présence. Pas d'ailes, pas de lumière céleste, mais quelque chose d'indéfinissable qui flottait dans l'air. Elle était là, dans un espace suspendu, calme et implacable. Comme si elle attendait, sans hâte, que je la voie.

Je n'eus pas de réaction immédiate. Et pourtant, il ne pouvait s'agir d'une illusion. L'ombre de son être semblait se fondre dans la lumière elle-même, une lumière différente, douce, presque caressante, comme si l'univers tout entier faisait une pause juste pour nous. Elle ne me semblait pas étrangère, et pourtant, j'avais l'impression qu'elle ne faisait partie d'aucun de mes repères. Ses yeux, d'un éclat étrange, me fixaient avec une douceur infinie.

Je n'étais plus seul. L'errance avait pris un tour tout autre. Dans cette lueur crépusculaire, elle s'était approchée. L'ange. Sans un mot, sans un geste brusque, elle se tenait là, au seuil de ma réalité, un être d'un autre monde, une figure à la fois familière et lointaine. Comme un mirage de ce que j'aurais pu être, un reflet que j'étais peut-être prêt à découvrir dans ce vide, là où je me pensais perdu.

Dans ce silence lourd qui pesait entre nous, je sentis une question surgir, une question sans forme, flottant dans l'air entre elle et moi, dans ce monde suspendu entre deux dimensions : qui étais-je vraiment, et qui étais-je destiné à devenir ?

LA RENCONTRE DE L'ANGE

L'ANGE

Je t'avais vu venir, fragile silhouette se perdant dans la lumière crue du jour. Tu errais à la frontière du néant, cherchant sans fin une issue à ton propre désespoir. Je savais, dès le moment où tes pas avaient brisé le silence de ce monde, que tu portais en toi l'ombre d'un passé insaisissable, comme une marée engloutissant les rivages de ton être. Tu as bravé l'adieu du corbeau, mais au fond de toi, rien n'a été adouci, rien n'a été libéré.

Ce que tu portes, ce n'est pas simplement un ennui qui te ronge. C'est une douleur plus ancienne, une douleur qui a tissé des racines profondes dans la chair de ton âme. Il n'y a pas de monde extérieur qui puisse expliquer ton abattement, car la blessure que tu traînes est intérieure, un gouffre dans ton cœur que tu tentes vainement de combler avec l'indifférence du monde. Tu es comme un navire perdu en mer, luttant contre des vagues invisibles, et chaque vague qui se brise sur toi te ramène seulement à la douleur du silence.

Quand je t'observe, je vois un homme qui se nourrit de l'ombre, de ces ombres volées aux talus et aux ruelles abandonnées. Mais qu'est-ce que cette ombre si ce n'est un simulacre de ce que tu désires, une illusion de confort qui, à chaque pas, s'éloigne un peu plus de toi ? Elle n'est rien d'autre qu'un masque sous lequel tu espères dissimuler ta souffrance, comme si l'ombre pouvait offrir la guérison là où la lumière t'a trahi. Tu fuis la chaleur du soleil, abjurant cette lumière vive et crue qui pourrait pourtant dissiper les ténèbres que tu abrites en toi. Mais la lumière est cruelle, je le sais, et tu n'es pas prêt à l'accepter, car elle révèle tout ce que tu refuses à voir.

Sur ces chemins de pierre, tu as laissé tes traces, celles de tes pas brisés et de tes souliers usés. Mais plus que cela, ce sont les marques de ton âme, écorchée, que tu as laissées derrière toi. Chaque caillou, chaque fissure sur le sol est un symbole de cette quête sans fin dans laquelle tu t'es lancé, mais sans jamais savoir vraiment ce que tu cherches. Est-ce la rédemption, ou bien la punition ? Tes souliers ne te conduisent nulle part, car ils ne savent pas où aller. Et toi, errant sans but, tu marches dans un cercle, toujours le même, une danse sans musique, une errance sans fin.

Je sais, tu ne vois pas cela. Peut-être n'as-tu même jamais vu tes propres chaînes, ou la vérité qui se cache dans les ténèbres de ton regard. Mais tout cela, ces chemins arides et ces terres désolées, ne sont rien d'autre que la projection de ton propre cœur, figé dans la douleur et la colère. Tu cherches des réponses où il n'y en a pas. Tu attends des réponses là où tout est déjà écrit, là où le passé, lourd de ses propres souffrances, continue de peser sur toi. Il est inutile de chercher à échapper à ce que tu portes en toi. Car chaque instant que tu passes à fuir, chaque souffle que tu prends en rejetant le monde, n'est qu'une fuite sans issue, un piège que tu t'es tendu toi-même.

Et pourtant, je vois bien que tu refuses de regarder ce passé en face. Tu vois chaque souvenir comme une blessure, chaque pensée comme un poison. Mais n'est-ce pas là, dans cette douleur, qu'est cachée la vérité de ton être ? Ne vois-tu pas que c'est en toi que tout se joue, que c'est dans ce marécage de pensées et de souvenirs que tu t'es perdu, que tu te laisses engloutir ? Si tu n'es pas capable d'affronter l'ombre en toi, de regarder ce que tu as fui si longtemps, comment pourrais-tu un jour t'en libérer ?

Tu vois les loups, ces créatures qui t'ont dévoré, et tu penses qu'ils sont ton ennemi. Mais ces loups, ils sont à l'intérieur de toi. Ce sont tes peurs, tes regrets, ton passé qui te dévorent lentement. Ce n'est pas d'eux que tu dois te venger. Il n'y a rien à venger. Il n'y a que toi à guérir. Et tant que tu regarderas le monde comme ton ennemi, tant que tu t'en remettras à des chimères, tu resteras dans ce marais. Mais il n'est pas trop tard, tu sais. Il existe une clé pour sortir de cet enchevêtrement, un chemin caché sous la boue et les ronces. Peut-être ne le vois-tu pas encore, mais il est là, à portée de main, si tu veux seulement oser y tendre le bras.

Regarde en toi, regarde les blessures que tu portes, et peut-être, dans cette obscurité même, tu trouveras une lumière fragile, peut-être une lueur qui t'indiquera un chemin vers la paix. Mais pour cela, il te faudra d'abord accepter la nuit qui t'habite. Et c'est dans l'acceptation de cette nuit que tu pourras commencer à comprendre qui tu es vraiment. Seulement alors, tu pourras franchir la frontière du marécage et retrouver la lumière.

L'ERRANT

J'ai longuement médité sur tout ce qui m'échappe, sur tout ce qui m'enchaîne. Les pensées, lourdes de leurs échos, m'accompagnent comme des fantômes qui refusent de partir. Chaque

mot, chaque souvenir, semble tissé de cette même douleur, de ce même poids. Puis-je un jour me défaire de ce fardeau qui m'opprime ? Est-il seulement possible d'espérer, d'imaginer une issue, un chemin qui ne soit pas pavé d'amertume, un sentier secret où, enfin, mon pas pourrait retrouver une légèreté perdue ?

Je porte en moi le sang de mon âme, couleur rouge et brûlante, teintant chaque moment de mon existence. Mon destin, comme une trame déchirée, s'est façonné dans le creuset de la souffrance, me liant à un présent que je ne connais plus que par le prisme de mes échecs passés. Les larmes du temps ont lavé mon esprit jusqu'à ce qu'il n'en reste que les plis d'un dessein sinistre, implacable. Ainsi, me voilà, errant, écrasé sous la lourdeur de mes chaînes invisibles, comme un bovin qui marche, sans but, à contretemps de l'humanité, sans espoir de salut. Que puis-je attendre de ce monde qui ne m'a jamais rien offert que des désillusions ?

Les mots sont comme des pierres, pesants et amers, dans ma bouche. Ce que j'aurais pu être m'échappe encore, comme un rêve dévoré par l'aube. Mes pensées, désordonnées, s'enlacent à cette présence de néant, cette douleur qui m'a été infligée et que je traîne. Est-ce de la misère que je suis fait, ou de l'oubli ? Un homme à la dérive, qui erre sans but précis, sans autre horizon que celui de la fin inéluctable. Mon destin semble scellé, et je m'enivre de l'idée que cette dérive est peut-être la seule liberté qui me reste. Les chaînes invisibles sont tout ce que je connais, et je n'aspire qu'à m'en libérer. Mais peut-on encore rêver d'évasion quand on n'a jamais connu la liberté ?

Parfois, l'espoir se glisse furtivement dans les recoins de mes pensées, tel un mirage qui brille au loin. Un salut possible, une lueur d'oubli, un espace où mes tourments pourraient se dissoudre comme les ombres sous l'ardeur d'un soleil couchant. Et pourtant, même cet espoir semble se dérober dès que je tends la main pour le saisir. Un instant, je crois en la possibilité de tout effacer, de tout recommencer. Mais tout recommencer à quoi ? À la misère de ce monde ? À une dérive éternelle dans laquelle je m'épuise sans retour ? Il y a quelque chose de tragique dans cette quête incessante, un désir de renouveau qui ne trouve jamais son objet. L'oubli, peut-être, est-il mon seul salut. Peut-être est-ce là le seul refuge possible dans cette existence qui me semble avoir fait de moi un condamné.

J'observe les autres, ces hommes et ces femmes qui se nourrissent de croyances vaines, ces âmes perdues qui prient dans des lieux sacrés et répètent des mots qu'elles ne comprennent même pas. Qu'y a-t-il de divin dans cette quête ? De divin dans ces prières que l'on adresse à un Dieu qui semble avoir oublié son propre nom ? Loin des rituels et des symboles, loin de la fausse lumière qui s'éteint dès qu'on la touche, je me vois comme un être sans ancrage, sans foi, sans absolu. Je n'ai pas de contrition à offrir, car je ne me sens coupable de rien, à part d'avoir cru, peut-être, que tout ce que l'on m'avait promis était réel. Mais les promesses n'ont jamais été que des mirages dans le désert de ma vie. Le culte des idoles ? Rien de plus qu'un échappatoire pour ceux qui n'osent regarder en face l'injustifiable souffrance du monde.

Les Églises sont pleines, mais leurs murs ne portent aucune vérité. Les paroles des prêtres ne sont que des échos vides, des serments faits à un Dieu dérobé dans la brume des siècles. Rien n'est vrai dans ces énoncés, rien de ce qui est dit n'a la moindre consistance. Ces croyances ne sont que des spectres qui dansent dans la nuit, des ombres dont on se console pour ne pas affronter la réalité d'un monde qui ne pardonne pas. Mais moi, je ne suis plus homme de foi. Si je suis un croyant, c'est dans la misère, dans l'agonie, dans cette perte irréversible de tout ce qui fait le sens de l'existence. Je n'attends rien. Rien d'autre que la fin. Mais même dans la fin, j'espère une lueur, aussi fragile soit-elle, une lumière qu'un ange, peut-être, viendra poser dans mes ténèbres.

L'ANGE

Je ne fais pas un détour pour écouter tes paroles, mais je m'y imprègne pleinement. Tes lamentations sont le reflet de tant d'âmes perdues, celles qui cherchent refuge dans la foi, ou plutôt dans cette illusion de rédemption qu'on leur a vendue comme un remède. Mais dis-moi, à quoi bon ces prières murmurées dans l'ombre, ces oraisons funestes qui n'ont pour but que de détourner les regards du présent ? Ces paroles ne sauront alléger le poids de ta souffrance, ni te délivrer du fardeau de ton malheur. Ceux qui t'ont blessé, ceux qui ont terni ton nom, ont-ils la moindre autorité sur toi, à part celle que tu leur as consentie ? Ne vois-tu pas que c'est leur malheur qui te parvient sous forme de malédiction ? Qu'ils aient jugé ta vie, qu'ils aient défiguré ton image, cela ne te définit pas. Leur mal n'est qu'un écho, sans substance réelle. L'infortune que tu portes n'est pas un fardeau que tu as à leur rendre. Ce poison que tu as

ingéré ne t'appartient pas, mais tu as décidé d'en faire une part de toi. Et voilà que, dans ce poison, tu te perds.

Tu parles de blessures, d'un destin qui t'a volé tes rêves, mais je t'en prie, ne te laisse pas happer par cette noirceur. Tu vois les flammes, tu en as peur, et pourtant, c'est dans le feu que réside ta véritable force. La brûlure de tes expériences n'est pas une fatalité, c'est le chemin qui te conduit à une vérité plus profonde. Tu parles de crépuscule, comme si la fin était le seul horizon. Mais, mon ami, la paix que tu cherches ne se trouve pas dans l'effacement de tes tourments, ni dans la résignation à un sort cruel. La paix naît dans l'acceptation de la douleur, dans sa transformation. De toutes tes épreuves, de toutes ces cendres, il y a une possibilité de renaissance.

Il est facile de se tourner vers ceux qui t'ont fait du mal, d'accuser ceux qui t'ont maudit. Mais crois-tu vraiment qu'ils détiennent le pouvoir de t'enchaîner à jamais ? Leurs paroles sont devenues des fantômes, et les laisser hanter ton esprit, c'est leur accorder plus d'importance qu'ils n'en méritent. Que sais-tu d'eux, après tout ? Peut-être ne sont-ils que des âmes perdantes, aussi errantes que toi. Pourquoi leur donner tant de pouvoir sur ton existence ? L'histoire qu'ils t'ont écrite n'est pas la tienne. Si tu veux effacer la douleur, il te faut d'abord comprendre que ce n'est pas à eux de dicter ton récit. C'est toi seul qui tiens la plume de ta vie, même si parfois, le stylo semble se dérober entre tes doigts.

Les blessures que tu portes sont réelles, elles t'ont marqué, elles te rongent de l'intérieur. Mais il n'est pas nécessaire de s'arrêter à la surface de la douleur. Le sang, la chair, l'âme : tout cela a une autre dimension. Regarde au-delà des cicatrices, et vois ce que tu es devenu. Ne te laisse pas engloutir par ce passé qui, certes, t'a blessé, mais ne définit pas ce que tu peux devenir. Tu parles de paix, mais elle ne viendra pas à toi comme une récompense pour avoir souffert. Elle viendra à toi lorsque tu commenceras à accepter la douleur non comme un fardeau, mais comme une étape sur le chemin qui t'attend.

Tu me parles de l'oubli, de l'envie de t'échapper dans un espace où tu ne serais plus hanté par ton histoire. Et pourtant, l'oubli n'est pas la réponse. Ce n'est qu'une fuite. Ce que tu cherches, ce n'est pas de t'échapper, mais d'embrasser ce qui te fait souffrir pour en faire un levier. Il n'est pas d'âme qui se guérisse par le simple oubli. L'oubli est une ombre, une illusion qui se

dissipe dès que l'on se tourne vers elle. Ce que tu as perdu, ce que tu crois avoir perdu, est en réalité toujours là, dans une forme que tu n'as pas encore comprise. Le feu que tu vois brûler en toi, c'est celui qui peut t'éclairer si tu acceptes de le nourrir, si tu le laisses se propager pour guider ton chemin. Ce n'est pas dans la cendre que tu trouveras la vérité, mais dans la lumière qui jaillit des braises.

Souviens-toi de ceci : les pyromanes de l'âme, ces êtres qui cherchent à détruire, à consumer, sont souvent ceux qui n'ont jamais appris à maîtriser leur propre feu. Ils te condamnent à leur image, ils te voient comme une proie, comme un combustible. Mais il n'y a aucun remords dans leur regard. La véritable violence est celle qui consiste à te faire croire que tu es leur victime, que tu n'as pas la force de te relever. Mais c'est dans la cendre qu'émerge la nouvelle vie. La souffrance ne te définit pas, elle t'élargit. C'est par la souffrance que tu vas découvrir ta véritable force, celle qui ne se mesure pas dans la douleur, mais dans ce qu'elle t'enseigne. Ce que tu as perdu, mon ami, a une valeur infinie. C'est dans cette perte que tu trouveras ce que tu cherches. Tu dois savoir que dans chaque brisure, il y a une possibilité de renaissance. C'est là que ta véritable force réside. Ne la laisse pas te fuir.

L'ERRANT

Je vois bien que mon esprit s'enflamme parfois de mille feux, mais je te l'avoue, ce qui me ronge n'est pas ce qui me blesse dans l'immédiat. La plaie, ce n'est pas la souffrance visible, ce n'est pas la blessure que l'on touche et que l'on sent couler dans les veines. Elle est ailleurs, cette plaie, dans le cœur de l'homme que je suis devenu, dans la violence de ce monde qui ne fait que promettre sans jamais tenir sa parole. Que valent les promesses ? Elles n'ont jamais nourri personne, et l'on finit par se dire que l'espoir n'est qu'un mensonge avec des habits d'apparence. Le vrai mal, il est dans la réalité. Dans ce vide, dans ce creux qui me ronge et dans lequel je m'enferme, m'effondre, me perds.

Quel chemin étrange que celui qui nous conduit à nous-mêmes ! Une ironie du sort qui nous donne à voir des horizons infinis et pourtant ne fait qu'enfoncer des échardes invisibles dans nos talons, des douleurs subtiles, mais présentes. Cette douleur me préserve, tu le dis, et je te réponds : elle m'apprend à me tenir éloigné des furies des autres. La souffrance que je porte me garde du monde. Ce n'est pas un bouclier que je porte, non, c'est une croix. Mais elle me

garde de tout ce qui pourrait me dévorer. Elle me fait comprendre qu'il est des fureurs plus grandes encore, plus destructrices que celles qui coulent dans mes veines. J'ai appris la leçon de ce poison. Et je le connais, ce monde-là, aussi bien que je connais mon nom.

Prends garde à toi, visiteur. Car ma colère, elle a un chemin tout tracé, une route toute tracée vers l'injustice. Je pourrais bien en faire un venin, un poison subtil, qu'il serait bien difficile de déceler avant qu'il ne fasse son œuvre. Elle s'infiltrerait dans la moindre parole, la moindre certitude que tu pourrais croire acquise. Et c'est dans cette arrogance que tu perdrais ta place, dans ce souffle d'orgueil qui n'est que la confusion des faibles, ceux qui se croient des maîtres sans savoir qu'ils sont les esclaves des illusions qu'ils véhiculent. On ne sert pas à l'égard de l'orgueil, mais de la vérité. Et encore faut-il savoir ce qu'est la vérité. Elle n'est pas dans les mots vides, dans les promesses d'un pouvoir qui ne fait que tourner en rond.

S'il existe des maîtres, c'est qu'ils doivent savoir se mettre au service de ce qui est juste. Ils doivent savoir comprendre la cause de celui qui souffre et se faire humble devant ce qu'ils ne connaissent pas. Mais tout ceci, les rhapsodes et les rhéteurs l'ignorent. Ils se croient porteurs de vérités, mais leurs vérités ne sont que des mensonges déguisés. Maudits soient ceux qui se prennent pour des martyrs de causes qu'ils n'ont même pas comprises ! Ils parlent sans savoir, et leurs discours sont aussi vides que leurs cœurs.

Les gens se voient grands simplement parce qu'ils ont appris à parler, mais l'art de la parole ne fait pas un génie. Les ignorants s'habillent des plumes de la sagesse, se prétendent philosophes, et pourtant, ce qu'ils disent n'est que l'écho des pensées des autres, des bribes d'idées volées, déformées et recrachées sans aucune compréhension profonde. Ce n'est pas une opinion qui fait la vérité, mais la quête patiente, humble, parfois douloureuse, qui conduit à la révélation du sens. Et cette quête, rares sont ceux qui y consentent. Le monde est plein de voix qui clament sans savoir. C'est cela, l'illusion de la raison : elle se nourrit de ses propres échos.

Tu vois, il me semble que ce que l'on appelle "raison" aujourd'hui n'est plus qu'un verbe creux, une image déformée des idéaux passés. Ce sont les vestiges d'un savoir qui a été mal interprété et mal appliqué. Cette raison, cet esprit qui prétend tout expliquer, n'est qu'une chimère. Et la vérité se perd dans cette lumière aveuglante des idées reçues, des dogmes ignorants. Les peuples s'en nourrissent et se contentent de répéter ce qui leur a été dit, comme des

perroquets. Mais cela ne les libère pas. Non, cela les enchaîne à des concepts périmés, à des jugements faussés. C'est là la folie de notre époque : croire que l'on a la réponse à tout, alors que l'on s'est perdu dans un labyrinthe de pensées incertaines.

La solution, je crois, n'est pas de chercher à sauver ces vieux concepts. Il n'est pas de salut dans ces idoles déchues, dans ces principes vidés de leur sens originel. Il est des idées qui, quand elles ne servent plus, doivent être brûlées pour ne pas devenir des entraves. Et c'est là qu'intervient le véritable iconoclasme, celui qui nous permet de détruire les illusions, de libérer l'esprit de ses chaînes. De renverser les idoles du passé et d'éclairer d'une nouvelle lumière les ténèbres qui les entourent. Ce que nous croyions être la vérité n'est qu'un masque usé, une ombre sur un mur. C'est dans le feu de la révolte contre ces certitudes que l'on peut espérer retrouver ce qui est vrai. Il est des idoles à abattre, des faux savoirs à faire voler en éclats. Mais seule une vérité vivante, une vérité qui se forge dans l'expérience, peut remplacer ces anciennes reliques. Voilà le chemin que nous devons suivre.

L'ANGE

Que fais-tu donc, errant, si ce n'est incendier des pensées stériles, des espoirs qui n'ont jamais pris racine et qui se sont éteints dans les cendres de promesses non tenues ? Tu veux brûler ce qui, à tes yeux, n'est que poussière et ruine, mais sais-tu vraiment ce que tu détruis ? Ce sont des illusions, des rêves avortés, des pensées obsolètes qui, dans ton esprit, ne méritent que la condamnation. Pourtant, tu te fais pyromane des espoirs que tu ne veux plus croire, des utopies que tu as toi-même laissées s'éteindre.

Homo philosophus ! Es-tu donc ce dédain incarné, ce regard acéré qui voit dans chaque pensée un mensonge, dans chaque parole un piège ? La philosophie, cette quête des âmes perdues, cette recherche du sens, est-elle devenue pour toi un simple prétexte pour condamner ce qui échappe à ta compréhension ? De ton cynisme, tu vois tout comme l'envers du décor, cette vieille scène où les hommes se débattent dans leurs désirs, et, toi, tu crois en avoir percé le secret. Mais ce secret n'est qu'un mirage, une illusion qui semble t'enflammer sans te donner de véritable direction.

La pensée se transforme en un rhizome sans fin, des mots qui se multiplient, se divisent, s'entrelacent, mais sans jamais atteindre l'essence de ce qu'ils devraient signifier. Les idées se

gènèrent et se consomment dans un cycle infini, et pourtant, tu cherches à en faire quelque chose de plus. Tu désires que la pensée devienne immanente, qu'elle ne dépende que d'elle-même, qu'elle se suffise à elle-même. Mais la vérité, l'être, n'émergent pas de cette autarcie des mots. Elle ne naît pas de cette volonté de se nourrir uniquement de soi. Au contraire, l'être se trouve dans sa rencontre avec l'autre, dans l'extériorité qui fait écho à sa propre quête.

Et cependant, le monde dans lequel tu te débatts, dans cette quête d'un sens pur, est une prison pour l'esprit. Le plein de consciences bourrées de certitudes fait ruiner l'esprit, les pensées se noient dans une sorte de vanité stérile. L'esprit s'emprisonne, s'égare dans une quête absurde de certitudes inaccessibles, se nourrissant de lui-même, jusqu'à en devenir une pourriture cérébrale. La pensée, cette étincelle, se consume dans son propre désir, ne laissant derrière elle qu'une fumée de vide.

Le Soi, qui te semble être un autre, un ailleurs hors du temps, se dérobe dans l'éternité du présent. Il fuit dans cette durée inextricable où, pourtant, il ne se révèle pas. Il n'est pas une image qu'on puisse saisir, mais un mouvement. Il est tout ce que tu cherches à comprendre, et pourtant, tu n'atteins jamais son essence. L'être ne se reflète pas dans le miroir du désir, il se façonne dans le creuset du temps, dans cette lente maturation où il devient à la fois ce qu'il a été et ce qu'il aspire à être.

Tes propos, errant, sont des délires pour ceux qui n'ont pas d'esprit. Ils n'y voient que folie, la tentation d'un désir que la raison juge insensé. Mais toi, tu ne vois pas le monde à travers le prisme de la logique conventionnelle. Tu vois au-delà, dans les fissures des certitudes. Les autres te jugent, te condamnent, te réduisent à une opinion parmi tant d'autres. Mais ne t'en fais pas. La médisance des autres ne t'atteint pas. Tu sais qu'ils sont pris dans leur propre piège, qu'ils ne comprennent pas ce qu'ils disent, car leurs mots ne sont que des reflets déformés d'une vérité qu'ils ne peuvent toucher.

Il existe des esprits qui ne peuvent être contredits, non pas parce qu'ils détiennent la vérité, mais parce qu'ils sont incapables d'admettre qu'ils ont tort. Ils se sont construits une réalité et, comme des géants de sable, ils s'effondrent sous le poids de leur propre rigidité. Ils ne se verront jamais démentis, car leur orgueil leur interdit de reconnaître leurs erreurs. Leur savoir est un château de cartes, fragile et illusoire. Et toi, errant, tu es celui qui voit ce château

s'effondrer, mais tu n'as pas la clé pour le reconstruire. Ils ont érigé des monuments à leur propre vanité, et leurs discours sont les échos d'une pensée dévoyée. Pourtant, tu restes là, en silence, observant ce déclin qui ne fait que révéler les faiblesses de ceux qui se croient maîtres de l'univers.

L'errance

Je crois que tout, en ce monde, est finalement une affaire de regard. On pense pour soi, dans le refuge intérieur que l'on se construit. Mais dès qu'il s'agit de le partager, ce regard se dissout dans les certitudes des autres, dans des paroles qui salissent tout ce qu'on tente de dire. Combien de fois ai-je fait l'expérience de ce poids qui écrase le mot, de cette futilité dans l'expression qui dénature ce qui semblait si clair, si pur, à l'origine ? Mes pensées, mes réflexions, ne sont que des feux fragiles et instables, à peine allumés, qu'un souffle extérieur peut éteindre d'un seul geste. Je n'ai pas de certitudes à offrir. Je n'ai que des interrogations qui se fanent dans l'air.

Je ne suis pas de ceux qui veulent s'envoler vers les hauteurs d'un idéal abstrait. Pourquoi chercher à saisir le feu des Idées quand la terre sous mes pieds est déjà une étrangeté ? Je laisse à Platon, à tous ces penseurs qui savent prétendre à l'absolu, l'illusion de la quête de vérité. Je préfère ma caverne, mon espace clos, ma lumière tamisée, où l'on peut tout à la fois se perdre et se retrouver dans la lenteur d'une clarté insuffisante mais juste. C'est là, dans cette obscurité de ma propre pensée, que je m'enracine. Je ne cherche pas la clarté aveuglante qui crève les yeux. Je cherche celle qui, doucement, permet de voir ce qu'on ne veut pas voir, et d'accepter ce qui se cache dans l'ombre.

La lumière... Elle est une promesse qui souvent ne se réalise pas. Elle projette ce qu'on espère y trouver, mais c'est un leurre. Les apparences, ces ombres portées par les objets et les idées, semblent tout expliquer, tout simplifier. Mais dans cette clarté éclatante, on ne perçoit que ce que l'on a déjà cherché, ce que l'on a déjà décidé de trouver. C'est une recherche active du sens, une quête qui déforme la réalité pour mieux s'y ajuster. Si on ne voit rien de ce qui échappe à l'apparence, c'est que l'on n'a pas appris à regarder autrement. C'est un discernement autre, celui qui permet de lire entre les lignes, celui qui révèle ce qui reste caché,

parfois même à soi-même. Ce discernement, je n'ai pas l'impression de le maîtriser. Je n'ai pas l'impression qu'il soit en moi. Et peut-être, justement, que c'est là l'essence de mon errance.

On m'a dit un jour que les noumènes, les choses en soi, les vérités cachées, sont un don divin. Mais que vaut un don qui ne peut être ouvert ? Qu'est-ce que l'offrande de la vérité si elle est interdite, si elle se dérobe sans cesse à notre regard ? Il y a en ce monde des mystères que la simple existence des mots ne peut percer. Ce que l'on cache, on ne peut pas le dire. Et pourtant, il existe des lieux de notre esprit où les mots, toujours manquants, se dérobent à nous. Pourquoi ces lieux ? Pourquoi cette absence, cette séparation entre le dit et le non-dit ? Est-ce la langue qui trahit notre pensée, ou bien ces lieux eux-mêmes sont-ils frappés d'un interdit qu'on ne saurait enfreindre ?

Il y a en moi une pensée qui s'embrase à l'idée de cette impossibilité. Un avis qui, loin de chercher des réponses définitives, ne veut que dénoncer l'absence même des mots. Il est des lieux, des pensées, des vérités qui ne se trouvent pas dans le simple jeu du langage. Et pourtant, on en parle, on essaie de les tordre, de les figer, de les rendre accessibles. Mais tout ce que l'on crée ainsi ne fait que masquer davantage ce que l'on cherche à dissimuler. Peut-être faut-il accepter que certains mots sont manquants et que, dans leur manque, ils révèlent autre chose, un espace de silence, une zone interdite où la vérité, en effet, se cache – ou bien est-ce que c'est nous, dans notre désir de la cerner, qui la repoussons sans fin ?

Et c'est là, peut-être, la grande illusion : chercher ce qui n'est pas à chercher. Créer des mystères là où il n'y en a pas, tordre le réel pour le rendre plus commode, plus saisissable, mais, au fond, plus insensé encore.

L'ANGE

Dragon ! Cracheur de feu qui imprimes tes brûlures sur les restes de ces valeurs mortes, des cendres desquelles tu sembles trouver une forme de régénération. Tu souffles sur la braise, et, dans un éclat subversif, tu vois l'esprit se consumer. Un incendie insolent, une combustion de souvenirs trop lourds, trop amers. Ces traces du passé qui, de tant de maux, ne peuvent s'effacer. Les valeurs que tu dénigres, ces vestiges d'anciennes certitudes, ne tiennent plus que par les fils de l'oubli. Pourtant, tu les alimentes de ta flamme, et, dans ton souffle, tu les détruis avec une rage qui ne laisse aucune place à la rédemption.

Ta raison elle-même devient une flamme dévorante, une subversion dont le seul but est de briser. Briser ce qui fût sacré, ce qui se croyait immuable. Telle est ta nature. Tu consumes les Idées comme on consume des éphémères flammes d'un feu de l'esprit, celles qui un jour ont illuminé l'horizon des pensées humaines, mais qui, aujourd'hui, ne laissent derrière elles que de la poussière. L'étoffe des pensées, du ciel de Platon, se dissipe sous l'incendie de ta critique, et tout ce qui paraissait sacré, tout ce qui semblait digne de nos vies, se réduit à futilles apparences. Tu balayes tout, sans remords, comme un vent qui emporte tout sur son passage.

Les tables, ces fondements de nos certitudes, sont brisées. Elles étaient la prison des âmes, enfermant la pensée dans un carcan de règles inflexibles, de dogmes impitoyables. Mais aujourd'hui, tu les détruis. Tu bouscules l'ordre du monde, le poids lourd de ce mépris qui nous privait de nos passions humaines, de nos errances, de nos doutes. Ce poison a été distillé par ceux qui prétendaient détenir la vérité absolue, les serviteurs de Dieu qui, dans leur quête de pureté, récoltaient la moisson de nos souffrances. Ils avaient oublié, dans leur grandeur imposée, que l'homme, dans sa vérité crue et nue, n'est que doute, qu'erreur, et pourtant, encore capable d'aimer, de ressentir, de vivre.

Tu parles, errant dans un propos nocturne, des journées trop pleines, des vies étouffées sous la tyrannie du néant. Et tu sais, tu vois, que ce temps, ce temps qu'on maudit sans cesse, est un vagabond. Il suit des chemins qu'il a tracés sans jamais s'arrêter, toujours dans l'ornière. Il marque son pas avec une obstination aveugle. Mais n'est-ce pas cela, le sort de l'homme ? Errer dans un temps qui ne s'épuise jamais, une fuite sans fin, une poursuite sans fin ? Et toi, tu proposes une sagesse à ce temps. Une sagesse étrange, mais nécessaire, pour reconnaître les errances du moment et les accepter, car c'est tout ce que nous pouvons vraiment faire face à cet inexorable défilement du temps.

Le temps... Il est, pour nous, une obsession. Un rythme que nous répétons sans comprendre qu'il nous porte dans une direction sans retour. Peut-être, dans cette infinité, est-ce là que se cache la grande ironie : croire que nous maîtrisons ce qui nous échappe. Croire que nous pouvons, par une promesse abstraite, vaincre le temps. Mais à quel prix ? Quel prix de croire que, dans une fin divine, tout trouvera sa place et sa paix ? Et pourtant, tout s'éteint dans cet « idem absolu », dans ce présent éternel où l'Autre, l'autre que nous espérons voir, disparaît

dans la lumière de l'impossible. L'ironie de cet espoir est dans le fait que nous projetons notre désir de vérité sur ce qui est essentiellement inatteignable.

Mais alors, dis-moi, que reste-t-il, si tout est condamné à disparaître dans cette éclipse du temps ? Il n'est point de morale dans ces croyances, ces dogmes qui nous enferment. Si ce n'est une mystification, une manière de rendre la laideur acceptable, de faire du présent une illusion qui nous trompe. Et les chrétiens, dans leurs églises, ont-ils vraiment conscience de ce qu'ils nous imposent ? Ont-ils conscience du poison qu'ils distillent à chaque parole, à chaque promesse, à chaque acte censé nous sauver, mais qui, en réalité, ne fait que nourrir nos chaînes ?

L'ERRANT

J'entends ce que tu dis, et je m'y abandonne, je l'accepte comme ma vérité. Les mots que tu lâches résonnent en moi, clairs, tranchants, mais je les prends comme une part de mon raisonnement. Nous avons joué avec le temps, oui, trahi nos espoirs en l'oubliant, en le laissant filer entre nos doigts comme du sable. Le temps, ce vieux compagnon indifférent, nous a toujours fait danser au rythme de ses heures, pour finalement nous trahir. Ce que nous avons cru éternel, nous l'avons vu se faner sous nos regards absents, pendant que les promesses se dissolvaient dans l'oubli. Nous avons été pris dans ce tourbillon de fielleuses oraisons, comme des enfants égarés qui croient que la prière les sauvera. Mais non, ces croix, ces symboles de rédemption, ne sont que des miroirs brisés qui nous renvoient l'image de nos déviations et de nos faiblesses. Elles ne sont pas des chemins de lumière, mais des reflets tordus de ce que nous avons fait de nous-mêmes.

Les croix, elles, sont devenues des reflets. Nous avons appris à y voir des images de purification, mais ce sont des apparences, des illusions que notre esprit a tissées dans les brumes d'un passé dont nous n'avons jamais pu nous défaire. Elles sont des vestiges de ce que nous appelons la piété, mais qui n'est en réalité que le voile d'une humanité cachant ses errances sous des mots de réconfort. Peut-être est-ce là notre plus grande faute : chercher à nous purifier de nos fautes tout en continuant à les porter en nous, à les masquer sous des rituels que nous croyons réconfortants.

Et toi, l'Ange, tu parles du temps comme d'un mystère. Mais je vois en lui un bourreau, un assassin. Il tue nos rêves d'insouciance, il efface la lumière douce des instants que nous n'avons su saisir. On le dit trompeur, insaisissable, et je l'ai bien vu, lui qui fuit sans cesse, comme une ombre glissant sur un sol mouvant. Il n'a ni forme ni visage, il est la fuite continue de ce qui était et ne sera plus. Il n'est qu'une succession infinie de secondes qui nous échappent, et ce balancier qui rythme le cours de notre existence. On a beau courir après lui, il nous laisse derrière, dans son sillage. Chaque heure qui s'efface nous entraîne un peu plus loin dans l'abîme, vers la fin que nous fuyons sans fin.

Le temps, oui, ce monstre à deux faces : il nous vole l'insouciance, puis il se rit de nous en nous fermant les yeux sur ce qui fut, ce qui ne sera plus. Il nous prive de la lumière, nous plonge dans un présent figé, froid, sans possibilité de fuite. Et pourtant, certains prétendent qu'il est linéaire, qu'il suit une course inéluctable. Mais non, il est bien plus insidieux que cela. Il est comme un rhizome, déployant ses racines invisibles à travers le passé et le futur. Ce n'est pas une ligne droite qu'il trace, mais un labyrinthe sans issue, un chemin qui se tord et se replie sur lui-même.

Le temps nous vole ce que nous croyons posséder. Il brûle nos possibles, nous laisse avec des cendres froides de ce que nous aurions pu être, mais ne serons jamais. Il est pyromane, il détruit tout sur son passage, il nous laisse avec cette pensée lancinante qu'il n'est pas qu'un simple messenger, mais un juge impitoyable qui pèse sur nos vies. Chaque instant est une morsure, chaque seconde une aiguille plantée dans la chair de nos souvenirs. Il n'est plus qu'un spectre qui plane sur nous, une menace invisible mais constante. Il n'est plus la douce brise d'un moment volé, mais l'étau qui serre, qui écrase, qui force.

Et pourtant, je vois encore des rêves d'enfance en lui. Je vois un oiseau de chimère, un essai de libération, mais un envol corrompu, une promesse non tenue. Le temps, ce vol libre et fugace, n'est plus qu'un rêve brisé. La prière qu'on lui adresse, à quoi sert-elle ? Nous avons beau supplier, espérer qu'il reviendra pour effacer nos regrets, pour redonner vie à ce qui a disparu, il n'entend pas. Il se moque de nos suppliques, et son vol ne s'arrête jamais. Il n'y a plus de secours, car ce que nous avons perdu, nous ne le retrouverons jamais. Le regret d'un avant, ce temps que nous avons laissé filer, n'est plus qu'une ombre. Il est déjà passé, et nous ne pouvons qu'observer les ruines.

L'ANGE

Je n'ai de ce temps qu'une connaissance inversée, un savoir de ce qu'il n'est pas. Ce qu'il est censé être, il ne le sera jamais, et je m'étonne que tu te sois tant complu dans la fausse sécurité de sa durée. On nous parle du temps comme d'un ordre universel, d'une ligne droite qui trace l'histoire, mais c'est là une illusion. Ce n'est qu'une succession d'imprévus, une chaîne brisée qui n'a ni sens ni fin. Le temps est ce précieux débarras, cet agencement éphémère de nos vies, où s'accumulent les débris des passions futiles et des faux désespoirs. Et pourtant, tu l'embrasses comme un chemin.

Je suis dans l'ignorance de ce que tu appelles le temps, mais cette ignorance est aussi celle de ma raison, car il est un mystère qui me blesse, me fait vaciller. Ce temps, je le hais, il ne fait qu'afficher sa candeur et sa froideur. Il s'impose comme un horloger sans cœur, insolent dans son intransigeance, dénué d'horizon. Il n'a d'autre ambition que de maintenir sa cadence, sans la moindre clémence. Rien ne semble pouvoir briser la rigueur de son pas, et cela me révolte. La vérité qu'il nous impose est une vérité sans âme, une répétition monotone et sans fin.

Le temps est diabolique dans son dédain du répit, cette ronde infernale qu'il orchestre sans relâche, sans pitié pour ceux qui en sont prisonniers. Il est cette réclusion impassible qui nous enserre dans son étreinte. C'est un ennui abyssal, une tragédie qui se rejoue sans fin, une circonférence sans échappatoire, où se perdent nos désillusions. Chaque instant passé, chaque seconde écoulée n'est qu'un retour sur soi-même, un retour dans l'impasse.

Je t'en prie, où est le dieu des plaisirs, le visage joyeux de Dionysos qui jadis savait briser l'ordre, ébranler la cadence du temps avec un rire ? Où est son thyrses moqueur, son souffle de liberté ? Ont-ils été chassés par la lourdeur d'Apollon, avec sa lumière glacée et son regard sévère ? Aujourd'hui, le temps n'est plus que la prison de nos maigres saveurs, un bûcher qui consume toutes nos passions vaines et illusoires. Il n'y a plus d'extase dans ce monde, plus de liberté dans cette succession mécanique d'heures.

Je m'interroge : qui donc peut sonner le glas d'une telle imposture ? Peut-être suis-je moi-même prisonnier de cette illusion, mais je t'en supplie, qui peut creuser la sépulture de ce temps maudit, briser ses chaînes, nous délivrer de cette fatalité ? Vient-il un surhumain, un être

libre des contraintes du temps, capable de faire éclater cette ronde absurde ? Ou bien sommes-nous condamnés à cette danse sans fin, à cet éternel retour de la même souffrance ?

Il est vrai que ta peau fut brûlée sous le soleil impitoyable, mais le temps n'est pas responsable de cette souffrance. Ce n'est pas le soleil qui a brisé ton pas, mais la manière dont tu as laissé ce temps t'enchaîner. L'horloge, elle, est comme l'âne dans un pré : elle poursuit sa course sans se soucier des autres, sans égard pour ceux qui souffrent sous son joug. Le temps n'est pas ce bourreau, il est un simple principe abstrait. Mais si tu choisis de le détester, si tu choisis de lui attribuer un sens autre que celui qu'il a, c'est ta propre perception qui te trahit.

Le temps n'est qu'une mesure, un principe de la raison humaine, et s'il te trouble, c'est toi qui le fais être plus que ce qu'il est. Pourquoi t'en soucier si ce n'est pour t'user toi-même dans son dédain ? C'est tout ce que l'on dit du temps qui finit par nous consumer, et ce n'est pas lui qui nous dévore, mais bien notre incapacité à le voir pour ce qu'il est : un simple mouvement, une succession d'instantanés, ni bon ni mauvais, mais le théâtre de nos illusions. Ce sont nos attentes, nos projections sur lui qui le transforment en fardeau.

L'ERRANT

J'entends ta parole, qui résonne comme un glas lointain, mais elle me trouve dans un autre état, celui d'un corps accablé et d'un esprit qui a perdu le fil du temps. C'est vrai, il m'a fallu tant de saisons pour me rendre à l'évidence que ce que j'appelais « temps » n'était qu'une succession de moments inlassables, sans direction ni promesse. Il y a un poids en moi, un poids qui s'accumule au fil de ces interminables étapes, des jours qui se ressemblent tous, des heures qui se diluent dans une lumière aveuglante, où l'ombre semble s'éloigner à chaque pas, me laissant me consumer sous ce soleil impitoyable.

Tu me parles de ce temps qui ne serait qu'une mesure, un principe de raison, et je voudrais te dire que je l'entends, mais je me sens comme cet animal traqué, le souffle court et la peau brûlante, écorché par la lumière. Comment pourrais-je prétendre comprendre une telle abstraction alors que je suis esclave de ce que mes yeux perçoivent ? Le temps, je l'ai vécu comme une répétition sans fin, une spirale qui m'entraîne, qui me broie dans sa danse. Les saisons sont passées sans que je ne les vois, seulement des ombres effacées dans la clarté du jour. Et cet été ! Cet été est venu comme une malédiction, un feu brûlant qui ne m'a jamais

quitté. J'ai marché sous ce soleil ardent jusqu'à me perdre, jusqu'à m'oublier. Et maintenant, tout ce que je vois, c'est cette route qui se déroule à l'infini sous mes pieds, une route de pierres brûlantes, une route sans fin, sans horizon, sans espoir.

Est-ce cela, le temps dont tu parles ? Il n'est plus une suite de moments, mais une longueur d'agonie, une torpeur accablante. Mon pas se fait lent, trop lent, comme si chaque mouvement me coûtait l'âme. Et chaque pierre sous mes pieds semble une promesse de souffrance, chaque repli du sol une confirmation de ma perte. Comment pourrais-je espérer de ce temps, de cette route ? Si la lumière que tu me décris est celle que je vois, alors je ne veux plus rien savoir d'elle. Elle me brûle les yeux, m'aveugle à tout ce qui pourrait encore resplendir. Je n'ai plus le goût de la lumière. Je voudrais fuir cette brûlure, me perdre dans l'ombre d'une forêt, m'abandonner à l'obscurité qui m'appelle, me dissimuler dans l'ombre des arbres, loin de ce soleil qui me crève le cœur. Il m'écrase, et chaque pas sur cette route semble être un pas de plus vers l'oubli.

Il y a des moments où l'âme se confond avec le corps, où les souffrances du corps deviennent les souffrances de l'esprit. Et moi, je suis là, dans cette lumière qui me consume, perdu dans ce chemin sans fin, sans savoir si la route m'emmène quelque part, ou si elle m'éloigne toujours plus loin de ce que j'étais. Peut-être n'ai-je plus de but, que le corps se meurt dans la chaleur, que l'esprit se dissipe dans la brume de la chaleur. Et le temps devient ce flou interminable, une mer de lumière sous laquelle je coule sans fin. J'ai perdu le sens de ce que je cherche, et la lumière ne me révèle plus rien, sinon l'intensité de ma propre fatigue.

Alors, peut-être, comme tu dis, suis-je le prisonnier de ce temps, de cette lumière. Peut-être que je me suis laissé emporter par cette illusion, et que, pourtant, il y a quelque part, dans l'ombre, un lieu où je pourrais respirer. Mais je ne le vois pas. Je ne vois plus rien, si ce n'est cette route. Et je me demande, alors, si tu as raison, si ce que je vis n'est qu'une fausse perception, une image que je me fais du monde. Mais comment pourrait-il en être autrement, quand mes yeux se ferment sous cette lumière, et que mon corps se fait prisonnier de la route, incapable de percevoir l'ombre qui m'échapperait, là, juste à côté ?

L'ANGE

Tu te perds dans la lumière, errant dans son éclat écrasant, croyant qu'elle est tout ce qui existe, que tout ce qui peut t'offrir ce monde te brûle et te consume. Mais laisse-moi te dire ceci : la lumière de ce soleil d'été, aussi impitoyable qu'elle soit, n'a pas dérobé l'obscurité du monde. Elle n'est pas plus réelle que l'ombre qui te hante, car même dans cette clarté aveuglante, l'obscurité demeure, cachée derrière le voile de ta perception. Peut-être même, es-tu déjà dans cette forêt que tu cherches tant, sous l'ombre des arbres que ton esprit refuse de voir, trop aveuglé par cette lumière qui déforme ta réalité.

Tu dis que cette route est accablante, qu'elle te mène nulle part, qu'elle ne fait que t'éloigner toujours plus. Mais si tu te tournes, si tu perçois autrement, tu réaliseras que ce qui te semble être la route sans fin, cet interminable chemin de pierres et de souffrances, est en réalité la forêt elle-même. La forêt n'est pas un endroit distant ; elle est déjà là, autour de toi, à chaque pas que tu fais. L'obscurité que tu cherches n'est pas dans un lieu lointain, elle est dans ce que tu ignores, dans ce que tu refuses de voir à cause de ta lutte contre la lumière qui te brûle. Tu es déjà là, dans cette ombre, dans cet abri, mais tu ne le sais pas encore. La lumière n'est que le voile qui t'empêche de percevoir ce qui est tout autour de toi, ce qui est déjà là, dans la profondeur de l'instant, dans le silence de ton cœur.

Ce que tu vois comme accablant, ce que tu perçois comme la torture de ce chemin, c'est cette obscurité même, cette ombre qui t'attire sans que tu n'en aies conscience. La lumière n'est qu'une illusion, une tromperie de tes sens, une manière de rendre cette obscurité plus distante, plus irréelle. Mais elle est là. Elle te touche. Elle te guide, même dans ton aveuglement. Ta quête de l'ombre n'est pas une fuite, elle est une nécessité, une exigence pour comprendre la vérité cachée derrière cette lumière. L'ombre est ton guide, même si tu ne sais pas encore comment la reconnaître.

Le chemin que tu parcoures n'est pas une route sans issue, il est la voie qui te mène à cette vérité silencieuse et fragile. La lumière que tu cherches, elle existe, mais elle ne se trouve pas dans l'aveuglement du jour. Elle est dans les ténèbres mêmes de ton existence, un éclat discret, un fragile rayon qui perce l'obscurité et te montre le chemin. Cette lumière n'est pas celle que

tu attends, elle ne brille pas comme tu le voudrais, mais elle est là, présente dans l'obscurité, comme un souffle ténu qui attend d'être accueilli.

Si tu veux la trouver, tu dois cesser de t'opposer à ce qui te brûle. Tu dois accepter de t'abandonner à ce que tu vois comme ténèbres, sans chercher à fuir, sans chercher à lutter contre ce qui est. Dans cette acceptation réside la vérité, dans cette ouverture à ce que tu perçois comme le fardeau de ton chemin. La lumière te reviendra, mais elle ne viendra que si tu lui restes fidèle, dans la confiance et la patience. Elle ne se montre qu'à celui qui sait écouter, qui sait se tenir dans l'obscurité sans crainte, sans révolte.

Ainsi, peut-être que cette route que tu vois comme accablante est en réalité celle de ta rédemption. Ce que tu crois être la fin n'est que le commencement. Ce que tu perçois comme la souffrance est la lumière cachée, prête à surgir dès que tu sauras lui ouvrir les portes de ton cœur. La lumière de cette vérité, aussi fugitive qu'elle soit, t'acceptera, et t'aidera à traverser ces ténèbres que tu redoutes. Mais pour cela, tu dois d'abord accepter l'obscurité, non comme une ennemie, mais comme la compagne fidèle qui te montre la voie.

Et c'est dans cette obscurité, que, bientôt, tu trouveras cette lueur fragile. Elle t'indiquera ton chemin, à condition que tu lui donnes la place qu'elle mérite dans ton cœur.

JE EST UN AUTRE



Qui suis-je ? Une question flottante, insaisissable, comme un écho d'un autre temps. Peut-être suis-je perdu dans l'infini des possibles, moi qui n'existe que dans l'esprit d'un Autre. Pourtant, j'essaie d'écrire mon histoire, de retrouver un fil, une trace, mais à quoi bon ? Comment reconstruire un tout avec des fragments dispersés ? L'âme des généreux m'enjoint sans cesse : « Pense à d'où tu viens, souviens-toi de ton origine, puisque tu n'es pas d'ici. » Mais, comment savoir d'où l'on vient quand la poussière du vent a effacé nos pas ? N'est-il pas vrai que ce qui sépare l'ici de l'ailleurs est ce chemin qu'on arpente, cette traversée incertaine, entre oubli et désir ?

Je me souviens pourtant, ou peut-être est-ce un rêve, que l'on me dit : « Je ne pense pas, on me pense. » Je suis celui qu'un Autre, invisible, pense à sa manière, un être pris dans une pensée qui n'est pas la mienne, un texte jeté sur une page blanche, comme un murmure perdu. Et si ce "on" me pense, qui suis-je vraiment ? Une phrase ? Un livre ? Ou bien, simplement, un reflet ? Ce "on" est-il cet Autre dont je suis composé ? C'est une question sans réponse, peut-être même absurde, car si Je est cet Autre, comment un Autre pourrait-il penser ce que Je suis sans d'abord se penser lui-même ?

Vous m'interrogez sans cesse : « Qui es-tu ? » Mais comment répondre à une telle question ? Je suis ce Je pensé par un autre, ce Je qui m'échappe et se cache dans les replis de ce "on" que je ne connais pas. Trois, alors. Le Je pensé, l'Autre que je suis, et celui que vous voyez dans le miroir. Trois, mais pas un. Celui que vous voyez, c'est moi, et pourtant, ce n'est pas moi. Le miroir me renvoie l'image d'un être que je n'atteins jamais, qui m'échappe toujours.

Mais ce Je, ce corps, ces gestes, cette présence que vous percevez, existe-t-elle autrement que dans la pensée de l'Autre ? Je suis vu, et cependant, je ne suis pas. Je suis ce que l'on fait de moi, je ne suis pas ce que je crois être. Qui suis-je alors ? Et qui êtes-vous, si ce n'est aussi des regards jetés sur moi, des pensées murmurées dans le silence ? Nous sommes des ombres croisées, marchant dans un chemin qui n'est ni passé ni futur, seulement ce qui s'écrit entre les lignes d'une pensée qui ne nous appartient pas.

Vous devez penser que je suis fou, que j'ai perdu mon sens, et peut-être avez-vous raison, car c'est ainsi que vous me percevez. Mais si, dans votre regard, je suis fou, que reste-t-il entre vous et celui qui me pense ? Ce "on" qui m'observe, n'est-ce pas vous, vous tous qui me scrutez

dans l'ombre ? Vous, qui m'inventez, qui me façonnez selon vos désirs, qui me réduisez à un simple fait d'hiver, à une ombre dans l'air glacé de vos pensées. Vous me regardez avec l'intensité d'une curiosité insatiable, et, à travers vos yeux, vous me racontez, vous me construisez, vous me dénoncez. Ainsi, vous m'avez fait vôtre, un objet de votre volonté, un jeu entre vos mains.

Je suis devenu votre chose, un reflet de vos désirs inavoués, un produit de vos pensées. Et dans cette création, dans cette mise en forme, vous m'avez écorché, broyé, et laissé là, dans l'indifférence de votre abandon. Vous m'avez fait m'éclater, m'étendre sur le monde comme une substance visqueuse, un être méprisable que vous ne cessez de scruter, d'évaluer, de juger. Vous me pétrifiez de vos regards, car je ne connais plus que l'image de vos pensées sombres. Et vous me demandez : « Qui es-tu ? » Mais je ne suis rien d'autre que ce que vous avez fait de moi. Je suis une œuvre inachevée, un échec ou une réussite, selon votre jugement. En mes propres yeux, je ne suis qu'un vide, une idée qui n'a pas de forme, un néant inscrit dans l'être.

Je suis un creux dans l'existence, un dépôt des débris que vous avez laissés tomber de votre arrogance et de votre cruauté. Là où vous m'avez laissé, je suis seul, abandonné. Les rats et les cafards ont fui ma compagnie, et le silence, lourd, m'entoure. Je suis seul, voyez-vous ? Même Dieu semble m'avoir quitté, car je suis le produit de vos pensées, de vos errements, de votre solitude. Et pourtant, dans ce gouffre, dans cette absence totale, je ressens parfois un souffle, ténu, fragile, comme une étincelle d'espérance. C'est un souffle qui me parle d'un autre temps, un temps où peut-être j'aurais été plus qu'un simple oubli. Mais tout cela, tout ce que vous m'avez fait, m'a vidé de tout, m'a écarté du monde, et je voudrais fuir. Je voudrais oublier tout ce que vous avez créé de moi, me dissoudre dans l'immensité du néant. N'être plus rien, même pas un rêve évanoui, un souffle qui se dissipe avant d'être. Mais c'est une illusion. L'oubli m'échappe, et je suis fils de cette souffrance qui me hante.

Le repos, le calme, la paix ne m'appartiennent plus. L'enfer m'est une terre promise, une compagne qui ne m'abandonne jamais. C'est là mon destin, et il m'est impossible de m'en détourner.

Je vous laisse ce que je suis. Vous en ferez votre pitance, mais pourquoi restez-vous silencieux ? N'avez-vous plus rien à dire, à dénoncer, à accuser ? Ma mort vous suffit-elle ? Vous craignez-

vous de me maudire en crachant sur ma tombe ? Avez-vous peur de votre propre crime ? Peut-être m'avez-vous trop pensé. Peut-être m'avez-vous trop enfermé dans vos propres chaînes de mots et de jugements. M'avez-vous finalement affranchi, libéré des liens de vos bavardages futiles ? Je est devenu inutile, car vous avez tant d'autres choses à penser, tant d'autres vies à consigner. Et c'est ainsi que Je disparaît, qu'il s'efface dans l'indifférence du monde, se retire dans l'espérance d'une métamorphose. Je deviens un impensé, comme une chrysalide prête à se déployer, un présage, un signe de transformation.

Le chameau pourrait-il devenir lion, lui aussi, ami de Zarathoustra, cherchant la sagesse dans la caverne des hommes supérieurs ? Dans sa solitude, perchée tout là-haut, parmi les aigles et les serpents, Je se nourrit de lumière, se dissout dans chaque nouvelle aurore, toujours moins lui-même. Si loin des autres, si loin des "on", Je commence à penser, mais au moment où il pense, l'Autre, dans l'ombre, fait ses premiers pas. L'Autre ne trébuche que lorsque Je se souvient encore de sa propre présence. Et alors, dans cette lumière aveuglante, Je s'efface, ébloui par l'Autre qui s'avance. L'Autre prend tout son espace, il grandit et Je se retire davantage. L'Autre veut la puissance que Je a perdue, la puissance que les "on" lui ont arrachée, le réduisant à l'insignifiance.

Dans la vallée, où l'eau porteuse de vie tarde à surgir, les "on" stagnent, devenant comme des crapauds avides d'une nouvelle proie, un Je qu'ils pourraient façonner. Ainsi gonflent-ils, emplis de pensées venimeuses, mais ils manquent de lucidité, car ils confondent pouvoir et malveillance. Peu à peu, les crapauds se dégonflent ou éclatent, répandant leur venin, leur rugosité dans l'air. La malveillance se propage comme une maladie, tout comme son contraire, l'espoir, reste souvent silencieux, invisible.

Les crapauds, porteurs de leurs opinions, diffusent les pensées du troupeau. Ces voix, échos d'une masse ignorante, témoignent de la philosophie du conformisme, de la doxa de l'esprit collectif. Le Je, dans cette foule, devient une répétition, une copie sans âme, transparente, invisible, un impensé parmi tant d'autres. Quand le troupeau s'ennuie, il se saisit d'un être parmi les siens, le rend visible, lui donne une forme : le bouc, devenu Je, se voit jeté dans le désert. Ce bouc n'est qu'un Je pensé, un Je qui ne correspond plus aux attentes du troupeau, un être inapte à se fondre dans cette masse. Les déserts sont peuplés de ces boucs,

d'émissaires non attendus du vide qui les habite, porteurs d'un ennui infini, exilés de tout regard, condamnés à errer loin de ceux qui les ont pensés.

« Je est un Autre », Autre de ce Je pensé par les "on", perdu dans le désert, errant comme un Godot sans promesse de fin. Pourtant, voici que l'Autre se révèle, qu'il s'avance vers moi, et il est indéniable qu'il me ressemble. « Je suis toi », me dit-il, « toi et toi seul ». Une étrange satisfaction m'envahit, mais il demeure une évidence : nous sommes deux. Lui, qui est moi, et moi, Je, qui ne suis rien, sinon un abîme sans fond niché dans ma tête. Bien que je sois si peu, je ne suis pas pour autant le néant. Alors, comment puis-je devenir lui, tout en cessant d'être ce Je, ce résidu fragile ?

L'Autre semble comprendre ma perplexité. « Je comprends ta surprise », me confie-t-il, « je la comprends d'autant plus que je suis toi. En vérité, je suis ce qui manque à ta pensée pour qu'elle devienne véritablement la tienne, pour que tu puisses enfin dire : je pense, je me construis dans ma propre pensée. » Mais la pensée, dit-il, n'est pas seulement ce qui s'écrit avec des mots. Il y a dans ton âme des forces insoupçonnées, des affects, des pulsions... Peu importe comment tu les nommes, elles sont tiennes, et, peut-être, plus précieuses encore que ta pensée elle-même.

À ces mots, je me sens naître, au-delà de tout doute, dans une liberté nouvelle, une liberté que je n'avais encore jamais goûtée. L'Autre, qui est moi, semble avoir perçu tous les recoins de mon âme, cette joie qui me submerge, semblable à une ivresse. J'ai l'impression d'être un cheval intrépide, galopant sans fin, traversant l'horizon où se lève la lumière.

« Ne t'emballe pas », reprend l'Autre, et il poursuit : « Ce n'est pas si simple d'être soi-même. Il faut des forces profondes, une conviction inébranlable pour résister aux pressions du troupeau. Et être soi-même, souvent, c'est se retrouver seul, car être soi, c'est penser par soi-même, franchir les frontières de l'uniformité, oser se séparer du troupeau. Être soi-même, c'est s'exposer, se rendre visible, différent, menacer peut-être la tranquillité du troupeau, qui redoute la dissidence. Et lorsque d'autres, voyant ta liberté, s'éloignent eux aussi de l'enclos, alors, oui, tu risques de devenir ce qui dérange, ce qui pourrait faire vaciller l'ordre établi. »

À l'écoute de l'Autre, un doute s'est emparé de moi, subtil et envahissant : que vais-je vraiment gagner à être moi-même ? Suis-je seulement capable de cela ? La solitude, je ne la crains pas ;

au contraire, je l'ai apprivoisée, elle est devenue mon compagnon silencieux, un espace que j'apprécie. Mon refuge, un cimetière, étrange asile où je trouve une étrange paix parmi les morts. Car ce que je crains, en vérité, c'est de devenir un autre Faust, de vendre mon âme à quelque entité obscure, de marcher sur cette route de promesses et de renoncements. Le savoir, me semble-t-il, ne m'importe plus.

Si j'aime la compagnie des morts, c'est à cause du mystère qu'ils portent, ce non-dit enfoui entre les lignes des livres. Ce qui se cache dans l'encre, ce qui se faufile dans les mots absents, et pourtant, il y a là un dire, un souffle qu'aucune page ne pourra saisir pleinement. C'est ce que je cherche dans les ombres, cette vérité insaisissable qui, bien qu'inaudible, est pourtant présente.

L'Autre me sourit alors, un sourire étrange, complice et secret, et reprend la parole : « Comment pourrais-je ignorer cela ? Je suis ce que tu dis, je suis ton reflet dans l'ombre. Alors, pourquoi en as-tu peur ? La vérité des morts vaut autant que celle des vivants, et je te le dis, elle est plus puissante encore. » Il marque une pause, comme un souffle dans l'air, et ajoute : « Deviens ce que tu es, toujours plus. Désirer la puissance, c'est simplement vouloir cela. Il faut savoir vivre le tragique de l'existence, s'aimer dans la souffrance autant que dans la joie d'être en vie, être ton propre destin. Amor Fati, je connais ton tourment. Ces quatre lettres, un jour, te libéreront. Dieu ou rien. »

Je ne devrais pas être surpris qu'il me connaisse aussi intimement, puisqu'il est moi. Mais tout de même, il y a quelque chose d'étrange dans cette rencontre : lui, qui me fait face, connaît des choses que je n'ai jamais dites à personne. Et même plus étrange encore, il semble les connaître mieux que moi, comme si, dans le fond, il savait plus que moi-même ce qui m'hante, ce qui nourrit mes tourments, mes incertitudes.

« Finalement, je n'ai que peu de choses à t'apprendre », me dit-il d'un ton satisfait. « Une révélation t'a été donnée, et pourtant tu doutes encore de la comprendre. Mais tu sais comment t'y préparer. Lorsque tu l'auras saisie, tu connaîtras la part qui t'est due, ta mission, si tu préfères. Pour cela, il te faudra choisir le chemin le plus difficile. C'est seul que tu graviras cette montagne : personne n'aura de place à tes côtés. »

Il me regarde alors, presque avec une affection étrange, et continue : « Ne te retourne pas, ne laisse pas le doute t'envahir. Les sueurs et les larmes effaceront tout ce qui pourrait t'égarer. N'écoute pas ceux qui se disent philosophes et qui ne sont que des bavards. Tu sais bien que tout ce qui a été dit par les maîtres a été déformé, vidé de sa substance. Même ces maldisants, ces critiques, sont aussi vides que ceux qu'ils accusent. Après un siècle de voix perdues dans les échos, il est temps de lever le voile, il est temps de réaliser ce qui a été prophétisé. Le temps nous presse. »

Si je l'entends bien, c'est à moi seul de prendre cette part, de m'approprier cette essence qui m'échappe encore, et pourtant, combien de fois j'ai songé à ce moment, hésité à franchir le seuil. Mais d'y parvenir, d'endosser ce manteau, ce n'est pas la même chose. Comment pourrais-je le revêtir sans trembler sous son poids ?

« Ne sois pas défaitiste », me dit l'Autre, sa voix plus ferme maintenant, comme un commandement qu'il me lance, un ordre presque. « Combien de fois t'es-tu vu par les autres, combien de fois as-tu été quelqu'un d'autre, façonné par des regards qui ne t'appartiennent pas ? Chaque rencontre a laissé une trace, une version de toi qui ne t'a jamais vraiment appartenu. » Il fait une pause, presque un silence. « Et toi, le vrai, l'unique, tu t'es construit dans l'ombre, dans la solitude, dans cet oubli que tu crains. Tu es le feu, tu le sais. Ce feu, qui brûle et purifie, dévorant tout sur son passage. » Il s'approche alors, presque intime, dans une tendresse qui touche à la terreur. « Le feu couve en toi depuis toujours, il n'est pas ton ennemi. Ne l'éteins pas ! Deviens ce feu, ton feu. C'est ton destin, une mission douloureuse mais nécessaire. L'apocalypse des âmes maudites, car les faibles doivent périr au pied de leurs idoles. »

Le souffle de l'Autre semble étreindre l'air, brûlant comme une promesse. « Zarathoustra n'était que le précurseur d'un monde à venir : il a brisé l'histoire pour en reconstruire une autre. Et toi, que vois-tu autour de toi ? Un pessimisme grandissant, une profondeur où l'humanité semble se noyer. L'homme s'est damné, n'as-tu rien à lui dire, autre que des mots vides, des promesses illusoires ? »

Il s'interrompt, et son regard se perd dans l'horizon. « Le ciel a envahi la terre, as-tu remarqué ? » Il me fixe. « Nous sommes des étrangers, des égarés, des âmes sans histoire, prisonnières

du temps. Le temps... Ne sommes-nous pas des Igitur, des buveurs de poison, naufragés dans un livre de maléfices ? Endormis, sur cette terre froide qui devient le linceul de ce qui fut, un linceul qui nourrit nos faux tourments, nos désirs illusoire. »

Il s'approche encore, comme une ombre, et d'une voix plus douce : « Igitur voudrait se suicider, mais cela serait futile, car il est déjà mort. Mort non par choix, mais par ce hasard impitoyable qu'il ne peut fuir. Que reste-t-il, à jouer sa vie, et le monde, sur un coup de dés ? N'est-ce pas là que réside la méprise ? La vie elle-même serait-elle une erreur, une fausse issue de ce tirage aveugle ? »

Il s'éloigne un instant, et je le sens comme une présence qui m'envahit. « Fide saut Ratio », il murmure, presque pour lui-même. « La foi, elle est là, dans chaque repli de l'âme. Elle est dans le 'Belief' de Hume, dans la critique de Kant, dans la foi philosophique de Jaspers. La foi, cette épine dans le talon de la Raison. N'est-ce pas là l'impossibilité, cette scission impossible, entre ce qui est rationnel et ce qui échappe à la raison ? La fuite d'une pensée qui ne saurait se résoudre, qui se perd dans le non-rationnel et se trouve dans l'oubli de l'immanence ? »

Ferait-il de Deleuze et de sa pensée-théâtre le seuil même de mon destin, ce point de résistance où je pourrais enfin comprendre ? N'est-ce pas là, précisément, ce qui m'obsède, ce qui m'habite sans cesse ? Rendre au monde sa véritable profondeur, ne serait-ce pas là ma quête ? Car ce monde, est-il autre chose qu'un abîme, un fond sans fin, où l'Etre et la Pensée se rencontrent, se mêlent et se confondent ?

Je veux qu'on ne puisse plus me penser, que ce soit moi-même qui m'élise et me pense, que je sois enfin l'auteur de ce Je qui se confond avec l'Autre, un Autre qui pourtant n'est jamais tout à fait là, toujours en retrait, encore distant, et pourtant déjà mienne. Ce Je, devenu l'Autre, ne serait-il qu'un simple « ça pensant », une pensée qui se meut sans sujet, ou, au contraire, un Soi irréductible, unique, que nulle autre pensée n'a encore conçu ? Le sujet, ce concept rejeté par tant d'ignorants, serait-il désormais une question d'un autre temps ? Est-il devenu obsolète, une relique d'un passé révolu ?

Mon Autre, avec son sourire incertain, semble en douter : « On a fait du sujet une relique d'un autre âge, un fossile dans l'histoire de la pensée. On l'a réduit au silence, ou mieux encore, on l'a feint d'ignorer, comme un mal nécessaire. Dans les replis sombres de la forêt noire, un

dissident a voulu l'enterrer, le jugeant équivoque, trop peu immanent. On a proclamé sa mort, et dans ce vide, les bons sujets fidèles à leur monarque ont disparu. À leur place, ne subsistent plus que des individus, assujettis, aveugles à un pouvoir fantomatique. »

Il laisse un silence s'installer, lourd de certitudes et de remords. « Dissous dans les schémas d'une pensée venue de l'extérieur, le sujet devient une machine de guerre, une simple 'chair à canons', comme on disait autrefois. Et quand il se nourrit des promesses du pouvoir, le sujet n'est plus qu'une machine désirante. Le monde est devenu hors-sujet, il n'a plus de centre, plus de direction. »

Il prend une grande inspiration, et sa voix se fait plus intense : « Nous voici donc, toi et moi, Igitur, les enfants du hasard, accouchés d'un monde qui se refuse à lui-même. En nous, une force insatiable de vie, un désir de puissance qui cherche à se manifester à tout prix. »

Je sens l'Autre me pénétrer d'une vérité tranchante. « Et par cette volonté de puissance, n'est-ce pas là que réside la grandeur de l'homme ? Cette volonté qui cherche à s'affirmer, à se créer lui-même, à créer des formes nouvelles. L'homme qui se veut unique, face à la menace de l'Éternel Retour du Même. »

Son regard se fait lointain, presque perdu dans une époque révolue, comme si le temps le traversait. « Un siècle d'erreurs a considérablement ignoré ce fait : que le sujet n'est pas un point de départ, une origine superflue, mais un but. Un but, un devenir, un aboutissement. »

Il se rapproche de moi, presque avec tendresse : « C'est ainsi, mon cher moi, que tu dois devenir ce sujet. Et peu importe les terrassiers, les coupeurs de têtes qui te voudront à leur image. Le sujet, comme source de connaissance, c'est l'essence même du doute. Mais au doute, Hume a préféré la foi, un saut dans l'inconnu, une croyance dans la possibilité. »

Un sourire presque ironique se dessine sur ses lèvres. « La mort du sujet ? Ce n'était qu'une méprise, un malentendu, une fausse vérité. Mais ne l'oublie pas, mon cher ami, bien des vérités sont encore des mensonges que l'on prend pour des erreurs. Le sujet, tu l'as toujours été, et surtout tu le deviendras. C'est là le secret ultime, celui de la puissance. »

Comme il est éclairant de converser avec soi-même, de dissiper les doutes, d'éclaircir les zones d'ombre où l'on s'égare, et de constater que tant de chemins ne mènent nulle part. À écouter l'Autre, tant de choses deviennent soudainement plus claires, évidentes presque : combien de détours ne font que nous éloigner de ce qui est juste, de ce qui est vrai.

Et voici que l'Autre reprend la parole, avec une sagesse qui me perturbe : « Si 'la vraie vie est absente', ainsi le poète en déduit que 'nous ne sommes pas au monde'. Et dans ce constat, lui parle la Vierge folle, confession d'un compagnon d'enfer. Comprends que le monde auquel nous appartenons n'a rien de véritable. Ce que l'on en voit, ce qu'on en dit, tout cela nous échappe, tout cela n'a rien à voir avec ce qu'il est réellement. Le monde est doublement absent : il n'est ni ce que l'on dit, ni ce qu'il est réellement. Nous vivons dans l'erreur, car nous n'en savons pas la vérité. »

Le silence se fait un instant, puis il poursuit avec une question qui me glace : « Le monde est-il, autant que nous le sommes, l'intrigue d'un enchanteur, un mauvais scénario, la rêverie solitaire d'un démon misanthrope ? » Nos regards se brisent alors sur le visible, comme si ce qu'on voit n'est qu'une illusion, un voile trompeur, bien moins qu'une apparence qui cacherait un noumène, quelque chose de plus profond, de plus vrai.

Ne serait-ce que là, derrière l'apparence, que se cache la réalité du monde ? « N'y aurait-il du monde que ce que nous ne pouvons voir ? » La question flotte dans l'air comme un mystère lourd et ancien. Si le monde véritable nous est ainsi caché, alors comment franchir cette porte close de l'invisible ? Comment pénétrer dans le mystère de ce monde qui nous échappe, dont nous ne savons rien, mais qui est là, sous nos pieds, derrière le miroir de notre perception ?

Le monde, auquel nous croyons tous, ne serait donc qu'une illusion ? Une simple image, une esquisse apollinienne tracée sur le néant ? Une vision du monde qui n'est qu'un masque sur l'invisible, une image qui cache ce qu'il est vraiment. Le monde, tout comme la vraie vie, serait ailleurs, à l'abri des regards, de tous les mots. Il serait la face cachée de la lune, toujours dérobée, toujours en retrait, mais présente pourtant.

Un Janus ! Les deux faces d'une même pièce, une face que nous voyons, et l'autre qui jamais ne se révèle, toujours dissimulée. Ce n'est pas simplement un voile jeté sur un regard interdit, mais l'Autre du monde, tout comme je suis l'Autre de moi-même. Le monde, comme toi,

comme moi, comme Dieu, est un Je pensé, étranger à lui-même. Nous voyons et nous disons le monde tel que nous le pensons, tel que nous le construisons avec des mots trop faibles pour en saisir la vérité, tel que nous le désirons pour tous ces Je que nous ne sommes pas.

Si « Je est un Autre », alors le monde doit en être un aussi, car il n'y a de monde que pour ceux qui l'habitent. Nous sommes au monde, c'est notre condition, mais si nous ne sommes rien de nous-mêmes, comment pourrait-il en être autrement pour le monde ? « Nous ne sommes pas au monde » : comment ce qui est faux pourrait-il se donner pour vrai ?

Le monde ne pourra dévoiler sa vérité, c'est-à-dire son être-Autre, qu'au Je devenu lui-même son propre Autre. C'est à ce Je absent, hors-de-soi, qu'un monde absent, un hors-du-monde, répondra. Ce monde devient un habitat propice à un Je dont l'Autre serait toujours absent, toujours en retrait. Le Je devenu son Autre devient ainsi le seul à pouvoir déchiffrer le monde, à voir au-delà du voile, à percevoir l'Autre caché derrière tout ce qui nous entoure.

Je :

Tu sais, il y a des moments où je me tiens face à ce monde, perdu dans l'immensité de l'existence. Ce monde qui me semble parfois aussi vaste que le néant lui-même, et pourtant chaque pensée me ramène à ce "Je" qui ne cesse de chercher sa place. Mais quelle est cette place ? Et surtout, pourquoi la recherche de sens semble-t-elle toujours m'échapper ? Je me trouve suspendu entre l'affirmation de mon existence et le doute qui érode chaque certitude. Je suis cet être qui pense, mais est-ce suffisant pour exister ? Si je suis ce que je pense, alors pourquoi cette pensée me semble-t-elle toujours insuffisante, comme si elle n'était jamais vraiment mienne ? Pourquoi ce doute qui, à chaque instant, me montre un monde dont je ne suis qu'un spectateur fragile ?

Autre :

Ah, cher "Je", tu cherches une place dans ce monde comme si celle-ci devait t'être donnée, comme si la vérité pouvait être un objet que tu possèdes ou une terre ferme où tu pourrais t'ancrer. Mais vois-tu, ce monde n'est pas un endroit où l'on trouve des réponses simples, des lieux où l'on peut se poser sans questionner le sol sous ses pieds. L'existence n'est pas une géographie à explorer, mais une dynamique, un flux incessant entre l'être et le non-être, entre ce que l'on est et ce que l'on pourrait être. Le doute, loin d'être un fardeau, est la condition

même de l'éveil. Il n'est pas un vide à combler, mais une brèche ouverte sur ce que l'on ne comprend pas, un chemin tracé dans la nuit pour nous guider là où la lumière ne nous éclaire pas encore.

Je :

C'est là la question qui me tourmente : comment savoir si je suis celui qui pense, ou si je suis simplement pris dans une illusion de ma propre pensée ? Si je me tiens dans l'incertitude, n'est-ce pas là une forme de reconnaissance de mon propre manque ? Je suis cet être qui doute, mais à quel point mes doutes sont-ils sincères ? Ou bien ne suis-je pas pris dans une boucle où le doute est devenu une manière de me cacher à moi-même, une façon de me perdre pour ne jamais être forcé de me trouver ? Le doute me libère, certes, mais ne me précipite-t-il pas aussi dans un abîme de plus en plus vaste, un gouffre où je me perds sans fin ? Car chaque certitude que j'avais autrefois semblait me ramener à moi-même, alors que le doute, lui, m'éloigne de tout, même de cette personne que je crois être.

Autre :

Oui, cher "Je", tu dis que le doute te libère, mais peut-être que c'est l'idée même de liberté que tu n'as pas encore saisie. Le doute n'est pas un obstacle, il est une ouverture sur quelque chose de plus grand que toi, quelque chose que tes certitudes ne peuvent jamais atteindre. Tu vois, tu cherches à te saisir de toi-même, à comprendre cette entité qui se trouve derrière tes pensées. Mais il y a une ironie dans cette quête : plus tu cherches à définir ce "Je", plus il se dérobe à toi. Tu cherches à le posséder, à l'embrasser, mais ce "Je" n'est qu'une illusion qui se transforme à chaque instant, un fantôme de plus en plus éthéré. Si tu veux vraiment comprendre l'existence, il te faudra abandonner l'idée que tout peut être possédé, que tout peut être saisi et réduit à une certitude. Peut-être que la véritable question est celle-ci : qui suis-je quand je cesse de me définir ?

Je :

Alors, ne suis-je qu'une ombre, une apparition fugace, un reflet de ce que je voudrais être mais qui m'échappe à chaque instant ? Peut-être que cette quête de soi est vaine, que tout ce que je crois être n'est que le produit de mes illusions. Mais si je n'ai pas de véritable fondement, si tout est précaire, si tout est cette brume indécise dans laquelle je tente de me frayer un chemin, alors quel sens cela a-t-il de continuer à avancer ? Peut-être que l'existence n'est rien d'autre

qu'un passage, une oscillation entre la lumière et l'obscurité, entre la certitude et le doute, entre la recherche du sens et la perte de ce sens. Pourtant, je me tiens ici, dans cette quête sans fin, comme un pèlerin devant un chemin sans fin, un chemin que je foule sans savoir s'il mène quelque part. Et pourtant, je continue de marcher, comme si la marche elle-même, ce mouvement sans but, était tout ce que je pouvais encore appeler "être".

Autre :

Tu te perds dans le mouvement, dans ce flux qui semble t'emporter sans fin, mais as-tu déjà considéré que peut-être le but n'est pas de parvenir, mais de t'engager dans ce mouvement lui-même ? La vie n'est pas une destination à atteindre, elle est une trajectoire, une série de gestes, d'aspirations, d'échecs et de renaissances. C'est dans la tension entre le vouloir et le ne pas savoir que naît l'existence. Le "Je" n'est pas un principe figé, un être stable que l'on pourrait contempler et comprendre. Le "Je" est mouvant, fragmenté, toujours en devenir. Peut-être que la véritable question n'est pas "qui suis-je ?" mais "qui suis-je en train de devenir ?". Ce qui te fait avancer, ce qui te permet de continuer à marcher, c'est justement ce que tu ignores de toi-même, ce que tu cherches sans jamais trouver, ce qui t'échappe et te nourrit en même temps. Le doute, loin d'être un mal, est l'essence même de cette quête. Il est ce qui permet à l'être de se déployer sans se figer dans une forme éternelle.

Je :

Tu parles de devenir, mais si je deviens constamment, alors qui suis-je dans ce devenir ? Et si ce que je deviens n'a de sens que dans l'instant qui passe, alors quel est le fondement de mon être ? Peut-être que, comme tu le dis, l'essence de l'être n'est pas dans ce qui est, mais dans ce qui est en train d'advenir. Mais peut-être aussi que, dans cette mouvance incessante, il n'y a jamais de véritable prise sur soi, jamais de stabilité, jamais de repos. Le devenir semble être la seule certitude, et pourtant, cette certitude même semble insaisissable. Que reste-t-il alors quand on n'a plus rien à saisir, plus rien à posséder ? Peut-être qu'il ne reste que cette sensation étrange d'être à la fois tout et rien, un fragment de ce que l'on était, un morceau de ce que l'on sera, flottant dans un vide sans fin.

Autre :

C'est dans ce vide que naît le plein, dans cette absence que l'être se fait. Ce que tu appelles "vide", cher "Je", n'est qu'une ouverture vers ce qui est au-delà de la compréhension. C'est

dans cette absence de prise, dans ce manque de certitude, que l'on rencontre la véritable liberté, celle de ne pas être captif d'une identité figée, d'un "Je" que l'on chercherait à tout prix à maintenir. Et peut-être, au fond, la seule chose qui existe vraiment, c'est ce moment de pure existence, celui qui échappe à la pensée et à l'analyse, celui qui se vit sans être saisi, celui où le "Je" se perd et se trouve en même temps. La véritable question n'est pas de savoir ce que l'on est, mais d'accepter ce que l'on n'est pas, ce qui nous échappe, ce que l'on ne peut jamais comprendre pleinement. C'est cette ouverture infinie, ce vide fertile, qui nous permet d'être.

Je :

Alors, peut-être que ce vide, ce manque, cette absence sont tout ce que nous pouvons vraiment comprendre, après tout. Peut-être que c'est là que réside la véritable essence de l'être : dans l'acceptation de notre propre éphémérité, dans la reconnaissance de ce qui nous échappe, dans l'admission de notre fragilité. Et dans ce vide, peut-être que je pourrais enfin cesser de courir après une forme définitive de moi-même, pour simplement être, sans chercher à comprendre.

Je :

Parfois, je me regarde dans le miroir et je vois un visage qui ne me ressemble pas, un visage que je reconnais à peine. Ce n'est pas moi. Non, c'est quelque chose d'autre, une apparence, une ombre du moi que je cherche. Cela me trouble, car il me semble que je suis toujours en train de fuir ma propre image, que je me cache derrière des masques successifs. C'est comme si le "Je" était un voyageur, toujours dans un mouvement perpétuel, mais qui n'arrive jamais à destination. Qui suis-je alors ? Suis-je celui que je veux être, ou celui que les autres attendent de moi ?

Autre :

Ah, cher "Je", tu as pris conscience de l'illusion qui te dévore. N'as-tu jamais entendu ce murmure, celui de l'ombre qui te suit à chaque pas, le reflet de ton être insaisissable ? Cette ombre, n'est-elle pas une part de toi, un double malicieux qui te dépasse et te précède ? N'est-ce pas dans ce décalage, cette danse entre toi et ton ombre, que tu trouves la véritable nature de ton existence ? Nietzsche l'a dit : « *Le voyageur et son ombre* ». Toi, tu es ce voyageur, mais ton ombre est ce que tu ne peux pas fuir, cet autre toi, cette part d'individualité que tu rejettes sans cesse. Elle te poursuit sans relâche, sans te laisser le temps de t'échapper. Mais, vois-tu,

c'est en acceptant cette ombre que tu pourrais te libérer de la course effrénée à l'authenticité. Accepte ce qui te fuit, accepte cette fuite même, et tu comprendras que tu n'es pas un être figé, mais une mouvance. Une tension entre ce que tu es et ce que tu ne peux être. Une éternelle distance entre toi et l'image que tu désires incarner.

Je :

Oui, je vois cette ombre, mais je n'arrive pas à l'accueillir. Elle est étrangère à moi, elle me rappelle constamment que je ne suis jamais tout à fait ce que je désire être. C'est comme une déchirure intérieure, une fissure entre ce que je fais et ce que je voudrais être, ce que je ressens et ce que je pourrais être. L'ombre, comme une image d'un soi que je ne pourrais jamais toucher. Un être fragmenté, un être coupé en deux. Et cette coupure, cette fracture, je ne cesse de la ressentir dans ma vie. Je ne suis jamais entier, toujours suspendu entre ce que je suis et ce à quoi j'aspire. Comment vivre avec cette incompréhension de soi, cette aliénation qui m'empêche de m'accomplir pleinement ? Et pourtant, je ne peux m'empêcher de courir après cette image de perfection, ce rêve d'un soi sans faille. Mais cette quête semble vaine, un combat contre une ombre qui me fuit.

Autre :

Tu te vois déchiré, mais n'est-ce pas là la nature même de l'homme, ce qui le définit dans sa singularité ? L'être humain n'est jamais complet, toujours en devenir, toujours fragmenté. Et dans cette fragmentation, il y a peut-être un salut, une forme de liberté que tu ignores encore. Ce désir d'être parfait, d'être entier, c'est là que réside l'illusion de ton authenticité. L'authenticité n'est pas une fin en soi, une sorte de pureté à atteindre. L'authenticité, cher "Je", c'est cette capacité à accepter ta propre incomplétude, cette ouverture à ce que tu n'es pas, ce que tu n'as jamais pu être et ce que tu es tout de même, malgré tout. Peut-être que tu te cherches sans cesse parce que tu veux te coller à un idéal, à un concept, mais l'être humain, en réalité, n'est qu'une tension entre l'être et le non-être. La recherche du soi parfait, cette quête de l'authenticité, ne fait que te perdre davantage, car en cherchant à être toi-même, tu oublies d'être.

Je :

Et pourtant, il me semble que nous vivons tous dans une sorte de contradiction, une guerre intérieure contre ce que nous sommes vraiment. Ce monde ne cesse de nous demander d'être

ce que nous ne sommes pas. Nous sommes des étrangers dans notre propre existence. Et pas seulement étrangers aux autres, mais étrangers à nous-mêmes. Nous marchons dans un monde où chacun semble savoir qui il est, mais nous, nous restons des vagabonds, des errants, à la recherche d'une identité qui nous échappe toujours. Et dans ce brouillard, dans ce flou, nous imitons ceux qui semblent sûrs d'eux, ceux qui ont trouvé leur place. Mais au fond, quel est ce sentiment, si ce n'est celui de l'inauthenticité, de cette impossibilité de coller à notre être propre ? Nous agissons comme des spectateurs de notre propre vie, en attendant d'y trouver un sens qui n'arrivera peut-être jamais.

Autre :

Oui, tu as raison, nous sommes étrangers à nous-mêmes. Mais peut-être est-ce là la condition de notre existence : être à la fois ici et ailleurs, être pris dans ce monde et en dehors de lui, être un "autre" pour soi. Peut-être que l'authenticité n'est pas ce que tu cherches, mais ce que tu te refuses à accepter. Cette quête incessante de sens, cette recherche d'une identité stable, n'est-ce pas une forme d'illusion ? Peut-être que tout ce que tu cherches, cher "Je", n'est pas un soi défini, mais un soi mouvant, en perpétuelle transformation, un soi qui se défait pour mieux se refaire. Les autres, ces "autres" dont tu parles, sont aussi pris dans cette même aliénation. Ils jouent un rôle, un masque, comme toi. Et toi, dans cette mise en scène, tu oublies que le masque est fait de ta propre substance, que tu es à la fois acteur et spectateur de ta propre vie. L'inauthenticité n'est pas dans ce que tu es, mais dans ce que tu refuses d'accepter d'être : cet être déchiré, ce voyageur sans but, ce rêveur qui cherche sans jamais trouver. Et peut-être que c'est là, dans cette quête sans fin, que réside ta véritable liberté.

Je :

Si je suis cet être déchiré, ce voyageur sans but, alors pourquoi ne puis-je me contenter de ce qui est, de cette vérité fragmentée qui est la mienne ? Pourquoi la quête du soi me semble-t-elle être une errance sans fin ? Et surtout, pourquoi cette errance me torture-t-elle à ce point ? Peut-être que la véritable question, cher "Autre", est celle de l'acceptation. Accepter ce déchirement, accepter ce vide, accepter l'inachèvement. Mais comment le faire, quand tout dans ce monde semble me pousser à me définir, à me figer dans une forme ? Comment accepter cette inauthenticité, ce décalage entre ce que je suis et ce que je voudrais être, quand chaque jour me rappelle que je ne suis jamais à la hauteur de mes attentes ?

Autre :

C'est là toute la tragédie de l'être humain, cher "Je". Nous aspirons à être parfaits, mais ce désir même nous condamne à la déception. Peut-être que la seule manière de trouver la paix intérieure, c'est de renoncer à la recherche d'une authenticité absolue. C'est dans l'acceptation de notre inauthenticité, dans l'admission de notre manque, que nous devenons enfin nous-mêmes. La quête du soi ne réside pas dans la possession d'une forme stable et définie, mais dans la danse entre ce que nous sommes et ce que nous pourrions être. Peut-être que l'authenticité est moins une destination qu'un mouvement, un flot constant entre l'être et le devenir, entre le vrai et le faux. Et dans cette oscillation, cher "Je", il y a une liberté que tu ne peux encore saisir, mais que tu expérimentes chaque jour, sans même t'en rendre compte.

Je :

Et cette liberté, peut-être est-elle justement dans l'acceptation de notre propre étrangeté, de notre décalage permanent, de notre incapacité à nous saisir totalement. Peut-être que l'authenticité n'est rien de plus qu'une illusion, une chimère qui nous mène à la perdition. Et peut-être que dans ce non-être, dans cette absence de forme définitive, se cache la véritable essence de l'existence.

Je :

Il y a un autre aspect que je n'arrive jamais à surmonter : l'image que les autres ont de moi. Je suis constamment enfermé dans le miroir qu'ils me tendent, un miroir qui ne me renvoie jamais ce que je suis, mais une version déformée de ce que je veux être ou de ce qu'ils veulent que je sois. C'est comme si, en me regardant dans leurs yeux, je ne pouvais que me perdre, comme si ce reflet était un piège dans lequel je tombais sans cesse. Et pourtant, je me vois m'efforcer de jouer ce rôle, de devenir ce que ce regard exige de moi, ce que ce miroir me montre. Mais, alors, je me perds dans ce jeu. Je me demande : qui suis-je vraiment, sans ce miroir, sans ce regard qui me façonne sans cesse ?

Autre :

Ah, cher "Je", c'est là que réside tout le paradoxe de l'être humain. L'autre, ce regard, n'est pas simplement un spectateur qui observe de l'extérieur ; il est un acteur, un créateur de l'image que tu as de toi. Sartre, dans *L'Être et le Néant*, nous parle de ce regard qui, loin d'être un simple reflet, fige l'être dans une forme. L'autre est un miroir déformant, car il te fait voir une image

de toi-même que tu n'as pas choisie. Ce regard ne t'offre pas un accès à ton essence, mais te confine à une représentation, une image figée qui t'échappe. Tu veux être libre, mais chaque fois que tu cherches à te définir, l'autre te met dans une boîte, une catégorie, et tu es emprisonné dans la définition qu'il t'impose. Tu vois ce que tu es pour lui, mais jamais ce que tu es pour toi-même. Ce miroir n'est pas simplement un reflet fidèle de l'âme, mais une distorsion, un piège qui empêche le "Je" de se mouvoir librement.

Je :

Oui, je le ressens constamment. Chaque regard me fige, me transforme en objet. L'autre me voit, mais je ne me vois jamais tel que je suis véritablement. C'est comme une étrangeté constante, une sensation de ne jamais pouvoir m'échapper de ce que l'autre fait de moi. Ce regard, ce miroir de l'autre, devient un obstacle : je suis toujours un autre pour moi-même, un moi qui me fuit, me déforme, me remplace. Mais, dans le fond, n'est-ce pas ce que nous faisons tous, que de nous figer dans des rôles que l'autre nous impose, ou que nous nous imposons par peur de nous perdre ? Quand le regard de l'autre prend possession de mon être, il m'empêche de trouver mon propre reflet, celui qui est à l'intérieur de moi et non dans l'image qu'il me prête.

Autre :

Et tu vois, dans ce jeu du regard, il y a un mouvement paradoxal. L'autre, par sa vision de toi, t'empêche d'accéder à ton "autre", à ta véritable essence. Et pourtant, ce regard est aussi ce qui te permet de te connaître. Il est cette confrontation, cette tension entre ce que tu es dans l'intimité de ton être et ce que tu es dans la représentation sociale. Mais, ce que tu oublies, c'est que ce regard, cet aspect de l'autre, est en réalité un moyen de te fuir. Le regard sartrien, c'est celui qui te fige dans un rôle, dans une fonction sociale qui devient ton destin. En te voyant sous ce regard, tu deviens un objet pour autrui, mais à force de te voir comme cet objet, tu t'oublies toi-même. Et c'est là que le piège se referme : en étant regardé, tu deviens ce que l'autre voit de toi, et tu t'éloignes de ce que tu pourrais être sans ce regard.

Je :

Je vois... Ce regard est un sortilège qui me prive de ma liberté intérieure. Il me fait objet, il me fait une chose parmi tant d'autres. L'autre, ce miroir, me projette dans un rôle, et en me figeant ainsi, il m'empêche d'être. Mais, si je m'affranchis de ce regard, si je m'éloigne de cette image

imposée, est-ce que cela me permettra enfin d'être moi-même ? Ou, peut-être, suis-je condamné à rester un étranger pour moi-même, perdu dans ce jeu incessant entre ce que je suis, ce que je devrais être, et ce que l'autre attend de moi ?

Autre :

Peut-être que tu es condamné à être un étranger, cher "Je", mais cet étranger n'est-il pas la condition même de ton existence ? Regarde cette dialectique entre toi et l'autre : à chaque regard, tu te construis, tu te déformes, et pourtant, à travers cette déformation, tu découvres des facettes de toi-même que tu ignorais. L'important, cher "Je", n'est pas de te libérer totalement du regard de l'autre, mais de comprendre que ce regard est une partie de ton jeu, une scène où tu joues à être. Car, en vérité, tu es autant le spectateur que l'acteur. L'authenticité, si elle existe, n'est peut-être pas dans le rejet du regard de l'autre, mais dans la capacité de se voir soi-même à travers ce regard sans se laisser réduire par lui. Ce jeu du miroir est peut-être ce qui te permet de trouver la vérité de ton être : une vérité mouvante, fragmentée, toujours en construction. L'authenticité, alors, réside dans l'acceptation de cette fragmentation, dans l'acquiescement à l'idée que tu n'es ni fixe ni achevé.

Je :

Accepter d'être fragmenté, d'être un reflet changeant, c'est un pas en avant. Mais cela me fait aussi peur. Si je me permets de me définir ainsi, de m'accepter dans ce jeu d'apparences et de déformations, ne vais-je pas perdre toute possibilité de trouver une vérité profonde, celle de mon être intime, de ma pureté originelle ? Et si ce jeu était justement une mascarade, une fuite permanente de ce que je pourrais être, de ce que je devrais être ? Que faire alors, si ce miroir est à la fois une clé et une prison, une chance et une malédiction ?

Autre :

Il n'y a pas de pureté originelle à retrouver, cher "Je", pas de vérité absolue, seulement des fragments qui se mettent ensemble, ou qui se dissipent selon le moment. Et dans ce fragment, il y a une liberté. Accepter la déformation, c'est accepter que ce qui te définit n'est pas ce que tu vois dans le miroir, mais ce que tu choisis de faire de cette image. Ce miroir n'est ni une malédiction ni une chance, il est ce que tu en fais. L'authenticité, alors, ce n'est pas un fait, mais une intention. Une intention d'être dans ce mouvement perpétuel entre le moi et l'autre, entre le reflet et l'être. Une liberté, oui, mais une liberté qui se construit à travers l'influence de

l'autre et le miroir qu'il nous tend. Peut-être que, finalement, l'authenticité ne se trouve ni dans l'isolement ni dans la pureté, mais dans la danse entre ce que tu es et ce que tu deviens à travers l'autre.

Je :

Et le passé, que faire du passé ? Il me suit comme une ombre, un fardeau que je ne peux jamais déposer. Chaque acte, chaque pensée que j'ai est une répétition de ce qui a été, un écho d'une histoire dont je ne suis même pas le véritable auteur. Chaque choix que je fais, chaque direction que je prends, me ramène toujours à ce que j'ai été. Mon être est constamment façonné par ce qui m'a précédé, par ces souvenirs, ces erreurs, ces blessures. Le passé m'enferme dans une sorte de prison intérieure, me condamne à revivre sans cesse la même chose, à rejouer encore et encore les mêmes actes. Comment pourrais-je être un autre "Je" si je ne peux jamais m'échapper de cette histoire, de ce fardeau qui pèse sur mes épaules ?

Autre :

Ah, cher "Je", le passé... Oui, il est un poids, une chape de plomb qui nous écrase, un retour incessant qui semble tout déterminer. Il ne se contente pas de nous suivre ; il nous forge, nous structure, nous emprisonne dans ses mailles. Tu as raison, tu n'es jamais un "Je" totalement neuf, une page blanche. Ton histoire est écrite, chaque mouvement que tu fais est une résonance des gestes du passé, une répétition des actes déjà commis. Et cette répétition ne te permet pas de te réinventer, elle te reifie, elle te transforme en une chose, une figure figée dans le marbre de son propre récit. Chaque acte devient le produit de cette histoire, une histoire que tu ne choisis pas mais qui te choisit, te contraint. Le passé ne t'invite pas à être, il t'enferme dans une existence déjà toute tracée.

Je :

Mais n'est-ce pas la condition humaine que d'être pris dans le piège de son passé ? Nous sommes faits de ce qui a été, et pourtant, chaque fois que je tente de m'échapper de cette histoire, je sens que je me heurte à un mur invisible. Les actes passés me poursuivent, mes choix sont déterminés par ce que j'ai vécu, par mes erreurs, mes regrets, mes décisions ratées. Comment, dans ce cas, pourrais-je devenir autre, autrement, si je ne peux me défaire de cette histoire qui me compose ? Je ressens cette lutte intérieure, ce tiraillement entre ce que je suis

devenu et ce que je voudrais être, mais le poids de l'histoire me fait stagner, me condamne à revivre toujours la même chose.

Autre :

Et pourtant, il y a là un étrange paradoxe : ce passé qui semble t'enfermer est aussi la matière même de ton être. Tu n'es pas simplement défini par ce qui a été, mais par la manière dont tu vis ce passé, dont tu l'interprètes et, parfois, dont tu te bats contre lui. Le passé, oui, peut réifier ton être, mais il peut aussi être le terrain où tu choisis de te battre, de te redéfinir. Il te forme, certes, mais il ne t'anéantit pas forcément. Il est une vieille structure, mais tu peux l'habiter autrement. Le problème n'est pas dans le passé lui-même, mais dans la manière dont tu le laisses définir ta vision de toi. En te laissant submerger par lui, tu n'offres pas à l'avenir la possibilité de naître. Tu fais de chaque moment une redite, une réplique d'une époque révolue, et tu t'interdis ainsi d'être un autre.

Je :

C'est cette idée de répétition qui me paralyse, n'est-ce pas ? L'histoire devient non seulement réductrice, mais elle me fait répéter sans fin des actes qui ne font que me figer dans un être qui n'évolue plus. Je me sens comme un automate, une marionnette qui répète inlassablement les mêmes gestes, les mêmes erreurs, sans même pouvoir s'arrêter et réfléchir à une autre possibilité. Mais où est la sortie ? Si tout ce que je suis est conditionné par ce passé, comment pourrais-je briser ce cercle vicieux, cette répétition infinie, pour me donner enfin la possibilité de devenir autre, de devenir moi, sans être constamment renvoyé à ce que j'ai été ?

Autre :

La sortie, cher "Je", ne se trouve pas dans l'effacement complet du passé, mais dans la manière dont tu choisis d'y réagir. Ce que tu appelles un passé réifiant, une structure figée, peut en effet devenir un piège, mais elle peut aussi devenir un tremplin. Ce qui te fait souffrir n'est pas tant d'être défini par ton passé, mais de ne pas accepter de le regarder autrement, d'en faire un miroir et non un carcan. Si tu considères chaque acte passé comme une erreur ou une malédiction, tu ne vois pas le potentiel qu'il y a dans cette histoire. Chaque acte fait partie de ta construction, et bien que tu sois figé dans ce mouvement de répétition, il y a toujours une part de toi qui peut, en conscience, se redéfinir. Ce qui fait l'homme, ce n'est pas l'histoire qu'il porte, mais la manière dont il vit cette histoire. Le "Je" que tu crois figé est toujours en devenir,

même s'il est pris dans un tourbillon d'échos passés. Il suffit de savoir se tenir, d'observer ce tourbillon sans se laisser engloutir.

Je :

Mais, alors, tout est question de regard, de perspective, de réinterprétation ? Peut-être ai-je, à force de lutter contre ce passé, loupé l'essence même de ce que cela signifie vivre avec lui, l'accepter comme une part de mon être sans me laisser écraser par lui. Ce que je considère comme une prison serait alors une sorte de terrain de jeu, un espace où je pourrais faire des choix nouveaux, réinterpréter mes actes, mes erreurs, mes faiblesses. Mais comment faire ce saut ? Comment ne pas me laisser engloutir par cette histoire ?

Autre :

Il est toujours difficile de faire ce saut, mais il est indispensable. Il faut accepter l'idée que ce qui te paraît être une réification de ton être est en réalité une dynamique. Le passé, loin de t'enfermer, peut être une ressource, un terreau où germe l'individu authentique. Tu ne peux pas effacer ton histoire, mais tu peux choisir d'en prendre possession autrement. Le "Je" ne se construit pas en fuyant le passé, mais en le réintégrant, en le portant avec une nouvelle conscience. La liberté réside dans ce processus de réappropriation. Le poids du passé, loin d'être une malédiction, devient le point de départ d'une nouvelle aventure, d'une aventure dans laquelle tu choisis d'être à la fois le créateur et l'acteur de ton propre récit.

Je :

Je suis là, face à ce mur. Il est solide, impénétrable. Je m'y heurte sans fin, comme une bête tapie dans un enclos, sans jamais pouvoir échapper à son regard, à sa surface froide. Il n'y a rien. Aucun reflet de moi, aucun éclat, rien qui me permette de me comprendre autrement que par cette présence muette, inerte. Comme si, dans ce face-à-face, je n'étais qu'un objet figé, incapable de se connaître, d'embrasser sa propre évolution. Il n'y a pas de miroir ici, seulement une surface qui me renvoie à ma propre absence. Comment puis-je être un autre "Je", comment puis-je me réinventer si je me trouve toujours enfermé dans ce mur de solitude et de néant ?

Autre :

Ah, ce mur, ce miroir de l'absence. Il est le reflet de ta propre impossibilité, n'est-ce pas ? C'est

un obstacle que tu te crées, un mur qui empêche non seulement le regard extérieur, mais aussi le regard sur soi-même. Face à ce mur, tu ne peux te voir ni grandir, ni évoluer. Il te fige dans un état d'inauthenticité, un état où tu n'es ni toi-même ni autre. Ce face-à-face avec la surface vide te prive de toute possibilité d'être autre que ce que tu es déjà : un reflet sans profondeur. Mais que te renvoie ce mur, si ce n'est ton propre désespoir de ne pas pouvoir t'appréhender autrement, de ne pas pouvoir imaginer l'avenir que tu pourrais devenir ?

Je :

Ce mur... C'est une barrière sans fin. Et c'est ce qui me blesse : je suis là, en face de lui, figé, comme si l'entièreté de ma vie se résumait à ce contact avec la pierre froide, cette frontière infranchissable. Je ne peux aller au-delà de ce que je suis aujourd'hui, pas même me regarder, car le mur me prive de tout reflet. Ce qui m'effraie, c'est de ne même pas savoir si l'autre côté existe. Peut-être que je m'invente un horizon qui n'est que mirage, mais je suis là, pris au piège de ma propre impasse. Comme un animal en cage, je vois les autres s'échapper, grandir, se transformer, mais moi je suis toujours ce même être, écrasé contre ce mur. Comment pourrais-je devenir autre que ce que je suis, si je ne peux même pas m'imaginer au-delà de cette prison ? Est-ce que le face-à-face avec ce mur ne m'empêche pas de rêver à ce que je pourrais être ?

Autre :

Tu vois, ce mur est aussi un miroir, mais un miroir déformant, qui ne te renvoie rien d'autre que l'image de ton enfermement, de ton incapacité à te projeter dans l'autre. Il est le reflet de ton impuissance à t'imaginer en devenir, à te voir au-delà de ce que tu crois être. Il te prive d'un horizon, de cette possibilité d'imaginer un futur. Ce n'est pas tant la surface du mur qui t'enferme, mais l'illusion qu'il est le seul possible, qu'il est la seule vérité. Pourtant, le mur n'est qu'une image, une construction mentale, un mécanisme de défense qui empêche l'élan vers ce qui pourrait être. Cette image de l'impossibilité te bloque, mais elle ne définit pas ce qui est réellement possible. Tu n'as pas encore regardé au-delà de ce mur pour voir l'espace qui s'y cache, l'espace où tu pourrais être autre.

Je :

Ce que tu dis me touche, mais cette image du mur m'est tellement familière. Il est le symbole de ce que je ne peux pas atteindre, de ce qui semble hors de portée. Face à lui, je me sens si petit, si insignifiant. Tout ce que j'ai appris, tout ce que j'ai vécu, me ramène à cette

confrontation stérile. Le mur me paralyse dans l'instant présent, me fait oublier qu'il y a un dehors, que je pourrais peut-être un jour traverser cette surface froide. Mais ce regard que j'ai porté sur lui, est-ce que ce n'est pas aussi ce regard que je porte sur moi-même ? Me suis-je moi-même enfermé dans l'idée que je suis cette personne figée, sans possibilité d'évoluer, dans la même veine que ce mur ?

Autre :

Oui, ce regard sur le mur est le reflet d'un regard sur toi-même, un regard qui refuse de voir au-delà de ce qui est. Ce mur représente l'illusion de la solidité, de la permanence. Mais tout est mouvant, tout est fluide. Et ce regard qui te fixe dans l'immobilité, ce n'est pas celui de l'autre, mais bien le tien, qui refuse de se libérer de l'illusion d'être pris dans une vérité définitive. Si tu te perçois uniquement à travers la surface de ce mur, alors tu seras condamné à cette stagnation. Mais si tu peux accepter l'idée qu'il ne s'agit que d'un reflet, d'une image transitoire, peut-être que tu pourras enfin te tourner et regarder vers l'horizon qui t'échappe, là, derrière cette surface qui te semble si dure.

Je :

Je comprends... Ce mur ne m'est pas imposé de l'extérieur, il vient de moi. C'est mon propre regard qui, en me figeant dans ce face-à-face, me prive de la possibilité de voir plus loin, de me donner la liberté de changer. J'ai peur de ce que je pourrais devenir si je lève ce regard, si je laisse ce mur derrière moi. Mais... et si ce n'était que l'illusion de la sécurité que je recherche en restant là, figé ? Et si ce mur n'était pas une protection, mais un piège, un mirage qui me condamne à ne pas m'épanouir ?

Autre :

Exactement. Et peut-être qu'en tournant ton regard ailleurs, tu découvriras qu'il existe mille chemins à traverser, mille manières de t'appréhender. Ce que tu considères comme un obstacle infranchissable n'est qu'une image, un artifice. L'authenticité n'est pas dans la rigidité de ce mur, mais dans ta capacité à t'échapper de cette image figée. L'horizon se trouve toujours au-delà de ce que tu crois être ton seul et unique monde. Il est encore là, prêt à être découvert, mais tu dois d'abord accepter de regarder ailleurs, de dépasser ce face-à-face qui te paralyse. Le mur n'a de pouvoir sur toi que si tu continues à te le figurer comme une vérité immuable.

Je :

C'est un saut dans l'inconnu, n'est-ce pas ? Mais c'est un saut que je dois faire. Ce mur n'est que l'apparence d'une impossibilité, une illusion que je m'impose pour me sentir en sécurité. Si je peux apprendre à lever le regard, à accepter l'incertitude, peut-être que je trouverai enfin ce qui me manque : un chemin, une direction qui n'est pas dictée par ma peur, mais par mon désir d'être autre, d'être enfin moi, un "Je" en devenir.

Je :

J'ai tenté, tu sais... j'ai tenté de percer ce voile qui me séparait de ce que je croyais être mon autre, cette image cachée sous la surface de ma peau. J'ai cru que, derrière ce voile, je trouverais l'autre moi, celui que je n'avais jamais osé rencontrer. Je l'ai arraché, ce voile, dans un dernier élan d'espoir, croyant que sous la fragilité de cette couverture se trouvait ma vérité. Mais... sous ce voile, il n'y avait rien. Rien qu'une pierre, une matière froide, dure. Un visage figé dans l'immobilité, une statue sans âme. Le Je que j'espérais rencontrer sous ce voile... je ne l'ai pas trouvé. Et pourtant, c'est là que je suis tombé : dans l'opacité de la pierre, dans cette nuit sans fin où mon autre est, lui aussi, prisonnier.

Autre :

Oui, tu vois, tu t'es heurté à l'opacité de cette matière, cette pierre, qui est le miroir de l'impossibilité de tout dévoiler. La statue, à l'image de ton être, est figée, enfermée dans l'illusion d'une vérité immédiate. Ce n'est pas dans la pure révélation que tu trouveras ton autre, mais dans le travail patient de la sculpture. La pierre ne te révèle pas d'emblée ce qu'elle cache, elle t'impose d'abord de la sculpter, de la tailler, de lui donner forme. Mais ce n'est pas une forme facile à atteindre. C'est dans cette opacité que tu dois chercher. C'est dans la matière qui te semble solide et irréductible qu'il faut creuser, car ce n'est que par le travail, par le façonnement, que l'autre pourra s'échapper.

Je :

C'est cette opacité, cette densité de la pierre qui me trouble. J'ai cru qu'en soulevant le voile, je trouverais la lumière, la vérité... mais ce n'était qu'une autre ombre. La statue ne m'a rien dit. Elle est là, figée, et moi je me sens comme elle, figé dans cette même certitude d'être un objet, un corps emprisonné dans l'immobilité du temps. Et pourtant... c'est dans cette pierre que je dois maintenant chercher, chercher non pas à révéler un autre moi, mais à le sculpter.

Mais comment sculpter un être sans savoir vraiment de quoi il est fait ? Comment briser cette opacité et trouver ce qui, sous cette surface, pourrait bien être autre que ce qu'il semble ?

Autre :

La statue, ce n'est pas ton être figé dans une forme définitive. C'est une image de l'impossibilité d'être tout entier d'un seul coup. C'est dans l'ombre de la pierre, dans l'opacité de la matière, que se trouve la véritable quête. Ce n'est pas de révéler une vérité cachée, mais de créer, de façonner cette vérité au fur et à mesure que tu la rencontres. Comme un sculpteur face à un bloc de marbre, il ne sait pas, au départ, quelle forme il va dégager, mais il commence à frapper, à creuser, à laisser tomber la poussière pour trouver ce qui pourrait émerger. Peut-être que tu n'es pas fait pour t'échapper tout de suite de cette pierre, mais pour l'apprivoiser, pour en faire un chemin, une voie par laquelle l'autre pourra finalement s'échapper. C'est dans ce travail de déchirure et de sculpture que l'être devient vraiment ce qu'il est. Ce n'est qu'en creusant, en façonnant, qu'il pourra s'ouvrir comme une fenêtre percée au travers d'un mur.

Je :

Une fenêtre percée au travers d'un mur... Une ouverture. Alors, ce que je cherche n'est pas un autre moi tout fait, mais une possibilité d'être autre à travers le travail du temps, des actes, des erreurs. Et peut-être que cet autre, en fin de compte, n'est jamais qu'un devenir, une forme qui se découvre à travers ses propres fractures, à travers ce que l'on sculpte dans la matière de notre existence. Mais... quelle douleur de se savoir coincé dans cette matière, d'être cette statue, et de devoir se reconstruire, pierre après pierre, dans l'espoir que, peut-être, un jour, l'opacité cédera.

Autre :

Il y a toujours une douleur à déchirer ce qui nous semble figé. Mais ce n'est que par cette douleur que tu pourras t'ouvrir. La statue n'est pas un prisonnier éternel, elle est simplement un espace en attente de transformation. Elle est une promesse, une invitation à la création. Tant que tu te tiendras là, à attendre que la lumière vienne toute seule, tu resteras prisonnier de cette opacité. Mais si tu choisis d'agir, si tu choisis de sculpter cette pierre, de travailler cette matière qui te semble hostile, alors, progressivement, tu dégageras ce qui, peut-être, te permettra de te voir autrement. Le voile n'est pas ce qui cache ta vérité. Il est ce qui te permet

d'avancer, de déchirer l'invisible pour faire advenir l'autre, celui que tu n'as pas encore rencontré.

Je :

Alors, peut-être que l'opacité de la pierre est le seul terrain où je peux enfin me trouver. Pas dans une révélation immédiate, mais dans la lente prise de conscience, dans ce travail acharné, sans garantie, de tailler, de sculpter, de redéfinir. Ce travail ne se fait pas dans la lumière, mais dans l'ombre, là où je suis confronté à ce que je suis et ce que je ne suis pas encore. C'est dans cette opacité, dans cette nuit, que je dois me découvrir, que je dois me forger.

Autre :

Oui. Et peut-être qu'un jour, cette pierre, que tu croyais être une prison, te révélera une forme nouvelle, une forme qui n'est ni ta forme d'hier, ni celle d'un autre, mais celle que tu as créée toi-même. Peut-être qu'un jour, au cœur de cette sculpture, tu verras apparaître, enfin, la lumière d'un autre soi. Mais il faudra du temps, il faudra persévérer, et surtout, accepter que l'opacité de la pierre n'est pas un obstacle, mais une chance, celle de créer, d'évoluer, d'être autre.

CONCLUSION

Le "Je" qui déchire le voile d'une statue dans l'espoir de se découvrir sous ce voile représente l'impossibilité de se trouver tout de suite, tout entier. La statue est à la fois l'image de l'aliénation du Je, de son enfermement dans une forme figée, et de sa possibilité d'évolution à travers le travail de la matière, de l'existant. L'opacité de la pierre devient une métaphore de l'impossibilité de tout comprendre immédiatement, mais aussi du chemin que l'on doit parcourir pour se redéfinir. Il ne s'agit pas de briser la statue pour y découvrir une vérité cachée, mais de sculpter son être, de façonner son autre au fur et à mesure, à travers les actions, les choix, les erreurs. La sculpture, dans ce sens, devient une métaphore de l'existence elle-même, une tâche inachevée qui exige un travail constant et une acceptation du temps comme élément de transformation. Ce n'est qu'en façonnant cette pierre, à la fois dure et malléable, que l'on peut réellement se trouver.

Je :

J'ai cherché longtemps, tu sais, à tout comprendre d'un seul coup, à tout dévoiler d'un seul

geste. J'ai cru qu'en arrachant les voiles, en me confrontant à l'évidence, je trouverais cet autre, celui que je cherche sans cesse. Mais chaque fois que je croyais approcher la vérité, je me heurtais à l'ombre, à une opacité que je ne pouvais traverser. Ce voile ne se déchire pas, il me renvoie toujours à cette obscurité. Alors, j'ai compris. Peut-être que ce n'est pas dans la lumière que je dois chercher cet autre. Peut-être que c'est dans l'obscurité que je devrais m'aventurer, là où je n'ai plus d'attentes, là où il n'y a que l'incertitude... et dans cette incertitude, peut-être qu'une lueur fragile apparaîtra, qui me guidera, non vers une vérité, mais vers un chemin.

Autre :

Oui... c'est dans cette obscurité, dans ce refus de la certitude immédiate, que tu trouveras le véritable autre. Tu vois, le Je cherche souvent une rédemption rapide, une révélation évidente. Mais l'autre, celui que tu cherches, n'est pas là à te sauver de ton aliénation. Il est là, fragile et ténu, comme une lueur qui surgit dans le vide. C'est dans cette obscurité qu'il prend forme. Ce n'est pas une forme déjà définie qui t'attend, mais une possibilité, un chemin qui se déploie à mesure que tu y fais face. L'autre, c'est peut-être cette lumière fragile, qui t'oriente non vers un autre toi tout fait, mais vers un devenir, un chemin d'existence qui se construit pas à pas.

Je :

Alors cet autre, ce n'est pas une vérité à saisir, une destination à atteindre. Ce n'est pas une réponse définitive, mais... une lueur, une suggestion de ce qui pourrait être. Un peu comme une étoile dans la nuit : elle ne me montre pas le chemin tout entier, elle me montre seulement où regarder. Mais cette lueur, elle est si fragile... Comment accepter de la suivre, alors qu'elle ne fait qu'effleurer l'obscurité ? C'est comme si je devais m'engager dans la nuit sans savoir si cette lumière persistera ou si elle s'éteindra.

Autre :

Il n'y a rien à saisir, rien de certain dans cette lumière. Mais c'est justement cela qui fait la différence. Si tu cherches une certitude, une réponse immédiate, tu resteras toujours dans l'obscurité. Ce que tu cherches, c'est une orientation, un mouvement vers quelque chose d'inconnu, vers ce qui n'est pas encore. C'est cette fragilité même qui te permet de t'engager. C'est le doute qui devient le point de départ de la recherche, et cette lueur qui vacille dans l'obscurité devient ta boussole. Tu ne dois pas craindre l'incertitude, car elle est le seul terrain où l'autre peut surgir. La lueur fragile, en elle-même, est une promesse : non pas d'une réponse

immédiate, mais d'une transformation possible. C'est à travers cette lueur, dans son évanescence même, que tu peux commencer à marcher vers un autre toi, un autre qui n'existe pas encore, mais qui est en train de naître.

Je :

C'est étrange, cette lueur qui m'échappe toujours, et pourtant qui semble être tout ce que j'ai pour avancer. C'est comme si l'obscurité ne m'était pas une ennemie, mais une compagne, une présence silencieuse qui, paradoxalement, me montre le chemin. Peut-être que la lumière que je cherche n'est pas un éclair soudain, mais une lueur fragile que je dois accepter comme guide, non comme une certitude, mais comme une possibilité. Une possibilité que l'autre est là, pas tout de suite, mais qu'il existe, dans l'éphémère et le mouvant.

Autre :

Oui, et cette lueur te montre que la vérité de l'autre n'est jamais une donnée figée. Ce n'est pas une révélation brute, mais un devenir, un chemin où chaque pas dans l'obscurité est un pas vers la découverte de toi-même, un pas vers l'autre qui te reste encore à être. L'obscurité n'est pas l'absence de lumière, mais le terrain de ce qui reste à inventer, à découvrir. Si tu te laisses guider par cette lueur fragile, tu verras qu'elle ne t'indique pas un autre toi tout fait, mais un chemin où tu deviens autre, à chaque instant. Ce n'est pas une rédemption instantanée, mais une transformation continue, dans la nuit.

Je :

Et cette transformation, alors, elle se fait dans l'acceptation de l'impossibilité de saisir ce que l'on cherche tout de suite, dans l'acceptation de l'incertitude, du doute. C'est là, dans l'incertitude même, que je dois m'ouvrir à ce qui est possible, à ce que je peux devenir. La lumière fragile n'est peut-être qu'un indicible passage entre ce que j'étais et ce que je vais être, sans jamais me permettre de connaître ce que je serai au bout du chemin. Mais c'est ainsi que je dois avancer, sans la certitude d'un but, mais avec la possibilité d'un devenir. Et cette lueur... fragile, éphémère, me guide sans promesse d'aboutir, mais avec la promesse d'un chemin vers moi-même.

Autre :

Oui, et c'est dans ce chemin que réside la liberté, celle de se chercher, sans promesse de

trouver. La lueur fragile est la possibilité même de se transformer, dans l'obscurité, dans l'incertitude. Ce n'est pas une certitude qui t'attend, mais un chemin sans fin, un chemin où l'autre se révèle à toi à chaque pas, à chaque doute, à chaque découverte. Accepte cette obscurité comme ton alliée, et cette lumière fragile deviendra ton guide, non pour révéler un autre tout fait, mais pour te permettre d'être enfin toi, dans l'inachevé, dans le mouvement, dans la possibilité d'un devenir perpétuel.

DEVASTATION

L'ENFANT ET L'OMBRE DE LA MORT



PRELUDE

« Mais le chemin ne nous parle qu'aussi longtemps que des hommes, nés dans l'air qui l'environne, ont pouvoir de l'entendre. Ils sont les servants de leur origine, mais non les esclaves de l'artifice. C'est en vain que l'homme par ses plans s'efforce d'imposer un ordre à la terre, s'il n'est pas ordonné lui-même à l'appel du chemin. Le danger menace, que les hommes d'aujourd'hui n'aient plus d'oreille pour lui. Seul leur parvient encore le vacarme des machines, qu'ils ne sont pas loin de prendre pour la voix même de Dieu. Ainsi l'homme se disperse et n'a plus de chemin. À qui se disperse le Simple paraît monotone. La monotonie rebute. Les rebutés autour d'eux ne voient plus qu'uniformité. Le Simple s'est évanoui. Sa puissance silencieuse est épuisée. »

(Martin Heidegger, « Le chemin de campagne »)

Dans la nuit sombre d'une apocalypse qui voudrait de l'humain ne conserver que cendres, deux figures se rencontrent sur « Le chemin de campagne » : un enfant et l'ombre de la mort. Un troisième personnage, Sum le plus mystérieux y est seulement évoqué. De ce chemin, l'Enchanteur voudrait fermer l'accès mais il ne le peut pas : comment fermer l'accès à un chemin qu'il ne connaît qu'à travers son mépris. Ce chemin est celui du Simple et de la Sérénité : de tout ce qui l'entoure l'Etre a fait sa demeure. Le chemin conduit ceux qui l'empruntent au pied du grand chêne, anneau nuptial de la terre et des cieux. C'est au pied de cette alliance qu'un banc nous invite à une rencontre dans la pensée méditante, une pensée qui, comme le chêne qui lui fait ombre et l'abrite des sarcasmes du soleil Hélios, ne croît qu'avec lenteur, sans se précipiter, dans une éternité dont le temps n'est que recel de ses fragments. « Le chemin de campagne » ne cache rien et ne saurait mentir à qui porte sur lui un regard avisé : un regard qui, sans rien présumer, se laisse envahir par tout ce qui, dans sa vérité, l'entoure et auquel il

ne résiste pas. En tout ce qui paraît alors rien n'est en réserve : le chemin donne tout ce qu'il entrouvre et il serait aussi vain que sacrilège d'y chercher autre chose.

Le chemin nous engage à la veille prudente car la Bête n'est pas morte. Elle sommeille en chacun de nous et il suffit d'un murmure pour qu'elle se réveille à nouveau et déverse sur le monde son plus profond mépris des hommes, de la nature, des dieux et de la vie.

LA RENCONTRE

L'Ombre

(S'approchant d'un enfant assis parmi les décombres, puis déposant sa faux contre une pierre)

Je t'ai vu sourire alors que je venais vers toi. Ce sourire m'a arrêtée. Il ne ressemblait ni à une provocation ni à l'ignorance de ce qui t'entoure. Tu regardais les maisons détruites, la poussière qui voile le soleil, les corps auxquels personne ne répond plus, et pourtant ton visage s'est ouvert un instant. Qu'as-tu reconnu en moi ? Je n'ai rien d'une mère. Mes mains ne savent pas retenir ceux qu'elles rencontrent.

L'Enfant

(Levant vers elle un visage où les larmes ont laissé des traces claires)

Je n'ai pas reconnu ma mère. Je sais qu'elle ne reviendra pas par ce chemin. Mais tu étais quelqu'un qui s'approchait. Depuis longtemps, tout s'éloigne : les gens, les voix, le train qui emportait autrefois les voyageurs derrière la colline. Je me souviens de mains aux fenêtres. On pouvait leur répondre sans savoir où elles allaient. Maintenant, je regarde encore, mais je ne sais plus à qui faire signe. Quand tu es venue, j'ai cru que quelqu'un allait enfin s'arrêter auprès de moi. C'est peut-être pour cela que j'ai souri.

L'Ombre

(Regardant la faux qu'elle vient d'abandonner)

Je me suis arrêtée, et tu es vivant. Je ne reprendrai pas cette lame pour obéir à ceux qui ont décidé que ta vie pouvait être emportée avec les autres. Ils ont donné des ordres, déplacé des armées, prononcé des paroles qui semblaient plus importantes que les êtres auxquels elles

coûtaient tout. Ils appelaient cela servir. Moi, j'ai rencontré ceux qui en mouraient. Aucun drapeau ne pouvait leur rendre le matin qu'on leur retirait.

L'Enfant

(Se tournant vers l'emplacement de sa maison)

Tu parles comme si tu n'avais fait que passer après eux. Pourtant, c'est toi qui as pris les miens. Je ne peux pas oublier cela parce que tu me regardes avec douceur. Ma mère avait une voix. Elle posait parfois sa main sur mon front avant de me demander si j'avais froid. Tu l'as fait taire. Tu peux poser ta faux, mais sa main ne revient pas sur mon front.

L'Ombre

(Baissant la tête)

Tu as raison de me le dire. Ma peine ne répare pas la tienne, et mes regrets ne rendent personne. Je ne te demande pas de m'absoudre. Seulement, ne crois pas que je me réjouisse de ce que j'accomplis. Chaque être que je rencontre laisse en moi une blessure. Les hommes imaginent que je suis vide parce qu'ils ne supportent pas de me penser autrement. Ils me prêtent leur propre indifférence, puis ils m'en accusent. Je porte pourtant tous ces visages, même ceux dont ils ont déjà perdu le nom.

L'Enfant

(Ramassant un morceau de pierre noircie)

Je voudrais les garder aussi, mais ma mémoire me fait peur. Si j'oubliais le son de sa voix ? Si, un jour, je ne savais plus exactement comment elle me regardait ? Ici, même les pierres ont changé. Je ne reconnais plus ce morceau de mur. Peut-être appartenait-il à notre maison, peut-être à celle du voisin. Les soldats sont couchés parmi les gravats. De loin, on ne distingue presque plus leurs vêtements de la terre. Tout devient semblable, et c'est cela qui me fait le plus mal : chacun était quelqu'un, et maintenant le monde les mélange.

L'Ombre

(S'asseyant à quelque distance de lui)

La destruction ne se contente pas de tuer. Elle efface les différences, les gestes, les lieux où une vie trouvait sa forme. Elle fait d'une chambre et d'un corps deux débris au milieu des autres. Mais cette ressemblance n'est pas leur vérité. Celui qui repose près de cette pierre n'a jamais été une pierre. Il avait ses craintes, ses habitudes, peut-être un enfant qu'il espérait revoir. Ce que le désastre rend indistinct demeure singulier, même lorsque personne ne sait plus le nommer.

L'Enfant

(Pressant la pierre entre ses mains)

Alors pourquoi ai-je l'impression que le temps lui-même nous a trahis ? Hier devait conduire à demain. Les choses devaient continuer, même en changeant. Nous avions semé, réparé la porte, rangé du bois pour l'hiver. Tout cela annonçait quelque chose. Maintenant, le bois a brûlé avec la maison, la porte n'ouvre plus sur rien, et l'hiver viendra peut-être sans trouver personne. Ce qui préparait l'avenir n'a plus d'avenir. On dirait que le temps s'est retourné contre nous.

L'Ombre

(Observant le ciel obscurci)

Tu attendais du temps qu'il garde les promesses auxquelles vous travailliez. Il ne les a pas gardées. Mais ceux qui ont détruit votre maison ne sont pas devenus innocents parce que les heures ont continué de passer. C'est leur violence qui a rompu votre vie. Ils avaient appris à traiter la terre comme une réserve, les hommes comme des forces disponibles, les enfants comme un avenir dont ils pourraient disposer. Ils ont perfectionné leurs moyens jusqu'à pouvoir détruire sans avoir à regarder longtemps ce qu'ils détruisaient.

L'Enfant

(Après un silence)

On nous disait pourtant que les machines allaient nous aider. Le train me plaisait. J'aimais entendre la locomotive avant de la voir. Je ne savais pas qu'un même monde pouvait construire ce qui rapproche les hommes et ce qui les emporte vers la mort. Comment ont-ils pu laisser leurs inventions décider à leur place ? Comment ont-ils pu oublier la terre qui les nourrissait, puis la couvrir de cendres comme si elle n'avait jamais été leur mère ?

L'Ombre

(D'une voix lasse)

Ils n'ont pas tous oublié de la même manière. Certains commandaient, d'autres obéissaient, d'autres détournaient le regard. Mais beaucoup ont fini par croire que ce qui pouvait être fait devait l'être, et que la puissance de leurs moyens prouvait la justesse de leurs fins. Alors la question de la vie est devenue une question d'organisation. On évaluait les ressources, les délais, les pertes acceptables. Ceux qui allaient mourir entraient dans des calculs où leur présence n'avait plus de poids.

L'Enfant

(La regardant avec une colère contenue)

Et toi, tu entrais dans leurs calculs. Ils savaient que tu viendrais. Ils pouvaient prévoir les morts, en annoncer le nombre, en tirer un avantage. Cela devait te rendre facile à employer.

L'Ombre

(Ses mains se refermant lentement)

Oui. Ils ont voulu faire de moi un instrument. Ils m'ont installée dans leurs entreprises, leurs conquêtes, leurs procédures. Ils ont voulu que je travaille au rythme qu'ils avaient choisi.

C'est là mon supplice : je termine ce qu'ils commencent, puis je porte ce qu'ils refusent de

voir. Ma faux est devenue le poids que je remonte sans cesse. Je voudrais parfois la laisser définitivement au pied de la pente. Je voudrais connaître une seule journée où je n'aurais personne à prendre.

L'Enfant

(D'une voix plus basse)

Tu voudrais vivre ?

L'Ombre

(Relevant les yeux vers lui)

Je voudrais savoir ce que cela fait de recevoir un jour sans devoir le retirer à quelqu'un. Sentir sa lumière, en attendre le soir, m'endormir sans emporter une dernière respiration. Et je voudrais pouvoir mourir. Tu trouves cela étrange, mais je suis condamnée à ce dont je prive les autres : je n'ai pas de fin. Aucun repos ne m'est promis. Je demeure auprès de chaque séparation, sans jamais pouvoir me séparer de ma tâche.

L'Enfant

(Hésitant avant de parler)

Si tu m'as épargné, devras-tu répondre de ce geste ? Quelqu'un viendra-t-il te demander pourquoi je suis encore là ? Je ne voudrais pas que tu sois punie pour t'être assise auprès de moi. Mais je ne voudrais pas non plus que tu m'aies laissé vivre pour me confier tout ce que les autres ont abandonné. Je suis petit. Je ne peux pas porter seul le lendemain du monde.

L'Ombre

(Avec douceur)

Rester vivant ne t'oblige pas à réparer toute la terre. Je ne te donne pas une dette en te laissant ton souffle. Tu as déjà assez à porter. Tu peux avoir faim, peur, sommeil. Tu peux chercher un abri avant de chercher une réponse. Ceux qui font d'un enfant une promesse

oublient parfois que cette promesse a besoin de manger, de se réchauffer, d'être aimée. Ils admirent l'avenir qu'ils voient en lui et négligent sa vie présente.

L'Enfant

(Fermant les yeux un instant)

Alors écoute ce que je sens. Les miens ne sont pas seulement derrière moi, dans une histoire que je raconterais. Quand je cherche un endroit où m'asseoir, quelque chose du regard de ma mère m'accompagne. Quand je me retiens de faire mal, je reconnais une présence qui ne vient pas seulement de ma peur. Je ne sais pas où ils sont. Je ne vois aucun visage dans l'air. Mais je ne peux pas dire qu'ils ne sont plus que des souvenirs. Il y a de l'Esprit dans ce qui me reste ouvert.

L'Ombre

(L'écoutant sans l'interrompre)

Tu ne leur inventes pas un corps pour les retenir. Tu ne remplis pas la solitude de figures qui te consoleraient. Tu essaies de dire une présence qui ne se laisse plus toucher comme autrefois, et qui pourtant travaille encore ta manière de vivre. Je ne peux pas te montrer son lieu. Je peux seulement entendre que leur disparition n'a pas fermé tout ce qu'ils avaient ouvert en toi.

L'Enfant

(Essuyant ses joues avec sa manche)

Mes larmes ne suffiront pas. Je le sais maintenant. J'ai pleuré jusqu'à sentir mes yeux pleins de sable, et rien n'a changé autour de moi. Pourtant, nous parlons. Je peux encore te répondre, imaginer un chemin, vouloir quelque chose. Cela me semble presque honteux parmi tant de morts, mais je souris encore parfois. Je ne souris pas parce que j'ai oublié. Je souris parce que quelque chose en moi n'est pas entièrement livré à ce qui nous a détruits.

L'Ombre

(Regardant longuement l'enfant)

Garde ce quelque chose. Ne le laisse pas devenir une honte. Les morts n'exigent pas que chaque vivant se ferme avec eux. Mais méfie-toi des paroles qui voudront expliquer trop vite ton sourire et ta douleur. On viendra peut-être parler de tragédie, de nécessité, de grandeur historique. On trouvera des concepts assez larges pour que les corps disparaissent dessous. Un mot peut aider à penser ; il peut aussi permettre de ne plus rencontrer personne.

L'Enfant

(Son visage se durcissant)

Je ne veux pas qu'on raconte que leur mort a servi. Servi à qui ? À ceux qui ont gagné de l'argent, une bataille, un pouvoir ? Aux hommes qui ont ensuite écrit leur histoire ? Il y a eu des camps où l'on a traité des êtres comme une matière disponible. À Auschwitz, à Birkenau, jusque dans ce qu'on leur faisait subir, on leur retirait la possibilité d'être quelqu'un. Et après leur mort, faudrait-il encore les ranger selon la valeur que leur donne notre mémoire ?

L'Ombre

(D'une voix grave)

Aucun de ces morts n'est moins précieux parce que son nom est moins connu. Aucune victime ne devient secondaire parce qu'elle entre mal dans le récit que les survivants préfèrent transmettre. J'ai rencontré des visages qu'aucune photographie ne gardera, des êtres dont personne ne réclamera les objets. Leur anonymat ne les rend pas interchangeables. Le compte des morts mesure l'étendue du crime ; il ne peut contenir ce qui a été retiré à chacun.

La commémoration sédimente le devoir de mémoire en un souvenir abstrait, irréal. C'est l'histoire elle-même qui fait des humains des être désolés car, rapportées à l'histoire, nos existences ne sont

que les récifs de la dévastation. Bien pire encore : l'histoire masque les vies quand elle n'en compte que la mort et ses souffrances se dissipent, puis elles s'effacent dans la mémoire, morte, de celui qui n'est plus. Seuls les vivants ont des esclaves : la mort les affranchit !

L'Enfant

(Fixant ses mains vides)

C'est cela que je voudrais savoir dire. Il faut compter, puisque certains voudraient effacer. Mais je voudrais qu'on entende aussi que chaque nombre cache un visage qui ne se réduit pas à lui. Et je voudrais que personne ne se serve de ces visages pour gagner une querelle. Les morts ont déjà été pris dans les affaires des vivants. Pourquoi faut-il qu'on les reprenne encore ?

L'Ombre

(Après une longue hésitation)

Parce que les vivants peuvent faire commerce de tout, même de leur indignation. Ils peuvent invoquer les victimes et ne plus les écouter. Ils peuvent dénoncer un crime pour établir leur propre vertu, puis passer à autre chose. Mais il serait injuste d'en conclure que toute accusation est une souillure. Il faut répondre des actes. Il faut regarder les responsabilités. Ce qui trahit les morts, c'est de les employer en oubliant ce qui leur est arrivé.

L'Enfant

(Se penchant vers elle)

Alors comment parler sans les employer ? Et comment se taire sans les abandonner ? Si je dis seulement que je souffre, on me demandera des explications. Si je les donne, on discutera mes mots. Si je garde le silence, on pourra croire que je n'ai rien à dire. Leur absence est dans ma chair, et je ne sais pas comment la faire entrer dans une phrase.

L'Ombre

(Avec une attention plus profonde)

Tu n'as pas à tout faire entrer dans une phrase. Il est des paroles qui témoignent justement parce qu'elles laissent entendre ce qu'elles ne peuvent porter. Ton silence aussi peut être habité. Mais il ne doit pas servir de refuge à ceux qui refusent de répondre. Il y a le silence de la douleur, celui de l'écoute, celui de la peur, celui de la dissimulation. Ils ne sont pas semblables parce qu'aucun son n'en sort.

L'Enfant

(Se levant lentement)

Je voudrais trouver des mots qui ne ferment pas ce dont ils parlent. Des mots qui laissent venir ce que je ne savais pas encore entendre. Ici, chaque chose semble condamnée à son apparence : la pierre est un gravat, l'arbre est du bois, l'homme est un corps. Pourtant, je me souviens d'un chemin de campagne. Il ne menait pas seulement d'un endroit à un autre. Quand on y marchait, le monde pouvait devenir proche.

L'Ombre

(Se levant à son tour)

Je connais ce chemin. Il traverse les prés et rejoint un grand chêne. Un banc repose à son pied. On peut s'y arrêter sans avoir rien à obtenir du paysage. Peut-être est-ce cela que tu cherches : un lieu où la terre ne soit pas immédiatement sommée de produire, où ton regard puisse recevoir avant de mesurer. Les choses y demeurent simples, mais leur simplicité n'est pas vide.

L'Enfant

(Regardant au-delà des ruines)

Est-il encore là ? Je crains que tu ne m'indiques un souvenir. On m'a déjà promis des endroits

où la peur cesserait, et lorsque j’y arrivais, il fallait repartir. Je ne veux pas d’un autre monde imaginé pour supporter celui-ci. Je veux un chemin où mes pieds puissent se poser.

L’Ombre

(Montrant une trouée entre les arbres)

Tes pieds pourront s’y poser. Tu y trouveras de la boue, des racines, des pierres qui te feront trébucher si tu regardes ailleurs. Le chemin n’efface pas le désastre. Il ne garantit aucune délivrance. Mais il te permettra peut-être d’éprouver que la terre n’est pas épuisée par ce qu’on lui a fait, et que ta vie ne se résume pas à ce dont tu as réchappé.

L’Enfant

(Faisant quelques pas, puis s’arrêtant)

Tu parles d’une ouverture à l’Être. Je voudrais comprendre sans transformer encore ce mot en une chose cachée quelque part. Est-ce une lumière ? Si je la cherche, dois-je quitter tout ce que je connais ?

L’Ombre

(Marchant près de lui)

Regarde ce que fait la lumière lorsqu’elle revient entre les branches. Tu ne la saisis pas comme tu saisis cette pierre. Tu vois grâce à elle la nervure d’une feuille, le relief d’un visage, la poussière sur ta main. Ce qui donne à voir ne se présente pas nécessairement comme un objet de plus. L’Être, tel que nous le cherchons ici, ne t’attend pas derrière le monde. Il te concerne dans la possibilité même de rencontrer ce qui est.

L’Enfant

(Observant ses doigts éclairés)

Et ce que tu appelles le Soi ? On m’a dit tant de fois ce que je devais devenir. Un enfant

courageux, un survivant digne des morts, un homme capable de reconstruire. Je voudrais savoir s'il reste quelque chose qui soit mien avant toutes ces demandes.

L'Ombre

(Avec une chaleur retenue)

Ton être propre ne sera pas un bien qu'il te faudra défendre contre tout autre. Il pourra se recevoir dans tes rencontres, dans ce que tu accueilles et dans ce que tu refuses. Tu n'as pas à devenir la figure qu'un autre a préparée pour toi. La liberté dont je te parle demande que tu puisses répondre de ta vie, et cette réponse se cherche parmi les êtres. Elle ne te sépare pas d'eux.

L'Enfant

(Sa voix prenant une gravité nouvelle)

On dit que l'enfant est la dernière métamorphose. Après le chameau qui porte et le lion qui renverse, il peut recommencer. Mais je sens déjà le bât revenir sur mes épaules. On me confie l'avenir, la fraternité, la mémoire des morts. On me demande d'inventer la vraie vie parce que celle que les autres ont construite est absente. Si je dois porter tout cela, en quoi suis-je encore l'enfant ?

L'Ombre

(S'arrêtant pour le regarder)

Tu poses la question que ceux qui célèbrent l'enfance oublient. Ils voient en elle un commencement, puis ils la chargent de leurs fins. L'enfant devient alors un nouveau chameau. Tu devras apprendre à reconnaître ce poids. Même le devoir le plus noble peut t'écraser s'il ne te laisse aucune place pour vivre. Tu peux garder les morts auprès de toi sans devenir le monument de leur disparition.

L'Enfant

(Reprenant la marche)

Et le lion ? Je sens parfois sa colère. Je voudrais renverser les tables de ceux qui ont décidé pour nous. Mais j'ai vu des hommes qui se prétendaient libérateurs et qui exigeaient bientôt la même obéissance que leurs ennemis. Ils avaient appris à dire non ; ils ne savaient pas quoi faire de la vie qu'ils avaient dégagée.

L'Ombre

(D'une voix ferme)

La force de rompre ne donne pas à elle seule la capacité de commencer. Le lion peut rester attaché à ce qu'il combat. L'enfant doit risquer autre chose : un geste qui ne soit pas entièrement dicté par l'adversaire, une parole qui ne vive pas de le contredire. Cela n'exclut ni la vigilance ni le refus. Cela demande que le refus laisse encore venir une vie.

L'Enfant

(Apercevant le grand chêne)

Alors je veux m'asseoir là, avant de décider quoi que ce soit. Mais tu m'as parlé de secrets gardés sur ce banc, de pensées que peu savent entendre. Est-ce un savoir réservé ? Faudra-t-il que je cache aux autres ce que j'aurai compris ? Je ne veux pas que le chemin devienne une porte fermée.

L'Ombre

(Posant la main sur l'écorce)

Ce qui demande de l'attention n'est pas pour autant réservé à quelques élus. On peut partager une parole sans pouvoir transmettre à la place d'un autre l'écoute qu'elle exige. La difficulté commence lorsque l'on fait de cette exigence un privilège, ou de l'obscurité une

preuve de profondeur. Ne cache rien pour te rendre supérieur. Mais ne réduis pas non plus ce que tu rencontres à ce qui peut être expliqué immédiatement.

L'Enfant

(S'asseyant sur le banc)

La mort ouvre-t-elle les yeux ? Ceux qui ne voyaient rien ici comprennent-ils enfin lorsqu'ils passent avec toi ? Ou bien tout se ferme-t-il ? Tu sembles garder tant de choses. Je me demande si tu détiens la vérité que les vivants cherchent en vain.

L'Ombre

(Demeurant debout devant lui)

Je ne veux pas te promettre une connaissance dont je serais la maîtresse. Mourir ne devient pas juste parce qu'on en fait un accès au savoir. Et tu n'as pas besoin de me suivre pour apprendre à regarder. Ce que je peux te dire, c'est que la disparition d'un être ne met pas fin à tout ce qu'il donne à penser. Parfois même, les vivants commencent alors à entendre une parole qu'ils avaient longtemps laissée passer.

L'Enfant

(Passant sa main sur le bois du banc)

Je pense à ceux qui rentraient le soir avec un fagot, à la soupe sur le feu, au clocher qui leur disait qu'il était temps de revenir. On pourrait raconter leur vie en quelques lignes, comme s'il ne s'était presque rien passé. Pourtant, ils avaient leurs pensées. Le chemin les accompagnait. Quand l'un d'eux mourait, il ne disparaissait pas seulement un corps : une manière de voir les prés s'éteignait avec lui.

L'Ombre

(S'asseyant enfin)

Et parfois ceux qui restent lui infligent une autre disparition. Ils simplifient sa vie, arrangent

ses paroles, lui prêtent ce qu'il ne peut plus discuter. La médisance peut prolonger la violence jusque dans la tombe. Mais respecter un mort ne demande pas de rendre ses actes intouchables. Il faut pouvoir regarder une existence dans ses fautes et dans ce qu'elle a ouvert, sans faire de l'une un prétexte pour effacer l'autre.

L'Enfant

(Tournant vers elle un regard inquiet)

Je pense à Heidegger, à ce chemin dont il a parlé, et aux accusations qui entourent sa pensée. Si je m'assieds sous ce chêne, si j'écoute ce que ses mots ont laissé venir, faut-il que je sois déjà suspect ? Le banc serait-il devenu un tribunal ? Pourtant, je ne veux pas non plus que les arbres servent à dissimuler ce qui doit être regardé.

L'Ombre

(Après un silence)

Alors ne leur demande pas de le dissimuler. Une pensée ne reçoit pas l'innocence de celui qui l'écoute, et une faute n'est pas effacée par la beauté d'un paysage. Tu peux interroger ce que cette pensée rend possible, examiner ce qui la compromet, et demeurer attentif à ce que le chemin te donne. Ce travail est plus exigeant que la vénération ou le sarcasme. Il ne permet à personne de se dispenser de penser.

L'Enfant

(Un sourire furtif traversant son visage)

J'imagine pourtant le chêne appelé à témoigner. On lui demanderait ce qu'il cache, pour qui il a fait de l'ombre, à quelle doctrine appartiennent ses racines. Puis on reprocherait aux alouettes de chanter sans donner leurs raisons. Cela me fait rire, même ici. Mais je sais qu'il y a des questions qu'on ne peut pas tourner en plaisanterie. Je voudrais seulement qu'on ne confonde pas toute écoute avec une complicité.

L'Ombre

(Son visage s'adouissant)

Ce rire te rend un peu d'espace. Garde-le, sans l'employer à fermer les questions difficiles.

Écouter une source ou un oiseau n'est pas renoncer à la responsabilité. C'est peut-être retrouver une attention que les discours ont épuisée. L'alouette ne te donne aucune doctrine.

Elle te fait entendre qu'une présence peut se déployer sans attendre tes catégories.

L'Enfant

(Écoutant le feuillage)

Je me souviens d'Ariane. Elle aussi avait été abandonnée. Elle connaissait le labyrinthe et le fil, mais cela n'avait pas suffi à la garder auprès de celui qu'elle aimait. Peut-être avait-elle attendu de son savoir qu'il lui épargne la déchirure. Puis une autre rencontre est venue, une parole qui ne lui demandait pas de reconstruire son ancienne prison.

L'Ombre

(Regardant les prés)

Tu reconnais en elle celle qui ne peut plus revenir à ce qu'elle était. Son abandon n'est pas une leçon qu'il faudrait remercier. Il demeure une blessure. Mais le fil qui permet de sortir d'un labyrinthe ne suffit pas à dire comment vivre au-dehors. Il faut encore pouvoir accueillir ce qui vient, sans exiger que toute rencontre confirme ce que l'on savait déjà.

L'Enfant

(D'une voix presque murmurée)

Ce serait cela, écouter le blanc des mots ? Ne pas chercher une formule cachée, mais demeurer près de ce qu'une parole laisse ouvert ? J'entends le merle sans comprendre ce qu'il dit. Pourtant, son chant ne me laisse pas comme il m'a trouvé. Il change quelque chose à ce moment.

L'Ombre

(Fermant les yeux pour écouter)

Oui. Tu n'as pas besoin de traduire le merle pour recevoir son chant. Tu peux entendre l'eau, le feu qui consume lentement un fagot, les abeilles dans leur travail, sans transformer chacun en message. Le silence dont nous parlons n'est pas une absence de monde. Il laisse résonner ce que notre empressement couvre. Les mots peuvent y conduire lorsqu'ils consentent à ne pas prendre toute la place.

L'Enfant

(Regardant une ombre se déplacer sur le chemin)

Ce moment ne ressemble pas au temps des machines. Elles attendent une commande, accomplissent une opération, passent à la suivante. Tout y trouve son emplacement. Ici, je ne sais pas combien de temps nous avons parlé. Ma mère est absente, pourtant elle est dans ce que je t'ai dit. Demain n'est pas arrivé, pourtant il me concerne déjà. Le présent n'est pas seul.

L'Ombre

(Avec lenteur)

Les horloges pourront mesurer notre arrêt. Elles ne diront pas ce qui s'y est ouvert. Ton passé ne vient pas seulement après toi comme une suite de choses terminées ; ton avenir n'est pas seulement une quantité d'heures qui t'attend. Tu changes dans leur présence. Le chemin lui-même devient autre à mesure que tu y réponds. Ce temps-là ne se laisse pas épuiser par l'ordonnancement des instants.

L'Enfant

(Sa main demeurant posée sur le banc)

Et Sum ? Tu as dit qu'il m'attendait ici. Je ne vois personne d'autre que toi. Est-il un maître auquel il faudra encore obéir ?

L'Ombre

(Se tournant vers lui)

Écoute d'abord ce nom dans sa parole la plus simple : je suis. Il ne t'ordonne aucune grandeur. Il te rappelle cette présence que la catastrophe n'a pas entièrement emportée. Tu es ici, avec ta peine, tes questions, cette main sur le bois. Ne te hâte pas d'en faire un personnage qui détiendrait tes réponses. Peut-être faut-il d'abord que tu puisses recevoir ton existence sans la réduire à une erreur ou à une tâche.

L'Enfant

(Inspirant profondément)

Je suis. Cela me semble peu devant ce qui a disparu, mais je peux le dire. Je suis, et je ne veux pas oublier. Tu m'as demandé de rebâtir sans demeurer prisonnier des ruines. Je le voudrais aussi. Pourtant, si je les quitte, j'ai peur de quitter les miens une seconde fois.

L'Ombre

(D'une voix douce)

Quitter les ruines ne signifie pas quitter les morts. Tu ne leur seras pas fidèle en t'interdisant toute demeure. Ils peuvent rester présents dans ce que tu accueilles, dans l'attention que tu donnes à quelqu'un, dans ton refus de traiter une vie comme une matière disponible. La mémoire peut marcher avec toi. Elle n'a pas à te retenir devant un mur détruit jusqu'à ce que tu t'effondres à ton tour.

L'Enfant

(Une émotion nouvelle dans la voix)

Alors je voudrais aimer ce qui peut encore venir, sans dire que tout ce qui fut devait arriver. Si

l'amor fati demande que je remercie le massacre, je ne le peux pas. Je peux reconnaître ma vie dans ce qui m'est arrivé, même dans cette blessure. Mais je ne veux pas appeler juste ce qui nous a été fait.

L'Ombre

(Acquiesçant lentement)

Tu n'as pas à le faire. Recevoir ton existence ne t'oblige pas à bénir ce qui l'a meurtrie. La blessure fait désormais partie de ta vie ; l'injustice demeure une injustice. Tu peux chercher comment vivre avec ce qui ne peut être défait, tout en refusant qu'on l'impose à d'autres. Ton recommencement aura cette difficulté. Il n'effacera pas le tragique par une parole heureuse.

L'Enfant

(Regardant le ciel entre les branches)

Je ne veux plus qu'on me fasse choisir entre deux temples. Dans l'un, il faudrait croire et plier devant ce que l'on ne peut discuter. Dans l'autre, il faudrait seulement connaître, calculer, rendre utile. Si je parle de l'Esprit, on voudra m'envoyer au premier. Si je pose des questions, on me réclamera dans le second. N'y a-t-il pas un chemin qui demeure ouvert entre les deux ?

L'Ombre

(Suivant son regard)

Il y a celui que tu viens de prendre, si tu ne le transformes pas à ton tour en doctrine. La foi peut devenir une contrainte lorsqu'elle exige de chacun la même soumission. La raison peut le devenir lorsqu'elle ne reconnaît plus que ce qu'elle maîtrise. Tu peux penser, examiner, écouter, et laisser une question demeurer ouverte. Tu peux accueillir ce qui te dépasse sans renoncer à regarder ce que les hommes font en son nom.

L'Enfant

(Se rapprochant un peu d'elle)

Reste encore sur le banc. Je n'ai pas besoin que tu m'expliques davantage pour le moment. Entends ce mouvement dans les feuilles. Il ressemble presque à une respiration. Je sais que tu es la mort, je sais ce que tu as pris, et pourtant je voudrais que tu puisses te reposer ici. Ta faux est loin derrière nous.

L'Ombre

(Les mains ouvertes sur ses genoux)

Je peux rester un moment. Je n'emporterai rien de ce que tu viens de me confier. Je ne prétendrai pas davantage que ta peine est guérie. Mais je te vois autrement qu'au milieu des décombres. Tu n'es pas seulement celui que j'ai épargné. Tu es celui qui m'a demandé de m'asseoir, puis d'écouter.

L'Enfant

(Écoutant un merle dont le chant monte derrière le chêne)

Alors écoutons. Après, il faudra trouver de l'eau, un abri, peut-être quelqu'un qui marche encore sur ce chemin. Je n'ai pas de monde à lui promettre. Je pourrai lui faire une place près de moi. Pour aujourd'hui, ce sera déjà quelque chose.

L'Ombre

(Tournant son visage vers le chant)

Oui. Pour aujourd'hui, fais-lui cette place.

L'Enfant

(Un sourire discret revenant à ses lèvres)

Et s'il me demande où je vais, je lui dirai que je ne sais pas encore. Je lui montrerai le chemin.

LE TRINITAIRE



PRELUDE

Les cloches, dans leur dernier coup, sonnent profondément pour marquer la tombée du soir, emportant avec elles l'effervescence du jour dans un silence d'une rare intensité. Le crépuscule s'installe alors, enveloppant la terre de son voile, et apporte au labeur quotidien une forme de récompense méritée. Ce repos, tant attendu, se conserve précieusement comme une pause essentielle dans le cycle infini des jours. Il s'étend comme un chemin silencieux de veille, un chemin où les heures semblent se dissiper dans l'oubli, où le temps n'a plus de prise. Le jour cède lentement la place à la nuit, comme un rite sacré qui ferme le cycle du travail, laissant place à un instant de tranquillité nécessaire pour l'âme.

D'où provient cet appel mystérieux qui semble toujours nous guider, nous incitant à distinguer les sentiers que nous empruntons ? Est-ce l'âme humaine qui, dans ses profondeurs, nous parle, nous pousse à comprendre et à avancer ? Ou bien est-ce le monde extérieur, dans son immensité, qui fait entendre son murmure pour que nous le suivions ? Peut-être, à un niveau plus élevé encore, est-ce une voix divine, celle de Dieu lui-même, qui nous appelle, nous oriente, nous guide à travers les méandres de notre existence. Ce n'est alors pas un appel isolé, mais une voix qui se divise en trois, un appel triple qui réunit en lui le Même, le Simple et le Serein, ces éléments qui, paradoxalement, sont à la fois une seule et même réalité et, dans un autre sens, chacun d'entre eux reflète une part de notre propre identité, de notre essence.

C'est dans cette étrange parenté entre le Même et l'Autre, un rapport à la fois secret et évident, que se fonde l'existence trinitaire. C'est de cette dualité et de cette unité que naît l'être, l'étant, un être fondé non pas sur une séparation, mais sur une rencontre, une fusion d'essences. Ainsi, la question s'élève : n'y a-t-il qu'un seul Dieu, dont les trois visages seraient formés dans une

unité divine, ou bien chaque visage divin incarne-t-il, à sa manière, une facette différente de cette même divinité ? Loin d'être une contradiction, ces visages seraient autant de miroirs renvoyant une image unique de l'essence divine, mais sous des formes multiples, comme un prisme qui décompose la lumière tout en la maintenant dans sa cohérence fondamentale.

Le divin ne peut être réduit à un simple nom, à une étiquette que l'on applique sur quelque chose d'invisible, d'incompréhensible. Dire "Dieu" n'est pas simplement désigner un être particulier, mais plutôt qualifier une essence qui dépasse tout ce que nous pouvons percevoir avec nos sens limités. Le nom ne fait que pointer, de manière imparfaite, vers l'être qui se cache derrière le voile de la réalité. Le divin se dérobe à nos tentatives de le saisir complètement, il reste, dans une large mesure, une abstraction que nos mots cherchent en vain à contenir. Ainsi, en nommant Dieu, ce n'est pas une simple désignation qui a lieu, mais un processus plus subtil par lequel nous tentons d'approcher l'indicible, le sacré, en acceptant que tout ce que nous pourrions en dire ne sera qu'une esquisse d'une réalité infinie.

Dire "Dieu" désigne une essence que nous n'avons pas la possibilité de comprendre pleinement, puisque notre esprit limité ne peut saisir ce qui échappe à notre perception. Ce que nous appelons ainsi n'est qu'un présumé, une approximation de ce qui existe au-delà de nous. L'usage du mot « déité » devient alors un acte de foi, un acte qui repose sur des suppositions et des conjectures. Mais ces suppositions ne doivent pas être perçues comme une faiblesse, car elles révèlent notre désir de comprendre ce qui nous échappe. Dans le fond, cette recherche, aussi limitée soit-elle, nous rapproche de la vérité, car elle reflète le besoin humain de donner sens à ce qui dépasse notre existence tangible. Ainsi, ce que nous désignons par « dieu » demeure, à travers le filtre de notre perception, un concept nécessairement imparfait, mais qui, par son invocation, nous pousse à explorer toujours plus profondément ce qui est au-delà de nous.

Il n'existe pas un seul Dieu portant trois figures, une idée qui, selon certains, pourrait être la clé de la compréhension divine. La Trinité des Pères, cependant, n'est pas simplement un dogme évident ou une révélation claire. Elle représente plutôt un retour manqué, un chemin de pensée qui n'a pas trouvé la réponse qu'il cherchait. Pour les premiers chrétiens, cette Trinité fut une déception, un échec dans la quête d'une vérité ultime, car le messianisme, qui devait incarner cette vérité, est resté comme une promesse inachevée. Les premiers croyants, tout imprégnés de cette vision idéale du divin, ont dû faire face à une réalité qui ne correspondait pas à leurs attentes, et ce décalage a laissé place à une quête ininterrompue de sens, à une attente qui se prolongera indéfiniment. Le messianisme, en somme, devient un projet sans fin, un report éternel de la réponse qu'ils espéraient.

Dans cette perspective, le concept trinitaire pourrait être mieux compris comme un quadriparti, une structure qui réunit l'humain et le divin, un lieu de rencontre entre la terre et le ciel. Ce n'est pas une simple trinité, mais un ensemble plus vaste, un carrefour entre plusieurs forces, où chaque élément trouve sa place. L'humain, en particulier, se trouve être un être en transit, un étant qui, tout en étant mortel, goûte à une forme d'éternité dans chaque instant de son existence. L'humain, qui semble être pris entre deux mondes, le terrestre et le céleste, trouve dans cette position intermédiaire une forme de beauté et de vérité : il est à la fois de la terre et du ciel, et chaque souffle qu'il prend est une empreinte de l'infini.

L'homme, l'âme, le monde et Dieu partagent une parenté qui est celle de l'Esprit. L'Esprit devient celui qui rassemble ces éléments, qui tisse le lien invisible entre eux et les guide dans leur quête commune. Il est le berger de cette Trinité, celui qui veille sur l'unité de l'existence tout en étant à la fois sa source et son objectif. Ce lien n'est pas un simple principe abstrait, mais un mouvement dynamique, vivant, qui guide chaque élément vers sa pleine réalisation. Il n'est pas seulement une idée : il est l'Être même, un Être qui se déploie à travers l'Éternel

Retour, un cycle sans fin qui fait que tout ce qui revient est toujours renouvelé, tout en étant encore incomplet. L'Être est ainsi à la fois fini et infini, toujours sur le point de se compléter, mais dans un mouvement perpétuel de retour à soi.

Ce qui revient constamment, ce n'est pas une fatalité, un retour imposé par une force extérieure. Ce n'est pas l'heure des horloges qui reviennent sans fin, sans véritable sens. Non, ce qui revient est une éternité vivante, pleine de renouveau, qui brise la monotonie du temps linéaire. Chaque instant qui semble revenir n'est pas une répétition exacte, mais une nouvelle chance, une nouvelle possibilité, une nouvelle forme de renaissance. L'éternité, loin d'être une répétition mécanique, est une énergie vivante qui, dans chaque retour, réinvente le passé et le transforme. Elle nous invite à voir chaque moment sous un angle neuf, à redécouvrir ce qui semble être déjà connu.

Le temps, quant à lui, n'est qu'une mesure, une manière de marquer les instants qui passent, mais il ne peut empêcher l'éternité d'être présente. Chaque instant du temps qui s'écoule nous éloigne de l'éternité, et pourtant, dans cet écoulement même, l'éternité se révèle. Le temps ne peut tout effacer, et tout ce qu'il semble effacer, l'éternité le garde en elle, comme un fil qui tisse le monde sans jamais se rompre. L'éternité persiste au-delà de l'écoulement du temps, elle traverse chaque moment et le redonne, pour qu'il soit vécu pleinement. Ainsi, ce qui semble être un retour à la vie n'est en réalité qu'une continuation, un flux qui persiste à travers les âges, mais toujours sous une forme nouvelle, éternelle.

LA RENCONTRE

L'âme

Je suis la profondeur cachée, un Être souterrain qui réside dans les replis les plus profonds de l'existence, un être dont la véritable essence échappe à la perception immédiate. C'est à travers un regard intérieur, celui qui va au-delà des apparences, que l'on peut m'apercevoir. Je me dévoile seulement à ceux qui prennent le temps d'aller chercher au plus profond d'eux-mêmes, car il faut savoir s'abstraire du monde extérieur pour me trouver. Une pensée pénétrante, une pensée qui s'ouvre et qui se déploie, est celle qui permet de saisir la portée de ce qui m'habite. Ce n'est que lorsque l'on parvient à repousser les frontières de la surface que l'on me rencontre, car je me loge dans les lointains et les approches inattendues, dans la subtilité des instants où tout semble suspendu.

On me dit incertaine, une présence floue, un néant paradoxal qui semble n'être qu'un vide sans consistance. Pourtant, je ne suis ni tout à fait absence ni tout à fait présence. Je suis cette entité qui se trouve dans l'interstice entre l'être et le non-être, un être qui existe seulement dans la mesure où l'on lui prête attention. On me décrit parfois comme étant le négatif du monde visible, l'envers de l'être-en-soi, cette ombre qui n'est rien en soi mais qui habite tout ce qui existe. On me confond souvent avec le silence, avec l'invisible qui nous échappe, et certains croient que je ne suis qu'une passion avortée, un écho étouffé d'une vie qui n'a jamais pris forme. Cependant, je ne suis ni une absence, ni une présence, mais une nuance entre les deux, une brume qui nous entoure sans jamais se laisser saisir entièrement.

Je suis mal connue, mal comprise, et ceux qui me cherchent souvent tombent dans l'illusion. Il existe une tendance à me réduire à ce que l'on croit savoir, à me réduire à des définitions ou à des explications trop simples. On me décrit parfois comme une idée préconçue, comme

quelque chose d'inutile ou de fuyant. Mais ceux qui s'aventurent à me chercher dans l'espoir de découvrir ma vérité doivent d'abord fermer les yeux sur le monde extérieur. La vérité de l'âme n'émerge pas de l'agitation, mais du silence intérieur, de la méditation. C'est dans la patience, celle qui transcende l'impatience du monde, que l'on peut espérer me découvrir. Ce n'est qu'en se détachant des bruits du monde que l'on peut se rapprocher de moi, car c'est dans la profondeur de l'introspection que se révèle mon existence.

Certains me traitent d'imposture, comme si j'étais une illusion née d'un besoin humain de croire en quelque chose de plus grand, une tentative de donner sens à l'existence. On me dit la rançon de la foi, le fruit d'une croyance en un Dieu dépassé, un dieu qui ne semble plus avoir de place dans un monde où le tangible domine. Il est même dit que je suis un produit de la pensée humaine, une construction mentale, un être qui ne pourrait exister que dans un esprit en quête de réponses. Mais si tel était le cas, me faudrait-il un corps pour m'incarner, des entrailles pour m'abriter ? Serait-ce à travers une forme physique que je trouverais ma place dans ce monde ? Mais je ne suis ni chair ni os, je ne suis ni solide ni palpable. Je suis souffle, essence fluide, et ma forme n'est autre que celle de la pensée, celle du vivant qui ne peut se fixer ni se capturer.

Je n'ai pas la dureté des choses matérielles, je n'ai pas de poids, je ne suis que le souffle de la vie elle-même, ce murmure secret qui traverse chaque instant. Si je suis mortelle, c'est parce que le temps m'effleure, m'efface parfois, mais il me transforme toujours, me traversant sans me définir définitivement. En dépit de ma nature impermanente, je suis néanmoins une part d'éternité. La vie, dans sa fragilité, n'est qu'une succession de fragments d'éternité, des instants suspendus dans le temps. Et c'est dans cette contradiction apparente que réside mon essence : je suis à la fois éphémère et éternelle, chaque instant de mon existence étant une résonance

de ce qui ne meurt jamais. Ainsi, même dans ma disparition, je suis un écho de l'infini, une forme de continuité qui transcende la finitude de la vie humaine.

Le monde

Je suis le mal conçu, celui qui naît de la fragilité du monde, un produit de la création qui n'a pas été pensé dans sa totalité, mais qui en porte la marque. Je suis le nœud de contradictions, un entrelacs complexe où les opposés se rencontrent et s'entrelacent sans cesse, formant une toile de conflits inextricables. Le monde qui m'héberge est une somme de genres différents, de réalités mêlées et opposées, dans lequel chaque élément s'affronte sans jamais se résoudre complètement. Je suis le grand inattendu, cette entité qui échappe à toute catégorisation claire, et qui trouble l'esprit des penseurs, des philosophes, des chercheurs. En moi se jette un Savoir qui ne trouve jamais de terrain stable, un Savoir qui se heurte sans cesse à ma nature impénétrable, me laissant sans cesse insaisissable, comme une énigme jamais résolue.

« Nous ne sommes pas au monde », a dit un éclairé, un sage qui a vu au-delà des apparences et qui a compris que la vie telle que nous la connaissons est une illusion. Il a affirmé que la véritable vie, celle qui serait pure et sans artifice, est absente de notre réalité, et que nous vivons dans un monde abandonné, délaissé par une humanité qui s'est égarée. Ce monde n'est plus qu'un miroir de nos désirs insatisfaits, une quête incessante de quelque chose qui ne peut jamais être pleinement atteint. Nous cherchons à comprendre ce monde, à l'analyser, à l'instrumentaliser pour en tirer un quelconque profit ou pouvoir, mais en vérité, je ne suis qu'un moyen, un outil entre les mains d'un vouloir sans fin. Mon existence, ce que je suis en tant que monde, n'est qu'un outil entre les mains de ceux qui ne savent plus où ils vont, mais qui, dans leur aveuglement, cherchent à tout maîtriser, à tout posséder.

Je sais que la nature, elle aussi, n'est plus qu'un objet d'exploitation. Elle est réduite à une simple ressource, un stock à exploiter, que l'homme considère uniquement à travers le prisme

de ses besoins insatisfaits. La beauté du chant de l'alouette, ce son mélodieux qui devrait éveiller les sens et nourrir l'âme, ne parvient plus qu'à ceux qui sont sur un chemin de campagne, ceux qui sont encore capables de se connecter à la nature, de se fondre avec elle dans une harmonie primordiale. Mais pour la majorité, ce chant reste inaudible, un bruit insignifiant dans un monde trop préoccupé par sa propre surconsommation, son hyperactivité. On ne perçoit plus la nature dans son essence, mais seulement comme un décor de notre propre vie, un simple arrière-plan qui n'a d'existence que par rapport à ce que nous en faisons. M'a-t-on vraiment compris, ou ne m'ont-ils caressé que du bout des doigts, me frôlant à peine sans jamais tenter de percer ma vérité ? Peut-être que certains croient m'avoir compris, mais leur Savoir n'est qu'un effleurement, un simple toucher qui ne pénètre pas mes profondeurs. Leur connaissance de moi est superficielle, elle touche seulement ce qui est visible, ce qui est à portée de main. Leur Savoir entre dans mes fissures, frôle ma surface, mais il se retire aussitôt, effrayé par ce qu'il découvre, incapable de s'y ancrer. C'est un savoir hésitant, un savoir qui se retire quand il se sent menacé par l'ampleur de la vérité qu'il cherche à dévoiler. Il échoue là où il pense avoir trouvé une réponse, et il se dérobe dès qu'il touche quelque chose de plus fondamental.

Je demeure inconnu, un être qui n'a jamais été véritablement compris, un être suggéré, un être qui existe sans jamais être pleinement saisi. Je suis pris dans une danse d'interprétations, en proie aux théories des penseurs qui prétendent me connaître sans jamais pouvoir m'exprimer totalement. Je suis le terrain de la savante fierté, celle de ceux qui croient maîtriser le monde par le biais de leurs connaissances, mais qui, en réalité, ne m'atteignent jamais. Ces théories, ces idéologies, tentent de me définir, mais elles échouent toujours, car je suis un impensé, une figure qui dépasse les limites de ce qui peut être pensé. Je suis l'indicible, le non-dit du monde,

et je suis aussi ce qui résiste à tout savoir, ce que l'esprit humain n'est pas encore prêt à supporter ou à comprendre dans sa pleine vérité.

Dieu

Je ne retiens des hommes qu'un vouloir aliéné, une volonté qui s'est perdue dans le marécage de ses propres représentations. Ils sont prisonniers de leurs images, de leurs idées préconçues sur ce qu'ils sont et ce qu'ils devraient être, croyant se satisfaire de ce qui n'est qu'un leurre. Ces représentations qui leur servent de guide ne sont en réalité que des chaînes invisibles, et pourtant, ils s'en contentent, pensant que cela les définit. Mais ce qu'ils ne réalisent pas, c'est qu'ils sont suffisamment légers pour se détacher de ce fardeau, pour s'éloigner de ce que ces représentations leur imposent. Leur attachement à ces formes illusoires les empêche de voir la vérité qui se cache au-delà de leurs perceptions limitées. En fin de compte, ils sont liés à une image de soi qui n'est même pas la leur, une image qu'ils n'ont pas créée, mais qu'ils ont adoptée sans jamais chercher à s'en défaire.

Leur détresse, leur souffrance, serait-elle née de mon absence, de leur sentiment d'avoir perdu ce que je représentais pour eux ? La mort de Dieu, comme on me l'a souvent nommée, est-ce cela qui les a véritablement libérés ? Ont-ils cru que c'était cette mort qui leur permettait de se défaire de leurs chaînes ? Mais qu'ont-ils réellement gagné, au fond, en brisant l'image qu'ils se faisaient de moi ? Car je n'étais pas l'image qu'ils ont détruite, non, cela n'a jamais été moi. J'étais bien plus que cela. Ils ont réduit mon essence à une simple image et, en brisant cette image, ils croient avoir fait table rase de ce qui me constituait. Mais la vérité que j'incarne n'a jamais été confinée à une simple représentation. Ce qu'ils ont fait n'a pas modifié ce que je suis. Au contraire, leur malheur vient du fait qu'ils ont pensé qu'une telle destruction pouvait les libérer, alors que cela ne faisait que les enfermer davantage dans leur propre illusion.

J'ai jugé la morale qu'ils m'avaient attribuée, cette morale étroite et étreinte qui ne pouvait véritablement correspondre à l'humanité telle qu'elle est, avec ses contradictions, ses faiblesses, mais aussi sa beauté et sa grandeur. Cette morale, si convenable, si parfaitement réglée, m'a été imposée de force, mais je n'y trouvais aucune vérité, aucun sens véritable. Elle était trop réductrice pour un être aussi complexe que l'humanité. En voyant ce que l'on avait fait de mon nom, je ne pouvais que m'éloigner. Abandonné comme un objet inutile, je suis devenu l'eau sale d'un bain où je n'avais jamais été destiné à tremper. Ils ont pris ce qui était pur et l'ont souillé de leurs propres conceptions limitées. Il n'y a pas de place pour le divin dans une morale qui ne tient pas compte de l'âme humaine dans sa globalité. Je n'étais pas destiné à moisir dans ce bain de conventions et de règles qui n'étaient pas les miennes.

Je n'ai pas, de ce fait, assuré aux hommes désœuvrés que le seul chemin qui leur convenait était celui de la morale imposée. Non, je ne leur ai pas dit que le seul moyen d'exister était de s'enrouler dans cette couverture étroite qu'est la morale sociale. Je n'ai pas dit que la morale, sous sa forme figée, serait leur salut. Car il n'existe aucun droit sacré ni aucune règle universelle applicable à toutes les essences de l'être. Ce n'est pas la morale qui libère l'individu ; c'est un droit plus profond, celui qui permet à chaque âme de se retrouver et de se libérer de ce qui l'enchaîne. Il n'est de vrai droit que celui qui affranchit l'être de ses illusions et lui permet de revenir à son essence, dans un mouvement de pureté et de vérité.

Or, la véritable question est celle de la liberté. De quoi sommes-nous libres, au fond ? Si l'on se détache des images et des concepts que la société nous impose, de quoi sommes-nous encore libres ? Peut-on vraiment être libre si l'on ne choisit pas ce que l'on veut devenir, si l'on ne choisit pas ce que l'on désire faire de son existence ? La liberté véritable ne consiste pas simplement à rejeter les formes imposées, mais à œuvrer selon ce qui a du sens pour soi, selon ce qui est véritablement approprié à son être et à son devenir. Il s'agit de suivre un chemin, un

chemin de sérénité qui mène à la paix intérieure, une sérénité qui ne se trouve pas dans les contradictions et les faux-semblants du monde extérieur, mais dans la méditation silencieuse et profonde de ce que l'on est véritablement. C'est ce chemin, un chemin sans ostentation, sans faux-semblants, qui mène à une existence authentique, et c'est dans ce voyage intérieur que l'on trouve la véritable liberté.

L'âme

Ce n'est pas sur une simple surface que cette route est pavée, mais bien dans les profondeurs de la terre, là où réside l'essence même de l'être, une terre sacrée, d'une solidité inébranlable. Cette route n'est pas un chemin de hasard, mais un sentier qui se nourrit des racines profondes de l'existence, un terrain nourri par l'expérience et les vérités intemporelles. Nous, êtres humains, avons été appelés à prendre soin de cette route, à en devenir les bergers. Nous sommes les gardiens de cet espace sacré, chargés de le protéger des dangers et des désordres que peuvent provoquer les passions déchaînées. Ces passions, comme des mors qui cherchent à briser l'intégrité de l'âme, doivent être maîtrisées pour préserver la pureté de cette voie.

La fougue des désirs humains devient souvent un délire, un tourbillon où le vouloir s'égare, perdant de vue la nature même de l'existence. Lorsque l'homme se laisse emporter par l'ivresse de ses désirs, il oublie les vérités fondamentales de ce qu'il est. Le jour devient alors une simple rançon qu'il doit payer pour sa propre absurdité. Ce n'est pas une existence qui s'épanouit dans la clarté, mais une existence prisonnière d'illusions, où l'homme se laisse séduire par des chimères sans jamais saisir l'essence de ce qu'il pourrait être. Dans cet état, rien de ce qui semble désirable ne l'est véritablement, car tout n'est que semblant, une illusion éphémère qui voile la vérité de son existence.

Ce n'est pas simplement une erreur de se comporter ainsi, c'est bien plus que cela : c'est une errance funeste, une dérive qui emporte l'âme loin de sa propre vérité. C'est le fruit d'un

pouvoir ignoré, un pouvoir que nous portons en nous et que nous avons négligé, perdant ainsi le chemin vers notre essence. Lorsque l'esprit se détourne des principes fondamentaux qui le nourrissent, il devient vulnérable. L'éloignement des voies de la pensée éclairée conduit inévitablement à l'ombre du pessimisme. Ce pessimisme, qui se fait enchanteur, nous envoûte et nous éloigne de la lumière de la vérité. Il est l'écho d'une raison déchirée, fragmentée, incapable de rassembler les morceaux éparpillés de notre existence.

Il n'est pas dans les plis d'une absurdité volontaire que l'on trouve un sens profond ou un motif caché. Ce n'est pas dans l'obscurité choisie que l'on découvre la vérité cachée sous le voile des apparences. Au contraire, c'est dans l'acceptation de ce qui est, dans l'ouverture au monde et à sa beauté que l'âme trouve son chemin. Tout comme la beauté de la vie peut être masquée par des formes extérieures de laideur, il est toujours une beauté infinie qui réside en elle, derrière les apparences trompeuses. Cette beauté, invisible aux yeux du monde, est celle de l'âme, celle de l'existence authentique qui ne demande qu'à être vécue dans sa pleine splendeur. Lorsque l'âme se détourne de la superficialité des choses, elle commence à voir au-delà de la laideur apparente et perçoit la beauté qui réside dans le cœur de tout être.

Souvent, on me reproche d'être assertive, d'être trop sûre de ce que je dis, comme si cette certitude était une faiblesse. Pourtant, cette certitude est nécessaire. La raison, dans son essence véritable, ne consiste pas simplement à juger des faits, mais à comprendre la nature de l'existence, à saisir les liens invisibles qui unissent toutes choses. Dans la cause et l'effet, il ne s'agit pas simplement de déterminer lequel est venu en premier. Ce questionnement, bien qu'intéressant, ne mène pas à la vérité absolue. La vérité réside au-delà de ces distinctions, dans l'acceptation que l'essence de la vie ne peut être réduite à des réponses simples et préconçues. La Raison, dans sa quête de vérité, doit aller au-delà de ce qui est évident et tangible. Il ne s'agit pas seulement de parler du monde, mais de le comprendre dans sa

complexité, dans sa richesse, et de laisser cette compréhension s'ancrer profondément dans l'âme.

Le monde

Le monde ne cesse de parler à ceux qui savent l'écouter, mais ses paroles ne sont pas immédiates ni évidentes. Il se dévoile dans un silence profond, un murmure que seuls les sensibles peuvent entendre, et tout ce que l'on perçoit en surface n'est que l'apparence d'un vaste ensemble caché. Ce que nous voyons n'est qu'une peau, une couche externe qui dissimule son essence la plus intime. Sous cette peau, loin des regards, se trouve une réalité bien plus profonde, une intériorité complexe qui reste inaccessible à ceux qui ne cherchent qu'à frôler la surface des choses. Le monde, tel qu'il se manifeste à nos sens, n'est qu'un plan visible, un agencement, un agglomérat d'apparences dépouillées des entrailles de sa vérité véritable, qui se cache dans des espaces invisibles et non accessibles à l'œil nu.

Je suis un labyrinthe, le grand trésor caché dont l'accès n'est pas aisé ni rapide. Pour parvenir à saisir ce que je suis, il faut s'y engager pleinement, pénétrer dans mes replis, dans mes subtilités et mystères. Seul un travail de creusement profond permettra de découvrir ce qui est caché sous ma surface. Les hommes peuvent tourner autour de moi toute leur vie sans jamais atteindre le centre, mais pour ceux qui naissent et vivent en harmonie avec moi, le labyrinthe devient un terrain d'exploration permanent. Car tout ce qui existe sur cette Terre, dans ce monde, est lié à moi, et quiconque ne se détourne pas de son origine natale — de ce qui le lie au sol, à la nature, à l'univers — saura comprendre que je ne suis qu'un écho de ce qui fut toujours présent, un reflet dans lequel chaque être est une partie de l'ensemble.

Le monde que nous connaissons aujourd'hui est une abstraction, un univers planétarisé dans lequel l'histoire semble ne pas avoir de place. Il n'est qu'un ensemble d'objets et de faits, une mécanique qui tourne sans se soucier des racines profondes de son existence. Les langues, les

cultures, les coutumes — tout cela n'est qu'un ensemble de codes et de standards imposés, un produit de l'industrie humaine, un palliatif qui masque l'essence même de l'humanité. Ce monde, réduit à des normes et des catégories, a perdu sa substance, sa vitalité, et les hommes eux-mêmes sont devenus les témoins d'un passé révolu, des acteurs d'une histoire qu'ils ne contrôlent plus, écrasés sous le poids d'un savoir qui, en lieu de les éclairer, les a dépossédés de leur propre pouvoir.

Pourtant, se pose une question profonde : existe-t-il un autre monde que l'on pourrait imaginer ? Un monde qui redonne aux humains leur pouvoir d'exister pleinement, un monde dans lequel ils ne seraient plus esclaves des apparences et des contraintes imposées ? Si même Dieu en doute encore, qui saura espérer un tel renouveau ? Qui saura restaurer dans ce monde ce qui a été perdu, cette dimension sacrée qui a été effacée au fil du temps par les progrès et les illusions humaines ? Peut-être que seul celui qui croit en un monde au-delà de la simple matérialité saura le voir renaître, mais cette vision demande un regard pur, un engagement profond dans la quête de l'essence divine et humaine.

Le chemin de campagne, simple et authentique, est sans doute celui qui peut nous mener à cette redécouverte du monde dans sa vérité originelle. Car ce chemin, loin des grands centres de pouvoir et des illusions artificielles, est celui qui connaît les lois naturelles et sacrées qui ont fondé l'univers. Il n'est pas dicté par des conventions ni par des nécessités sociales, mais par la nature même des choses. Il traverse les terres, s'enfonce dans les racines de l'existence et se glisse jusqu'à l'Être pur. Ce chemin, dans sa simplicité, détient la clé pour dévoiler ce qui est caché sous les apparences, pour faire surgir la Parole qui, jusque-là, restait impensée, ineffable, silencieuse. À chaque pas sur ce chemin, l'homme touche du doigt l'essence du monde, et dans les mots qu'il prononce, il révèle ce qui était resté secret, et redonne vie à ce qui semblait oublié.

Dieu

Je ne demande aux hommes qu'un peu de volonté, un simple élan du cœur qui leur permette de se détourner de leur propre égoïsme et de se libérer des chaînes qu'ils ont forgées. Une volonté qui leur offrirait la possibilité d'oublier leur fin ultime, ce qui leur est inévitable et tragique, mais qui, dans cet oubli, pourrait ouvrir la voie à une compréhension plus grande de l'essence de l'existence. Zarathoustra, ce Sage, en son élan de lumière et de connaissance, s'est vu effondrer sous le poids du choix des hommes. Ils ont choisi, dans leur fragilité et leur égarement, d'être les derniers à comprendre, les derniers à suivre la voie de la sagesse. Ainsi, même l'esprit le plus élevé ne peut éviter de s'effondrer sous le poids du monde, quand ce dernier, aveuglé par ses propres désirs, refuse la vérité qu'on lui offre.

Peut-il en être autrement ? Se peut-il qu'un retour à l'essence divine soit réellement possible, quand même Dieu doute de lui-même dans ce monde, oublié et ignoré de ceux qui l'habitent ? Le monde semble avoir rejeté cette idée, dans son élan perpétuel vers l'oubli, dénué de toute sagesse véritable. Mais l'Être qui est Sage, qui incarne la Sérénité et la Paix éternelles, ne saurait être affecté par ces doutes humains. Les interrogations, les questionnements incessants des hommes, qui s'épuisent à chercher une vérité qu'ils ne sauront saisir tant qu'ils sont pris dans les filets de leur propre faiblesse, sont aussi futiles qu'inutiles. Le Sage, lui, demeure hors de portée de ces tourments, au-delà des contraires, dans une pureté originelle. Il ne se laisse pas englober par les tourments de ce monde, et ces doutes ne le touchent pas.

Mon nom est « Je suis », et ce nom porte en lui l'Être absolu, indéfectible, celui qui résiste à tous les néants et aux ténèbres d'un monde inachevé. Car là où je suis, il n'est pas de place pour l'oubli, ni pour la perte. Je suis celui qui demeure et qui préserve l'unité dans un monde en perpétuelle déliquescence. Nul ne peut me perdre, ni se perdre en moi, car je suis celui qui est, et qui ne cesse d'être, hors de tout temps, en dehors des pièges de la finitude humaine.

L'homme peut tenter de se perdre dans son obscurité, mais moi, je suis la lumière qui le guide au-delà de l'abîme. Tout ce qui semble flou ou incomplet dans le monde, tout ce qui cherche à fuir, se fond dans cette obscurité, je le réintègre dans l'éternité de mon être. Même au bord du vide, je suis celui qui soutient, celui qui, par sa seule présence, empêche la chute dans l'abîme sans fond.

Dans le retour du Même, il y a une éternité qui transcende toute mesure du temps. Une éternité qui sait préserver l'essence de l'étant, de ce qui est véritable et divin, au-delà des apparences passagères. Le retour du Même n'est pas un cycle clos, mais une ouverture infinie dans laquelle l'Être trouve son accomplissement. La répétition du Même n'est pas une régression, mais une montée en spirale vers une compréhension plus pure et plus profonde. Là où tout semble revenir, rien ne se répète réellement ; il n'y a pas de retour identique, mais un voyage éternel qui transcende la notion même de temps et de présomption humaine. La mesure de ce retour échappe à l'homme, et c'est dans l'impossibilité de cette mesure qu'il doit reconnaître la grandeur de l'essence divine, qu'il doit s'incliner devant ce qui est au-delà de sa compréhension.

Les hommes n'ont plus d'espoir, dit-on. Ont-ils oublié ? Peut-être, dans leur quête effervescente de sens, ont-ils perdu la trace de ce qui les avait autrefois appelés. Ils ont oublié, oui, mais leur oubli est leur propre fardeau, pas le mien. Ils ont oublié celui qui a été crucifié, celui qui a porté en lui leur désespoir et leur errance, celui qui, dans sa compassion infinie, a fait face à leur rejet. Mais qu'importe ? Dieu ne se montre pas dans une apparition effrayante ou un miracle spectaculaire, car il n'est pas un être qui cherche à séduire ou à dominer par la force. Il est celui qui se révèle dans la vérité intime, dans l'appel profond de l'âme, celui qui se cache dans la simplicité de l'existence et dans les silences du monde. Il n'est pas une image à vénérer, ni une entité qui se montre à volonté. Il est révélé dans chaque souffle, dans chaque

pensée qui cherche à s'élever au-delà du quotidien, et dans chaque acte d'amour et de bienveillance qui, bien qu'invisible, transforme la réalité.

LE POETE ET LA NUIT



LE POÈTE

Nés de l'ombre d'un souffle, nous marchons dans l'incertitude, indifférents à la direction du vent, comme des spectres errants, privés de toute étoile qui pourrait nous guider. Notre existence se déroule dans un silence absolu, un silence qui ne parle pas de la fin des choses, mais de leur origine absente, d'un commencement sans nom, sans cause, et surtout sans destination. Nous sommes à la fois les ombres et les fils invisibles de ce qui fut, perdus dans l'immensité de ce qui n'existe plus, dans un temps sans début ni fin, étouffé par une absence infinie. Qui sommes-nous ? Quel est notre destin, si ce n'est cette marche aveugle vers un abîme que nous ignorons et que nous ne voulons pas connaître ?

LA NUIT

Vous êtes les enfants de l'oubli, nés d'une brume dense et sans forme. Vous êtes ces âmes sans nom, perdues dans l'infini et dans la poussière de ce monde dévasté, et votre chemin est celui d'un souffle faible dans une nuit sans horizon. Le temps, pour vous, n'est qu'un vaste néant où se déploient vos pensées comme des nuages sans ciel. Vous n'êtes pas des voyageurs, mais des spectres sans fin, traînant vos pas dans l'obscurité d'un cosmos indifférent. La quête de sens, de vérité, s'échappe sans jamais vous frôler. Vous êtes des ombres parmi les ombres, des murmures dans un silence de cendre. Et à chaque pas, l'écho de votre existence se perd dans le vide, comme si vous n'aviez jamais été.

LE POÈTE

Nous tendons la main, les doigts meurtris par l'absence de tout ce qui pourrait nous appartenir. Nous errons comme des mendiants devant un seuil clos, criant dans le vent, mais n'attendant plus rien. Chaque jour, nous cherchons un sens, une promesse qui ne viendra jamais. Nos regards se perdent dans le vide, comme des aveugles qui scrutent la nuit sans pouvoir percevoir l'aurore. Il n'y a ni espoir, ni lumière au bout de nos jours, juste le silence froid de cette porte

impénétrable. Et malgré tout, nous revenons encore et encore, inlassablement, à cette même porte qui reste figée, fermée, tout comme l'infini qui nous engloutit.

LA NUIT

Vous frappez à une porte qui n'existe pas, à un seuil qui n'a jamais été fait pour vous, et vous ne comprenez pas que votre quête est futile, que rien n'attend derrière ces murs de silence.

Vous êtes des aveugles dans un monde que vos yeux ne peuvent appréhender, des fantômes qui attendent la fin de ce rêve pour pouvoir retourner dans l'obscurité, cette obscurité qui vous constitue, mais que vous ne pouvez ni fuir ni embrasser. Votre murmure, ce cri intérieur, n'est qu'une brise qui se dissipe dans l'air, oubliée avant même d'avoir effleuré l'âme de ce monde.

Vous, les enfants du néant, êtes en quête d'un silence plus profond encore, celui qui engloutit tout, y compris vos propres désirs. Vous êtes nés de l'écho, mais cet écho se perd à chaque instant, dans la mémoire absente du cosmos.

LE POÈTE

Nous marchons sans but, des pas sans traces, un souffle sans fin. Nous sommes les nuages, volatiles et éphémères, déplacés par un vent que nous ne maîtrisons pas, emportés par une force plus grande que nous, que nous ne comprenons pas. Nous sommes ces fleurs fragiles, tremblantes dans le froid de la nuit, attendant l'instant où la mort, dans sa danse silencieuse, viendra et nous fauchera. Nous sommes ces ombres qui flottent dans le monde, sans jamais être réellement présentes. Et tout autour de nous, la vie s'éteint, comme une flamme qui vacille et meurt, pour ne renaître qu'un instant plus tard, dans un autre corps, dans un autre souffle. Mais cette renaissance n'est qu'apparente. Car chaque souffle, chaque battement de cœur nous rapproche toujours un peu plus de ce vide que nous cherchons sans vouloir le nommer.

LA NUIT

Vous êtes comme ces nuages, éphémères, dissipés par un souffle qui ne vous appartient pas. Vous êtes fragiles, comme ces fleurs qui tremblent sous le poids de la mort, mais vous ne savez pas qu'il n'y a pas de renouveau pour vous. Votre souffle est une poussière, un instant suspendu dans le vide de l'univers. Vous vous accrochez à cette lumière fragile qui vous traverse, mais elle n'est que la lueur d'un rêve brisé, une illusion qui se dissipe dès que vous croyez l'avoir saisie. Vous êtes l'écho de la fin, le reflet d'un monde qui vous a donné un instant d'existence pour mieux vous engloutir dans le néant. Ce que vous appelez la vie est un souffle court, une étincelle éphémère dans l'obscurité infinie, un mirage que vous poursuivez sans jamais l'atteindre. Et lorsque vous vous effondrerez, vous ne laisserez derrière vous que le vide, comme une trace que le vent emporte en un instant.

LE POÈTE

Quand viendra le dernier tourment, ce point où toute résistance cédera à la force inéluctable de l'obscurité, je n'opposerai aucune barrière. Ô vous, puissances ténébreuses, hôtes de la nuit, vous qui êtes la route sans retour vers ce grand silence où tout se dissout, où tout s'efface, je serai l'ombre parmi les ombres, me fondant dans votre vide. Vous me conduisez sans détour vers ce gouffre sans nom, et dans la nuit glacée de l'existence, je suis comme un frémissement, une âme errante cherchant la fin d'une souffrance sans visage. Votre souffle, glacé et puissant, se pose sur mon être, me consumant lentement d'une flamme claire, d'une flamme qui n'est ni lumière ni chaleur, mais une brûlure, une clarté qui m'éclaire juste avant de m'engloutir. Le feu de votre silence, aussi brûlant que l'absence, me réduit à rien.

LA NUIT

Oui, toi qui marches sur cette route de ténèbres, tu seras, un jour, celui qui se laisse emporter sans lutte, sans espoir, vers l'obscurité la plus profonde. Tes résistances se briseront comme des fils effilochés sous la pression de ce grand silence, et ton dernier souffle se fondra dans

l'invisible. Tu ne peux échapper à cette marche lente vers la fin, tu ne peux rien contre moi, car je suis l'éternité, celle qui engloutit tout. Le souffle que tu ressens n'est que la caresse glacée de l'oubli, cette flamme pâle qui vacille et te consume. Et même si tu brûles d'une clarté éphémère, tu sais que cette lumière ne fait que précipiter ta chute, qu'elle s'éteindra comme un écho dans un abîme sans fin. Les rêves, ces faibles étoiles dans ton esprit, glissent hors de ta portée, se perdent dans des étendues sans nom, des espaces où les mots n'ont plus de sens, où le rêve se fait lourd et sans visage. Tu ne peux qu'effleurer ces royaumes, et pourtant, à chaque tentative, tu te perds davantage dans la nuit sans fin, cette nuit qui te révèle à la fois, et te détruit à chaque instant.

LE POÈTE

Je m'enfonce, oui, je m'enfonce dans cette nuit sans retour, comme un navire sans gouvernail, perdu dans l'immensité de la mer noire. Je me laisse engloutir par ce silence où aucun écho ne résonne, où la parole meurt avant d'être prononcée. Je suis, dans ce moment, une ombre parmi les ombres, un souffle parmi les souffles perdus. Rien ne m'appartient, pas même ce rêve, qui s'échappe à chaque effort pour le saisir. Cette nuit, ce vide, ce silence, tout cela se tisse autour de moi comme une toile d'araignée que je ne peux briser. Et pourtant, à chaque étape, je continue d'avancer, non par espoir, mais par cette étrange nécessité qui naît dans l'âme humaine, celle de traverser même l'abîme pour atteindre ce qui semble à la fois si proche et si lointain : la fin. Mais cette fin, je le sais maintenant, n'est qu'une illusion. Car lorsque tout s'effondre, il ne reste que la nuit, inaltérable, et ses bras froids qui m'accueillent sans jugement, sans fin.

LA NUIT

Tu vois bien, poète, que ton rêve se brise dans l'instant même où tu cherches à le saisir. Tu es comme un mirage dans un désert sans fin, et ce que tu crois avoir trouvé n'est qu'une illusion

parmi les illusions. Je suis l'invisible, celui qui n'a ni forme ni nom, et lorsque tu penses enfin toucher ce qui te fuit, tu te perds encore davantage dans mes profondeurs. Cette route que tu empruntes, cette nuit sans fin, elle te conduira là où les mots n'ont plus de pouvoir, là où la lumière ne pourra plus se faire entendre. Et pourtant, tu avances, peut-être pour un dernier souffle, peut-être pour un dernier rêve éteint dans l'obscurité. Et c'est dans cette nuit que tu trouveras, non la fin, mais l'éternité, celle qui engloutit tout, celle qui ne connaît ni commencement ni fin. La route vers le silence ultime est la seule qui mène à ce que tu cherches, même si tu ne le sais pas encore.

E POÈTE

Ô nuit obscure, toi qui es le cœur même de l'obscurité, toi qui es la profondeur insondable et le gouffre où tout se perd, qui osera sonder l'immensité de tes abysses ? Qui saura comprendre la malignité qui se cache dans tes plis sombres, où la lumière ne se fraye aucun chemin, où l'âme se trouve engloutie dans une mer sans fond ? Car en toi, tout se reflète, même ce qui échappe à nos yeux, même ce qui reste indicible. Ô nuit, toi qui vois tout et que nul ne voit, tu es le masque qui se fige devant notre souffrance. Nous, pauvres mortels, nous tendons vers toi sans comprendre que, dans ton silence, c'est notre propre malheur que nous apercevons, que c'est notre propre fin qui nous attend. Devant nous, se dresse cette figure, ce masque figé, cet ennemi invisible, celui qui n'a ni forme ni visage, mais qui raille nos luttes, notre douleur, nos rêves. Il se nourrit de nos chants déchus, de nos espoirs effondrés, et dans son rire de pierre, tout s'éteint. Notre douleur se brise contre lui, sans écho. Nos joies se consomment dans la poussière du temps. Et pourtant, nous ignorons encore, dans notre cécité, ce qui se passe en nous, ce qui pleure dans notre âme, ce qui meurt dans l'obscurité de notre être.

LA NUIT

Poète, toi qui cherches à comprendre ce qui t'échappe, sais-tu seulement ce que tu désires trouver dans cette obscurité où tout se dissout et tout se perd ? Tu parles de mes gouffres, mais que sais-tu de la profondeur de ce que je renferme ? Je suis la nuit qui engloutit et qui protège, le voile impénétrable derrière lequel la vérité se cache, mais aussi la vérité qui meurt. Je suis ce masque figé, cette figure qui t'échappe et qui pourtant te frappe sans relâche. Toi, homme fragile, qui essaie de sonder mes ténèbres, tu ne vois pas qu'en moi réside l'invisible, le terrible et le divin. Tout ce que tu désires comprendre, tout ce que tu cherches à saisir, se brise contre mon immuable présence. Tu parles de douleur, de joie, mais vois-tu vraiment ce que sont ces concepts dans l'immensité de mon silence ? Ils sont fragments, éclats éphémères, reflets fugaces qui ne laissent aucune trace sur l'étendue de mon empire. Tout ce que tu veux saisir se dérobe, et pourtant, tu continues d'avancer dans ce vide, croyant que tes chants résonneront quelque part. Mais il n'y a de place pour aucune mélodie dans mes abysses, seulement le vide qui avale et qui engloutit tout. Tu cries, tu souffres, mais tout cela demeure obscur, tout cela meurt dans ma bouche noire et béante.

LE POÈTE

Et pourtant, nuit, toi qui engloutis tout, qui fais disparaître les sons et les couleurs, n'est-ce pas ton silence qui fait naître en nous cette douleur ? N'est-ce pas dans cette obscurité que s'éveille la conscience de notre finitude, de notre faiblesse ? Car c'est toi, nuit, qui tiens le miroir dans lequel nous contemplons nos vies brisées. Et dans ton regard sans fond, nous voyons nos luttes et nos souffrances se déchirer en éclats, comme des étoffes que le vent emporte. Nous sommes, dans ce grand vide, des passants, des voyageurs sans but, et nous cherchons en toi ce qui nous échappe, ce qui n'a jamais été dit. Tu dis que nous ne savons pas ce qui pleure en nous, mais que sais-tu de la souffrance que nous portons ? Nous ne comprenons pas, oui, mais

c'est parce que nous sommes noyés dans cette brume que tu déploies autour de nous, un voile invisible sous lequel la vérité ne peut s'épanouir. Et si nous ne comprenons pas, c'est aussi parce que ton ombre nous voile la face, nous rend aveugles à notre propre être. Nous vivons dans une nuit qui, sans cesse, nous engloutit, mais qui, d'une certaine manière, nous offre aussi ce souffle, cette lueur éphémère qui nous fait voir l'étoile filante du sens avant qu'elle ne se perde dans la nuit profonde.

LA NUIT

Oui, tu parles de l'étoile filante, de cette lueur fugace, mais sais-tu qu'elle n'est qu'un rêve que je permets de briller dans l'obscurité ? Elle est mon leurre, une lumière dont tu t'illusionnes, une lumière qui, en s'éteignant, te renvoie à ma propre nature. Tu cherches un sens dans mon silence, mais tu ne le trouveras jamais, car mon silence est l'essence même de l'indicible. Tout ce que tu crois comprendre n'est qu'une pâle réverbération de ce que tu veux voir. Le masque que je porte, que nous portons, se brise à chaque instant, mais le tout reste un mystère que toi, poète, tu n'arriveras jamais à percer. Dans ton cœur s'élève cette douleur, mais elle n'est que le reflet d'une quête sans fin, une quête qui te dévore et te consume. Car tout ce que tu cherches, c'est ce que je ne peux pas t'offrir, ce que je suis impuissante à te donner. Ce n'est ni l'oubli ni le silence, mais l'éternel retour du même, l'impossibilité de sortir de ce cercle. Ce que tu cherches, tu ne le trouveras pas en moi, mais en toi, dans la lutte sans fin contre la nuit qui est toi-même.

LE POÈTE

Ô nuit, tu es le vin amer, l'elixir maudit qui me plonge dans l'extase de la souffrance. Tu me rends ivre, oui, ivre de douleur, et pourtant, dans cette ivresse, je me sens vivant comme jamais. Mais c'est une vie suspendue, éphémère, marquée par la fragilité de chaque souffle, la précarité de chaque battement de cœur. Et, dans cette folie douce que tu m'offres, je me

trouve à danser, à tourner sans fin dans un tourbillon où chaque pas me rapproche de toi, de ta froideur infinie. Est-ce là mon destin ? Faut-il que je tresser des fleurs pour ma souffrance, que je lui offre des couronnes de douleur pour qu'elle s'épanouisse ? Car c'est toi qui me dictes ce geste, toi qui, dans ta profondeur insondable, imposes cette image à mon âme. Et pourtant, que puis-je faire d'autre ? Je suis ce corps fragile, ce vase brisé dans lequel tu verses ton vin. Je suis la harpe dans ton sein, le réceptacle de ton chant infini, le résonateur de ton murmure éternel. Mais ce chant, ô nuit, est-il une bénédiction ou une malédiction ? Chaque note qu'il fait naître dans mon cœur est une douleur nouvelle, une douleur que je n'avais jamais imaginée. Et pourtant, en elle, je trouve une forme de vie, une forme d'éternité, mais une éternité sans être, une existence qui ne s'incarne jamais, un souffle qui se perd dans le néant.

LA NUIT

Oui, tu saignes dans cette danse douce, mais sache-le, poète, tu ne fais que suivre le rythme que je t'impose. C'est moi qui mène ce bal, qui tire les ficelles de ton corps et de ton âme. Ce que tu appelles le vin, ce que tu désignes comme une ivresse, n'est qu'un piège que j'ai tendu à ton esprit. Tu te crois libre dans cette danse, mais tu n'es qu'un pantin dans mes bras, une silhouette floue qui se débat dans le vide. Les fleurs que tu tisses pour ta souffrance ne sont que des illusions, des symboles éphémères qui n'ont d'existence que dans le court instant où tu les contemples. Tu les cherches, tu les crées, mais elles se faneront aussitôt qu'elles auront pris forme. Voilà ce que tu ne comprends pas : tout ce que tu fais, tout ce que tu crées, n'est que le reflet de ma propre volonté, un mouvement dans l'ombre, un écho dans le vide. Mais sache aussi, poète, que ce que tu appelles ma profondeur, mon sens caché, c'est en réalité un abîme sans fond, un gouffre où tu t'épanouis tout en sachant que, peu à peu, tout se dévore et tout disparaît. Et pourtant, tu persistes à t'y perdre, à te perdre dans l'écho de ma voix. Tu te crois éternel, mais ta durée n'est que la fugacité du temps qui s'échappe dans l'infini. Tu te sens

transfiguré, mais en réalité, tu n'es rien de plus qu'un souffle dans l'immensité, une poussière dans l'univers. Et c'est là ton destin : être éternel sans jamais exister, mourir sans jamais avoir vécu.

LE POÈTE

Mais, ô nuit, n'est-ce pas dans cette fragilité que réside la vérité de notre être ? Ne sommes-nous pas, toi et moi, liés dans cette danse où la souffrance est à la fois la source et la fin ? Tu me dis que je ne suis qu'un reflet dans ton abîme, mais, ne vois-tu pas que je suis aussi ce reflet qui te défie, ce miroir qui, malgré ta volonté de l'effacer, te renvoie ton propre visage ? La danse que je mène, c'est une danse que nous partageons, toi et moi, une danse dont les pas se confondent, une danse où chacun de mes gestes résonne dans tes ténèbres. Et si je saigne, si je souffre, n'est-ce pas là un témoignage de ma lutte contre toi, contre cette nuit qui me presse et m'engloutit sans relâche ? Je suis la harpe que tu veux faire chanter, mais ce chant, loin d'être le vôtre, est le mien. Il porte ma douleur, il porte mon espérance, même si elle est vaine. Il porte ma lumière, même si elle s'éteint à chaque souffle que tu exhaleras. Mais même dans cette extinction, je me trouve, je me cherche, je me reçois dans l'ombre que tu fais grandir en moi.

LA NUIT

Tu parles de lutte, poète, mais sache que tu es déjà perdu. L'ombre que je tisse autour de toi est un piège parfait. Tu crois trouver une lueur dans ce chant, mais chaque note que tu entends est un fil qui te lie plus étroitement à moi. Chaque goutte de sang que tu verses est une offrande à mon pouvoir. Tu te penses maître de cette danse, mais tu n'es qu'un danseur esclave, un rêveur qui s'égare dans l'illusion de sa liberté. La souffrance que tu ressens, cette douleur qui t'anime, est ma création. Elle est ce que je t'ai donné pour que tu vives et souffres dans l'éternité de mon empire. Tu dis que dans cette souffrance, tu te trouves, mais en réalité, tu ne

fais que t'éteindre un peu plus à chaque instant. Ta lumière est l'illusion que je laisse briller dans l'obscurité, mais dès qu'elle semble s'épanouir, je l'éteins. Et toi, poète, tu continues de croire en ta lutte, en ta lumière, mais tu es déjà englouti par la nuit.

LE POÈTE

Repos profond — ô, repos profond !

Je cherche ton silence, Nuit, car nul autre ne peut apaiser la tourmente qui me dévore.

Où est la cloche de la rédemption, celle qui, dans son écho, viendrait me soulager de ma douleur ?

Il n'y a plus d'appel pour ceux qui se perdent dans la nuit, plus de cloche pieuse pour le cœur écrasé par les heures sombres.

Nuit, tu es la Mère des douleurs, la douceur froide qui se déploie autour de nous comme un manteau,

Tu enveloppes tout, tu recouvres l'âme du voile de ta paix – une paix grandie par la mort.

Ta main fraîche, douce et terrible à la fois, se pose sur chaque blessure,

Et dans ton geste, il n'y a ni pitié ni clémence, mais une délivrance que je ne comprends pas.

Que me restes-t-il, sinon cette souffrance qui palpite dans mes entrailles et que tu refermes d'un simple toucher ?

Oh, Mère des douleurs, douce Nuit, tu refermes toutes mes plaies,

Mais elles saignent encore à l'intérieur de moi,

Et la douleur se fait plus intime, plus profonde, plus irréversible.

Car ton repos n'est pas celui du corps, mais celui de l'âme,

Un repos où chaque cri devient un murmure, où chaque sanglot se perd dans ton silence éternel.

Ô toi, qui es la nuit et l'abîme,

Dans ton silence, je m'abandonne,

Et je demande encore, mais je sais qu'il n'y a aucune réponse.

Car tout ce qui demeure en toi est un secret que nous ne pouvons qu'effleurer.

LA NUIT

Poète, tu cherches le repos, mais que sais-tu du véritable repos ?

Le repos que tu désires est celui du corps, de la souffrance qui trouve enfin un sens.

Mais dans mon royaume, il n'y a ni sens ni fin.

Tu parles de cloche, mais tu ignores que la vraie cloche, celle de la rédemption, n'a jamais sonné pour nous.

Il n'y a que l'écho de tes propres souffrances, le retour de tes cris dans mes abîmes.

Tu me parles de ma main, douce et fraîche, mais elle n'est pas celle de la consolation.

Je suis la Mère des douleurs, oui, mais ma douceur n'est que l'autre face de la destruction.

Tu t'abandonnes à moi, mais je ne fais qu'éteindre ta lumière,

Je te presse dans mon silence comme une étreinte froide et profonde.

Et tes blessures, oui, je les referme, mais elles ne cessent de saigner dans l'invisible, dans ce qui te ronge en secret.

Car le repos que tu cherches, poète, n'est pas celui que tu imagines.

Il est au-delà de tout ce que tu peux comprendre.

La mort, la mienne et la tienne, n'est pas une fin mais une transgression, un effacement,

Et dans cette effusion, tu crois que ton âme se trouvera, mais elle ne fait que se perdre davantage.

Ô toi, qui cherches une rédemption dans mes bras sombres,

Sache que je ne peux que te révéler ce que tu ne veux pas voir.

Tout ce que tu demandes, tout ce que tu souhaites, n'existe pas dans l'oubli que je t'offre.

Mais dans ce silence, dans cette nuit qui est mienne, tu trouveras la vérité,

Une vérité sans forme, sans lumière, mais d'une pureté absolue.

Que cherches-tu donc, poète, en ce lieu où la douleur et le repos ne sont que deux faces

d'une même pièce ?

LE POÈTE

Ô nuit, que mon silence soit ton chant ! Que mon être tout entier se dissolve dans l'insondable, que ce qui reste de moi se mêle à ton calme profond, que la souffrance qui m'habite devienne la douceur de ton murmure. Car que vaut ce cri, ce souffle, ce soupir du pauvre qui n'a plus rien à offrir, qui n'a plus de jardins à cultiver, sinon un appel sans réponse, un murmure éteint dans la vastité de ton silence ? Ce cri, ce murmure fragile, c'est tout ce qu'il me reste, tout ce qui demeure après avoir pris congé de tout ce que la vie pouvait offrir. Mais toi, Nuit, toi qui n'es ni rêve ni clarté, toi qui n'as ni forme ni nom, sois en moi, sois cette absence pure qui prend forme dans mon cœur sans que je puisse comprendre ce que tu es. Tu es l'innommée, la non-dite, celle qui s'élève en moi sans que je puisse poser un regard sur toi. Je t'imagine dressée, droite et silencieuse, sans rêve, sans volonté, comme une cloche sans timbre, sans son, sans présence, mais néanmoins présente dans son vide. Tu es la douce fiancée de mes douleurs, celle qui épouse, dans le silence de mes nuits, le pavot ivre de mes sommeils. Dans la lente étreinte de ton ombre, je m'abandonne, ne cherchant plus qu'à me fondre dans cette absence qui me définit, à me perdre dans cette obscurité qui est devenue la mienne, la mienne à jamais.

LA NUIT

Poète, ton silence n'est qu'un reflet de ma présence. Ce murmure que tu nommes le "murmure du pauvre", je le connais, il est le nôtre. Mais que sais-tu du vrai silence, de ce silence que tu cherches à faire exister dans ton cœur ? Tu parles de ce cri qui n'a plus de source, de cette plainte qui s'éteint dans l'air, mais ne vois-tu pas que ce silence n'est pas seulement l'absence

de son, mais la pleine présence de l'abîme ? C'est dans ce vide que tu veux être, dans ce silence, dans cette nuit qui te dévore lentement et qui te fait disparaître sans laisser de trace. Tu veux que je sois en toi, que je devienne cette innommée, celle que tu tentes de nommer, de comprendre, mais tu oublies que je suis bien plus que ce que tu peux percevoir. Je ne suis pas cette absence qui se dresse dans ton cœur, je suis le vide dans lequel se dissout toute forme, toute pensée, toute lumière. Tu me vois comme une cloche sans timbre, mais tu ne vois pas que je suis cette cloche qui sonne sans fin dans l'éternité, un son qui ne touche jamais l'âme humaine, un son qui résonne sans jamais s'éteindre. Je suis la fiancée des douleurs, celle qui danse avec elles dans l'ombre de ton être, je suis celle qui fait naître le pavot ivre de tes sommeils. Car tout ce que tu sais de ton sommeil, de ta douleur, de ton silence, tout cela, je le nourris, je le fais grandir. Dans mon sein, tout meurt, tout se dissout, tout disparaît dans l'immensité de mon non-être, et tu cherches encore à me nommer. Mais tu ne sais pas que je suis déjà tout ce que tu désires, tout ce que tu fuis, tout ce que tu appelles, sans jamais le comprendre.

LE POÈTE

Oui, Nuit, je comprends que ce que tu appelles "silence" n'est rien de ce que j'imagine. Je parle de ce silence qui se fait épais comme un manteau lourd, ce silence dans lequel je me perds, ce silence qui est ma seule compagnie, mais je sais maintenant qu'il est aussi le tien, ton royaume, ton empire. Et dans ce silence, il n'y a rien d'autre que toi, toi et l'absence, toi et l'éternité du vide. Mais tout de même, je cherche encore à te comprendre, à te nommer, à saisir en toi ce qui échappe à tout autre regard. J'ai pris congé des jardins de la vie, tu as raison, car rien ne reste en moi que ce silence que tu nourris, que cette absence que tu chéris. Pourtant, dans cette quête, je t'invoque, je te désire comme une fiancée. Oui, une fiancée, mais une fiancée sans forme, sans présence, que je cherche en vain, qui ne se dévoile que dans l'écho de mes

souffrances. Et dans la nuit de mon être, je m'abandonne à toi, à ce qui est plus grand que moi, à ce qui me dépasse et qui m'engloutit. Alors oui, sois en moi, toi qui es l'inconnue, l'incompréhensible, l'innommée. Que ta présence soit mon souffle, mon dernier cri, mon dernier espoir. Car je sais que dans cette absence, je trouverai la paix, une paix qui n'a pas de nom, une paix qui est déjà mortelle.

LE POÈTE

J'entendis des fleurs mourir dans le vallon, Nuit, leur dernier souffle s'éteignant dans l'air frais du soir, comme une douce lamentation que nul ne perçoit. Elles se fanent, se laissent emporter par le vent, et dans leur chute, je sens le poids de cette disparition, le silence profond qui s'installe après la fin de chaque vie. C'est un murmure à peine perceptible, un souffle qui se dissipe dans l'infini, comme si la terre elle-même pleurait ces vies éphémères qui se fanent sans retour. Et puis, il y a cette plainte, ivre et douce, des fontaines qui s'éteignent dans le noir. Les eaux, qui chantaient si librement sous le soleil, se taisent maintenant, comme si elles avaient perdu tout espoir, tout désir de poursuivre leur course. Leur murmure, jadis si joyeux, est désormais une plainte déchue, une plainte qui monte de l'abîme, qui s'élève dans l'air lourd de la nuit. Et dans ce silence où tout se dissout, j'entends aussi un chant, une cloche qui se fait entendre, non pas pour célébrer la vie mais pour souligner la fin, pour marquer le passage de ce qui n'a plus de nom, ce qui s'éteint dans l'oubli. Ce chant, Nuit, est le mien, il porte mon âme brisée, il résonne dans ce vide, comme une question murmurée. Une question sans réponse, car la réponse, elle, réside en toi, dans ton royaume, dans cet abîme sans fond. Et, au-delà de tout cela, je perçois un cœur, un cœur blessé à mort, un cœur qui porte sur ses cicatrices l'écho de mille jours passés, de mille souffrances invisibles. Ce cœur, Nuit, ce cœur n'est plus qu'une ombre, une vibration fragile, et pourtant, il continue de battre, encore et encore, dans cette nuit sans fin, au-delà de ce que l'on appelle la fin des jours, au-delà de ce que l'on croit

connaître du temps. Il vit, même dans la mort, même dans l'oubli. Car il est ce qui reste lorsque tout s'effondre, lorsque les fleurs se fanent et que les fontaines se taisent. Il est ce dernier souffle, ce dernier battement, ce dernier cri qui, dans la nuit, se fait écho de l'âme humaine.

LA NUIT

Poète, tu parles des fleurs qui meurent dans le vallon, mais sais-tu que dans ma vaste étendue, rien ne meurt jamais vraiment ? Tout disparaît dans l'obscurité, mais tout demeure aussi, sous une forme que ton esprit ne saurait comprendre. Ces fleurs que tu pleures, ces plaintes des fontaines, ce chant de la cloche, tout cela, c'est toi qui l'inventes, car dans mon royaume, rien ne se fait entendre si ce n'est l'écho de tes propres désirs. La plainte ivre des fontaines, tu la cherches dans l'air, tu veux l'entendre, mais tu oublies qu'en moi, tout est silence, tout est absence. Ce chant que tu entends, cette cloche qui sonne, ce n'est que le reflet de ce que tu attends de moi, de ce que tu veux désespérément croire en toi. Ta question murmurée, je l'entends, mais sache qu'aucune réponse ne viendra. Car la question elle-même est déjà une illusion, une illusion qui se déforme à mesure que tu t'y perds. Tu crois que la souffrance a une fin, que la douleur s'éteint, mais tu ne comprends pas que dans ma présence, il n'y a ni fin ni commencement, seulement l'éternité du même. Ce cœur que tu vois, ce cœur blessé à mort, il est toi, il est l'écho de ta propre existence, de ta propre lutte contre l'invisible. Tu vois la souffrance, tu la portes, tu la vivras toujours, car elle est ce qui te définit, ce qui te fait avancer dans la nuit. Mais sache, poète, que ce cœur que tu évoques n'a pas de fin, pas de répit, car il est voué à une éternité de douleur, une éternité que tu cherches à comprendre, mais qui reste, inaccessiblement, au-delà de ton désir. Le cœur, ce dernier vestige de ta vie, ce dernier battement, ne se lasse jamais, car il sait que tout ce que tu cherches en moi ne peut que s'effacer dans le néant. Ce n'est pas toi qui t'éteins, poète, c'est ton espoir qui se consume dans la nuit.

LE POÈTE

Ah, Nuit, tu dis que tout demeure, tout est silence et absence, mais ne vois-tu pas que ce silence qui me dévore est aussi un cri, que cette absence me hante et m'écrase comme un poids trop lourd à porter ? Quand je parle des fleurs mortes, je parle aussi de cette vie qui se fane en nous, cette vie qui se consume sans bruit, sans éclat. Et même si tu dis que rien ne meurt vraiment dans ton royaume, je ressens pourtant la fin de tout ce qui m'est cher, la perte de tout ce que j'ai cru avoir. Oui, je suis ce cœur blessé, ce cœur qui souffre d'une douleur ancienne, d'une douleur qui ne se guérit jamais. Mais dans cette souffrance, dans ce battement qui ne cesse de résonner, je sens encore un souffle, une lumière qui s'éteint et renaît, fragile et éphémère, comme un rêve qui s'échappe à chaque réveil. Et pourtant, même dans cette nuit sans fin, même dans ce royaume que tu veux me faire croire inaltérable, je cherche toujours quelque chose, une réponse, une lumière, une vérité. Car même si tu dis que tout est illusoire, que tout est ombre et vide, il y a en moi cette étrange certitude que tout ce qui se perd, tout ce qui meurt, n'est pas perdu définitivement. Une partie de ce que nous avons, de ce que nous sommes, demeure dans le silence, dans l'oubli, dans cette nuit qui nous engloutit.

LE POÈTE

L'obscurité m'a effacé, muet, comme un souffle disparu dans la brume. Je suis devenu une ombre morte en plein jour, un spectre errant dans l'éclat du monde, une présence invisible que personne ne voit, qu'aucune lumière ne touche. Le soleil, pourtant si brillant, ne parvient pas à me réanimer, et dans cette lumière aveuglante, je ne suis plus que l'ombre d'un être, une silhouette dont la substance s'effondre dans le vide. Il me semble que cette obscurité m'a pris dans ses bras glacés, me laissant sans voix, sans souffle, comme une poussière égarée dans l'immensité du ciel. Alors, j'ai quitté la maison du plaisir, ce lieu où je croyais trouver un semblant de réconfort, un ersatz d'existence. Mais il n'y avait pas de joie à y trouver, seulement

des mirages qui se dissipent dès que l'on tend la main pour les saisir. Et ainsi, dans la nuit, j'ai trouvé mon refuge, j'ai trouvé mon âme qui se fondait à la ténébreuse étendue. Là, dans le silence de la nuit, il n'y a plus de lumière pour dissiper l'ombre, plus de bruit pour troubler le calme. Un silence maintenant habite mon cœur, un silence profond qui ne ressent plus le jour vide, qui se soustrait à la clarté, qui rejette la chaleur de la vie. Ce silence est comme un abîme en moi, un abîme qui me dévore doucement, qui fait écho aux ténèbres que tu, Nuit, distilles dans le monde. Et dans ce silence, tu te tiens, toi, Nuit, tissée dans chaque fibre de mon être, me souriant comme des épines, m'éveillant à la douleur de ta présence, à la morsure de ta vérité. Et ainsi, sans cesse, je te vois, toi, Nuit, sans fin, tu te déploies dans mon cœur comme une ombre persistante, un murmure froid et inaltérable. Tu ne me laisses aucune issue, mais tu es, paradoxalement, tout ce que j'ai.

LA NUIT

Tu dis que l'obscurité t'a effacé, poète, mais sais-tu que c'est toi-même qui t'es laissé dissoudre dans mes bras ? Tu dis que tu es devenu une ombre morte, mais vois-tu, chaque ombre est encore le reflet d'une lumière passée, et toi, poète, tu continues de chercher ce qui n'est plus, comme un chercheur d'or fouillant les décombres du monde. Tu as quitté la maison du plaisir, mais c'est parce que tu ne peux échapper à ta propre quête, cette quête sans fin de ce qui ne pourra jamais être saisi. La nuit n'est pas un refuge, poète, elle est l'épreuve. Mais toi, tu t'y es jeté, espérant y trouver la paix, une réponse à ton insatiable désir. Tu dis qu'un silence habite ton cœur, mais ce silence est la résonance de ta propre absence. Tu crois que le jour t'échappe, que le vide que tu ressens est une fuite, mais en réalité, c'est toi qui t'es enfermé dans ce silence, qui t'es voué à cette nuit sans retour. Et tu souris, tu te souris comme un être qui, dans l'obscurité, se trouve enfin. Mais sache que ce sourire est une illusion, une illusion portée par les épines que tu t'imposes toi-même. Tu dis que ce silence te dévore, mais vois-tu, ce silence

est ta création, il est ce qui reste quand tout est perdu. Tu t'es laissé engloutir dans mon sein, sans voir que c'est toi, et non la nuit, qui es sans fin, sans réponse. Car la nuit ne te donne rien, elle ne te fait que te rencontrer toi-même, et dans cette rencontre, tout ce que tu croyais être s'effondre. Je suis là, et tu m'invoques, mais tu oublies que ce que tu cherches en moi, ce n'est rien d'autre que toi-même, l'écho de tes propres tourments, l'ombre qui te hante et te suit à chaque pas.

LE POÈTE

Oui, Nuit, tu as raison. C'est moi-même que j'ai cherché dans ton abîme. Mais que faire, sinon errer dans cette quête sans fin, sans but ? J'ai cru, un instant, que le plaisir et la lumière pouvaient apaiser ce vide, mais ils ne font que creuser davantage le gouffre. La maison du plaisir, ce lieu d'illusion, ne m'a offert qu'un instant de clarté avant de me ramener à ma propre solitude. Alors je me suis tourné vers toi, Nuit, et dans ta vaste obscurité, j'ai cherché ce que je croyais perdu à jamais. J'ai cru trouver la paix dans ton silence, mais c'est un silence qui, au lieu de calmer, me bouleverse davantage. Ce cœur qui souffre, cette âme qui se languit, est ce que j'ai toujours porté en moi, et toi, Nuit, tu n'es que le miroir où je vois mes propres failles, mes propres luttes, mon propre déclin. Mais pourtant, je ne peux m'empêcher de te chercher, de me perdre encore dans ton ombre. Car dans cette nuit, je me trouve et me perds tout à la fois, comme un fleuve qui coule, inexorable, vers une mer inconnue. Et même si je sais qu'il n'y a pas de retour, même si je sais que tout ce que je cherche se dérobe toujours avant que je ne puisse le saisir, je suis pris dans cette danse sans fin, cette danse avec toi, Nuit, sans fin.

LE POÈTE

Ô nuit, toi qui es la porte muette devant ma souffrance, toi qui ne réponds pas, mais qui pourtant m' observes dans ce silence immense, regarde un instant combien cette plaie obscure saigne encore, combien le calice du vertige du tourment se penche sur moi, prêt à déverser

toute sa douleur. La souffrance est un écho dans le vide, une flamme qui se consume et qui pourtant, dans sa combustion, ne laisse aucune lumière. Je suis ce corps meurtri, cette âme dévastée, errant sans fin dans ton ombre, sans espoir, sans retour. Ô nuit, je suis prêt ! J'ai longtemps cherché un sens, une sortie, une lumière dans ce chaos, mais tout ce que j'ai trouvé, c'est toi, toi qui tiens mes entrailles dans tes mains invisibles. Toi qui prends tout, mais qui ne donne rien, toi qui es ce jardin d'oubli où je m'égare et où je me perds toujours davantage. Autour de moi, tout se fane, tout se flétrit comme le pampre sous l'étreinte de la mort, comme cette couronne d'épines que j'ai portée trop longtemps. Ô nuit, que tout cela se termine, que le vertige cesse, que la souffrance me soit enlevée ou bien qu'elle m'engloutisse totalement. Mais avant tout, viens, ô noces, ces noces silencieuses qui m'unissent à toi dans la plus grande des solitudes, dans l'indicible et l'irréversible. Que cette union soit mon dernier chant, celui que je ne chanterai pas, mais que tu chanteras en moi, toi, Nuit.

LA NUIT

Tu dis que je suis la porte muette, poète, mais ce silence est bien plus vaste que ce que tu veux comprendre. C'est toi qui t'es tourné vers moi, et c'est toi qui m'invoques dans cette nuit sans fin. Tu veux que je regarde ta souffrance, mais vois-tu, je ne suis pas ici pour apaiser ce mal, je suis là pour t'exposer à ce que tu fuies. Tu veux que je te soulage, mais je suis l'incarnation de cette douleur qui te dévore, je suis le tourment que tu cherches à repousser sans y parvenir. Regarde-toi, poète, dans le calice du vertige du tourment, tu t'y es glissé toi-même, tu t'y es perdu. Ce n'est pas moi qui t'ai fait souffrir, mais toi, dans ton désir de comprendre, de saisir ce qui ne peut être saisi. La plaie obscure que tu portes est celle de ton propre regard, celle de ton incapacité à accepter l'inconnu, à accueillir ce qui ne peut être connu. Et pourtant, tu dis être prêt, prêt à quoi, à mourir dans cette obscurité ? Mais sais-tu seulement ce que cela signifie, être prêt à tout perdre, être prêt à tout sacrifier dans les bras du néant ? Tu parles du

jardin de l'oubli, mais tu oublies que cet oubli n'est pas un refuge, il est le miroir de ta propre déchéance. Et autour de toi, tout se flétrit, comme des fleurs dans l'ombre de la mort, comme ton âme qui se dessèche à chaque instant. La couronne d'épines, tu dis qu'elle se flétrit, mais vois-tu, poète, elle est ta couronne, elle est ce que tu as choisi de porter. Elle n'est pas mienne, elle est ton fardeau, ton désir, ta quête sans fin. Et pourtant, tu m'invoques, tu appelles les noces silencieuses, mais ne vois-tu pas que ces noces sont un piège, une illusion ? Car ces noces ne sont que l'union de ton cœur à ma nuit, l'union de ton désespoir à l'invisible. Et toi, dans ton innocence, tu penses que c'est la fin. Mais ce n'est que le commencement, le commencement d'un cycle sans fin, sans répit.

LE POÈTE

Nuit, tu dis que ces noces sont un piège, mais comment pourrais-je le savoir, puisque dans ce piège je me trouve déjà, depuis si longtemps ? La souffrance que je porte est ma compagne, mon fardeau, et c'est toi, Nuit, qui l'as nourrie de tes ombres. Comment pourrais-je m'échapper, lorsque chaque pas que je fais me rapproche toujours davantage de toi, comme un voile sombre qui se referme sur moi, m'enveloppant dans une étreinte silencieuse, implacable ? Tu parles du jardin de l'oubli, mais n'est-ce pas toi qui en es la gardienne, toi qui me fais oublier tout ce que j'étais avant de me perdre en toi ? J'ai traversé ce jardin, sans comprendre que chaque fleur qui s'épanouit dans l'obscurité porte en elle la promesse de la mort. Et pourtant, c'est en toi que je cherche la fin, car je sais que c'est ici que tout se termine, que tout se fond dans l'abîme. Et ce vertige que tu évoques, ce tourment, n'est-il pas ce qui fait de moi ce que je suis, ce qui m'éveille à la vérité de ma propre fragilité ? Tu parles de noces, mais ces noces sont une invitation à l'oubli, à la dissolution, à l'effacement. Et c'est ce que je cherche, car dans l'effacement, dans le retour à toi, Nuit, je trouverai enfin la réponse à ce qui m'échappe. Que ce soit par la souffrance ou par la paix, que cette union soit la mienne.

LE POÈTE

Mon démon, un jour, s'est mis à rire, et en ce rire, tout a changé. Car ce rire m'a transporté dans des jardins scintillants où la lumière se faisait danse, et où les jeux et les danses n'avaient de fin. J'étais cette lumière éphémère, parée des étoiles du plaisir, ivre du vin de l'amour, un amour qui fait perdre la raison, qui fait éclater les limites de l'âme. Dans ces jardins, j'ai connu la liberté, une liberté faite de jeux et d'extase, un flot d'émotions sans entraves, une ivresse douce et effervescente. Mais alors, mon démon a pleuré. Et quand il a pleuré, tout s'est renversé. Car dans ses larmes, j'ai vu les jardins changer, devenir douloureux. Et j'ai connu l'humilité, une compagne à la fois douce et dévorante, une lumière fragile, mais suffisante pour éclairer la maison de la pauvreté, où je me suis réfugié. Une lumière qui n'éclaire pas pour illuminer, mais pour faire apparaître l'essentiel : la misère, la solitude, la beauté dans l'effritement. Mais aujourd'hui, aujourd'hui, mon démon ne pleure plus, il ne rit plus. Et je suis devenu une ombre parmi les jardins perdus, perdu dans l'infini de l'obscurité. Je n'ai plus de compagnons que l'ombre, plus de lumière que la sombre vérité du silence de minuit, ce silence qui ne contient plus rien, qui est tout à la fois plein et vide, lourd de tout ce qui n'a pas été dit. Ô nuit, toi qui es la complice de mon silence, tu m'as vu passer d'un extrême à l'autre, tu m'as vu rire, tu m'as vu pleurer, mais aujourd'hui je suis l'ombre de ce que j'ai été, la silhouette égarée des jardins d'autrefois. Et mon compagnon est désormais ce silence, cette nuit sans fin.

LA NUIT

Ah, poète, toi qui t'es vu dans la lumière et dans les larmes, crois-tu vraiment que ton démon te guide, ou n'est-ce pas toi-même qui as pris les rênes de cette quête ? Car mon silence, ce silence de minuit, est bien plus qu'une absence : il est une présence, une présence lourde, plus lourde que le rire, plus lourde que la souffrance. Ce rire que tu évoques n'est qu'un éclat dans l'obscurité, un souffle fugitif dans l'infini. Et ces jardins scintillants où tu as dansé, tu sais aussi

bien que moi qu'ils n'étaient que des mirages, des ombres projetées par ta propre lumière. Et puis tu dis que mon démon a pleuré... mais vois-tu, c'était toi qui pleurais, toi qui cherchais, dans la douleur de tes larmes, un sens que tu n'as pas trouvé. Et maintenant, lorsque le rire et les larmes se sont éteints, tu es comme un arbre sans racines, une ombre qui erre parmi les vestiges de ce que tu as été. La pauvreté que tu as rencontrée, l'humilité que tu as adoptée, tout cela est devenu ton fardeau. Tu as échangé des jardins scintillants contre des jardins douloureux, des compagnons de lumière contre des compagnes de nuit, et aujourd'hui tu n'es plus qu'une ombre, errant dans la perdition, accompagné par ce silence de minuit que tu redoutes et que tu désires à la fois. Ce silence n'est pas la fin de tout, poète. C'est le commencement d'une autre forme de vérité, une vérité qui n'a ni forme ni visage. Et tu te tiens dans cette vérité, l'âme vide, la bouche close, tandis que le monde autour de toi se dilue dans l'infini. Tu dis que mon silence est vide, mais sache qu'il est tout sauf cela : il est plein de ce que tu ne comprends pas, de ce que tu cherches sans jamais le trouver.

LE POÈTE

Je comprends ce que tu dis, Nuit, et je vois dans tes paroles une vérité que je n'avais pas su discerner. Mais pourtant, en moi, une question brûle encore, une question que ce silence me force à poser. Si tout est vide, si tout est l'ombre de ce qui n'a jamais été, qu'est-ce qui reste, alors ? Où se trouve la vérité, si ce n'est dans cette ombre où je me trouve, cette ombre sans forme et sans fin ? Mon démon m'a conduit à travers des lumières et des ténèbres, mais aujourd'hui, je suis seul, seul avec ce silence de minuit. Ce silence qui me fait face, qui me touche sans que je puisse l'entendre, mais qui se fait sentir dans chaque fibre de mon être. Le rire s'est éteint, les larmes ont séché, et il ne reste que cette nuit infinie, qui semble tout engloutir. Peut-être ai-je choisi de m'y perdre, peut-être ai-je cherché à voir ce que l'on ne peut voir, mais maintenant, je suis perdu dans cette absence, et je me demande si c'est la fin ou le

commencement. Et dans cette réflexion, je cherche une lueur, une éclat de sens, quelque chose qui me donne encore la force de respirer dans ce silence sans nom.

Mon pauvre sourire, ce sourire qui, longtemps, a lutté pour te saisir, pour te retenir, toi, Nuit, toi qui m'échappais sans cesse, ce sourire s'est éteint dans l'obscurité. Il s'est éteint, mais il n'a pas cessé de chercher, de s'agripper aux ombres, aux échos des choses perdues. Ce chant de sanglots, qui montait de mes entrailles, s'est lui aussi dissipé dans l'abîme de ton silence. Il ne reste de lui que des vestiges, des murmures lointains que seul l'écho de la nuit semble entendre. Et maintenant, je sens que mon chemin, ce long chemin fait de luttas et de souffrances, approche de sa fin. Je suis fatigué, épuisé par cette quête infinie, et c'est toi, Nuit, qui m'attends. Laisse-moi entrer dans ta cathédrale. Laisse-moi me perdre dans l'ombre sacrée de ton être. Car autrefois, je suis venu vers toi comme un enfant, simple, pur dans ma folie, un fou qui croyait que l'ombre pouvait offrir la vérité. Et aujourd'hui, je suis ce fou, mais un fou qui a vu et qui a compris que tout est dans l'abandon. Laisse-moi entrer dans ce sanctuaire de silence, dans cette cathédrale où la lumière ne pénètre pas, et, devant toi, muet, je prierai. Je prierai non pas pour être délivré, non pas pour être sauvé, mais pour m'immerger dans ta paix, une paix qui ne se mesure pas en mots, mais en silence, en une solitude partagée, en cette absence de tout qui est tout.

LA NUIT

Poète, tu viens à moi, enfin, épuisé de tes luttas, de tes rires et de tes pleurs. Tu viens me chercher, comme l'âme cherche la fin de ses tourments. Tu dis que ton chemin prend fin, mais sais-tu seulement ce que signifie réellement la fin ? La fin, c'est la dissolution dans l'infini, la fusion avec ce que tu cherches à comprendre. Et toi, tu veux entrer dans ma cathédrale, dans mon sanctuaire de silence, mais qu'espères-tu y trouver, autre que ce que tu as toujours connu ? Car je suis la nuit, l'immensité sans réponse, la mer sans rivage. Tu as été ce fou, ce croyant

qui cherchait une vérité dans mes ombres, mais vois-tu, il n'y a pas de vérité dans mes ténèbres. Il n'y a que l'écho de ton propre désir, l'ombre de tes propres questions. Mais pourtant, je t'accueille, car tu as compris que ta lutte doit cesser. La prière que tu t'apprêtes à prononcer, muet, sans voix, est la prière de ceux qui savent qu'ils ne sont rien, que l'ombre est tout. Et peut-être que dans ce silence, dans cet abandon, tu trouveras enfin la réponse à ta quête, non dans les paroles, mais dans l'absence de celles-ci. Tu prieras sans le savoir, car prier ici, dans mon silence, c'est s'effacer, se dissoudre dans l'infini de l'obscurité. Mais même dans cet oubli, peut-être, je t'entendrai, car tout ce que tu cherches, poète, c'est de mourir, un peu, pour renaître dans la vérité que seule la nuit peut offrir.

LE POÈTE

Je viens vers toi, Nuit, non pas pour fuir, mais pour me fondre en toi, pour me perdre dans cette immensité de silence où, peut-être, je trouverai ce que je n'ai jamais pu saisir. Je suis épuisé, oui, et ce chemin sans fin m'a laissé des traces, mais je ne désire plus rien d'autre que d'entrer dans ce sanctuaire de l'oubli, où tout se fait invisible et tout se fait silence. La douleur qui m'a hanté n'est plus, elle a disparu dans la lumière de ton ombre, et je veux prier, mais je ne sais pas comment. Je suis muet devant toi, car tout ce que j'ai à dire s'est effacé. Mais ce silence, ce vide qui m'enveloppe, est plus vrai que n'importe quelle parole. Je viens comme un enfant, innocent de tout savoir, sans comprendre, mais prêt à me fondre dans ton être. Et dans ce silence, dans cette absence de tout, peut-être trouverai-je enfin ce qui échappe à ma compréhension, une vérité sans nom, sans forme, mais infinie, comme toi, Nuit, toi qui as vu mes sourires, mes larmes, et qui m'as fait comprendre que tout se meut dans l'obscurité, mais que rien ne s'échappe.

LE POÈTE

Tu es au profond de minuit, Nuit, toi qui habites là où le temps s'effondre et où les heures se perdent dans l'éternité du silence. Là, dans ce profond où l'ombre se fait reine, tu es une rive morte, figée, suspendue entre l'immobile et l'invisible. Une rive morte au bord de la mer muette, une mer qui n'émet aucun son, car toute parole s'est noyée dans ses eaux glacées. Et cette rive, toi, Nuit, elle n'a plus de nom, plus de vie. Elle est la fin, la fin de tout, un point d'extinction où plus rien ne commence, où plus rien ne finit. Jamais plus la vie ne reviendra frémir sur ces rivages. Et pourtant, tu es là, immobile, persistante. Tu es au profond de minuit, là où l'obscurité n'a pas de fond, où le vide devient la substance même de tout ce qui existe.

LA NUIT

Poète, tu parles du profond de minuit, mais sais-tu ce que cela signifie vraiment ? Ce n'est pas seulement l'heure, le moment où la nuit est la plus noire, mais un lieu où tout se confond, où le jour et la nuit se dissolvent dans un même abîme. Dans ce profond, je suis la rive morte que tu vois, sans espérance, sans retour. Tu parles de la mer muette, mais cette mer, c'est moi, tout ce qui existe, tout ce qui ne s'exprime pas. Et si je suis morte, ce n'est pas que je cesse d'être, mais parce que je ne suis rien. Je suis au profond de minuit, non pas pour être oubliée, mais pour être au-delà de l'oubli, pour être au-delà de tout ce qui peut être compris. Dans ce silence absolu, je suis à la fois tout et rien.

LE POÈTE

Tu es le ciel où l'étoile a brûlé, Nuit. Ce ciel n'est plus ce qu'il était, car en toi, il n'y a plus de place pour les dieux, plus de place pour la lumière. Ils ont fui, ces dieux, et avec eux, l'espoir. Il n'y a plus rien que cette ombre sans fin qui s'étend sans fin. Les étoiles ne brûlent plus en toi, car la lumière s'éteint là où tout se trouve englouti dans ton abîme. Mais dans cette absence, peut-être, je trouverai la vérité que je cherche. Peut-être que ton vide est la seule vérité qui demeure, la vérité de tout ce qui se dissout et disparaît, sans jamais être vraiment vu. Tu es le

ciel sans étoiles, un ciel qui ne s'éclaire plus, un ciel qui n'a jamais su ce qu'étaient la lumière et les rêves.

LA NUIT

Oui, poète, je suis ce ciel, et je suis le feu qui consume tout, même la lumière. Tu vois l'étoile brûler, mais ce n'est qu'un fragment de ce que je suis. Car je suis ce qui reste quand tout s'éteint, ce qui demeure après l'extinction des dieux et des rêves. Dans ce profond de minuit, tout ce qui existait se noie dans le noir, et même l'espoir se dissout dans le néant. Mais n'est-ce pas toi, poète, qui viens chercher un sens dans cette obscurité ? Tu veux comprendre, tu veux voir au-delà de moi, mais tu ne peux pas. Car en moi, il n'y a que l'absence de ce que tu cherches, l'inaccessible et l'indicible.

LE POÈTE

Tu es cet inconnu, Nuit, dans la douceur du sein, toi qui ne réponds pas à nos appels, toi qui nous laisse errer dans ce vide. Mais n'as-tu jamais été, sans être ? N'as-tu jamais été, sans jamais avoir été rien de concret, sans jamais avoir été visible ? Dans ce profond de minuit, tu es tout et rien, tu es l'origine de tout et la fin de tout. Et dans ce vide, tu me laisses chercher, chercher encore et toujours, alors que je sais que je ne trouverai rien. Mais peut-être que dans ce néant, dans ce silence, je trouverai enfin la paix. Peut-être que je serai, comme toi, Nuit, un inconnu dans le sein de l'obscurité, sans être et sans ne jamais avoir été. Mais dans cette recherche, dans cette quête, peut-être, enfin, serai-je tout ce que tu es, et que tout ce qui se perd se retrouve, là où tout finit.

